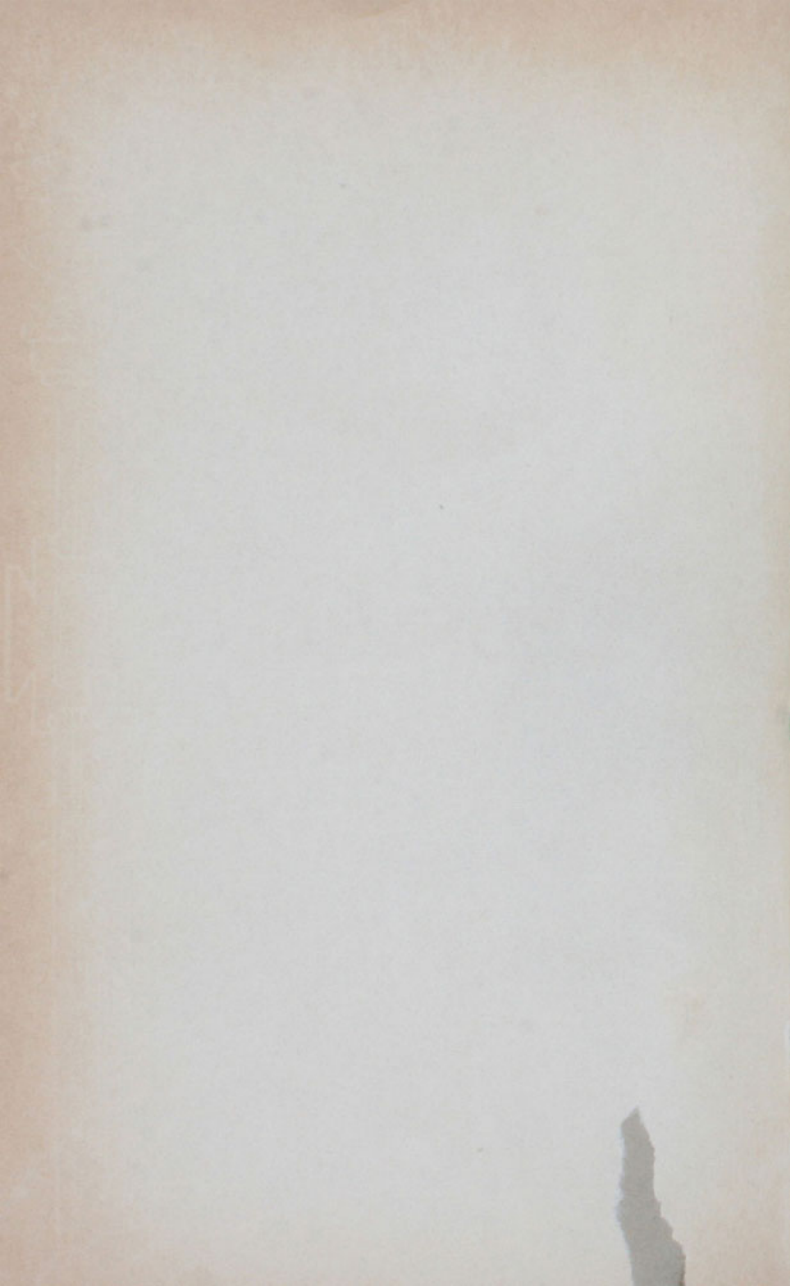




LÉOPARDI

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168. B^o ST GERMAIN. PARIS





LEOPARDI

PRIX :

1 franc.

LOUIS MICHAUD
ÉDITEUR

LEOPARDI

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE VICTOR ORBAN :

SUR L'ŒUVRE DE PIERRE LOTI, avec une préface d'André
Chevrillon. Un vol. in-18. Louis-Michaud, éditeur. 2 fr.

EDGAR POE. *Poèmes complets, Politian, Le Principe poé-
tique, Marginalia.* — Traduction inédite, précédée d'une
notice biographique par Alphonse Siché. Louis-Michaud,
éditeur 1 fr.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.



BUSTE DE LEOPARDI SCULPTÉ PAR MONTEVERDE

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

LEOPARDI

TRADUCTION INÉDITE DE VICTOR ORBAN

POÉSIES COMPLÈTES -- DIALOGUE DU PASSANT
ET DU MARCHAND D'ALMANACHS -- DIALOGUE
DE LA NATURE ET D'UN ISLANDAIS -- ÉLOGE
DES OISEAUX -- DIALOGUE DE MALAMBRUN ET
DE FARFARELLO -- DIALOGUE DE LA NATURE
ET D'UNE AME -- PENSÉES CHOISIES

Notice Biographique et Bibliographique

par

ALPHONSE SÉCHÉ

~~~~~ *Avec portraits et gravures* ~~~~~

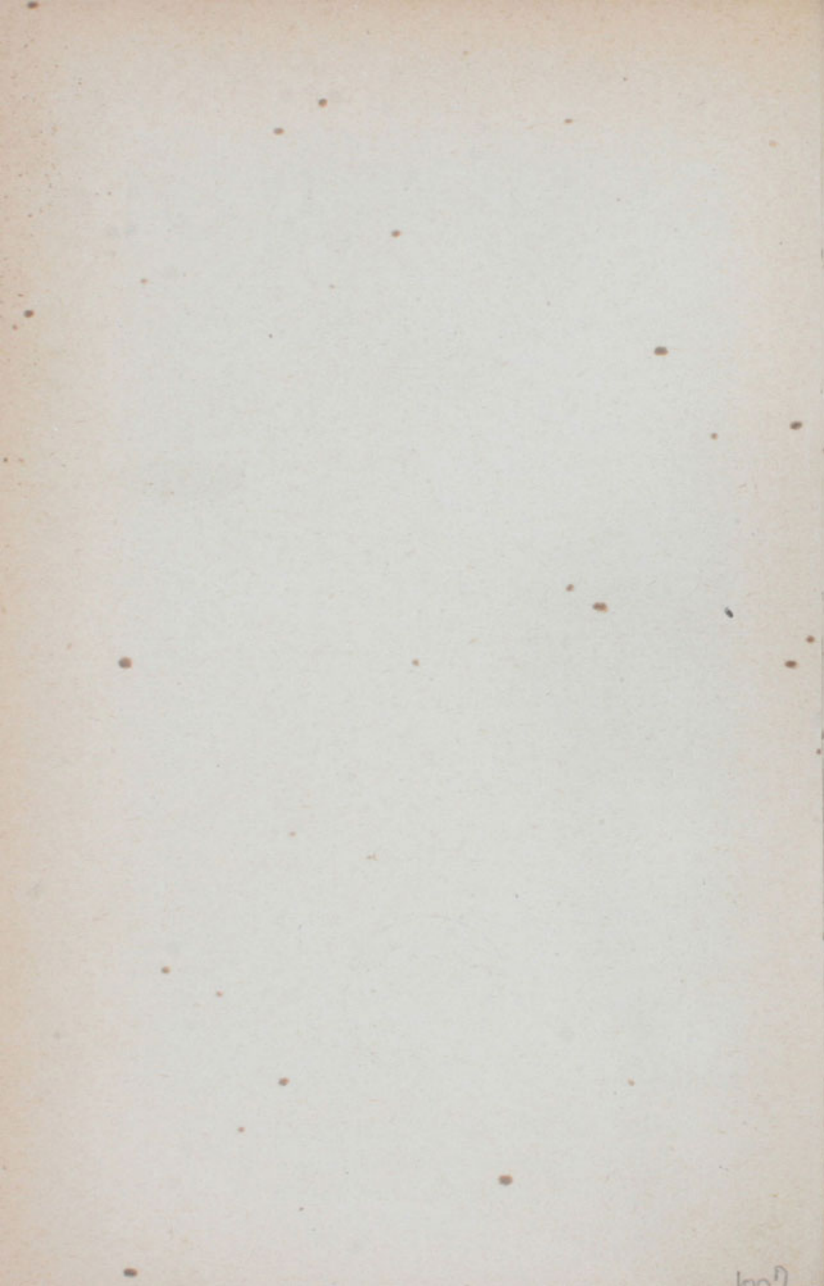


LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS





LEOPARDI

## SUR LEOPARDI

---

**J'**AI renoncé à tous les plaisirs des jeunes gens. Dès l'âge de dix ans, j'ai employé ma vie à méditer, à écrire, à étudier. Non seulement je n'ai jamais pris une heure de récréation; dans mes études je n'ai jamais demandé ni obtenu d'autres secours que ma patience et mon propre travail. Tout le fruit que j'ai retiré de mes fatigues a été d'être méprisé d'une manière extraordinaire pour un homme de mon rang, surtout dans un petit pays. Après que tous m'eurent abandonné, il plut à ma santé de s'en aller aussi. Ayant commencé de penser, de souffrir dès mon enfance, j'ai accompli à vingt et un ans le cours d'une longue vie de malheurs, et je suis moralement vieux ou plutôt décrépité... Il est temps de mourir; il est temps de céder à la fortune, — la plus cruelle des résignations pour un jeune homme qui se sent à l'âge des belles espérances, mais le seul plaisir qui reste à celui qui, après de longs efforts, s'aperçoit qu'il est né sous un destin maudit. »

C'est en 1820 que Giacomo Leopardi écrivait ces lignes désenchantées. Né à Recanati (marche d'Ancône), le 29 juin 1798, il n'avait donc pas 22 ans... Et cette tristesse

navrante, ce pessimisme profond n'était pas de la littérature. Il faut suivre le douloureux calvaire de sa vie pour comprendre cette amertume, ce dégoût de l'existence qui sera comme le fonds même de la philosophie du poète...

Fils aîné du comte Monaldo Leopardi et de Adélaïde Antici, Giacomo Leopardi fut élevé chez lui par des précepteurs ecclésiastiques. Son père était une sorte d'original qui publia plusieurs volumes et laissa nombre de manuscrits, des tragédies, des poésies sacrées et profanes, etc. Depuis l'âge de 18 ans, il ne s'habillait que de noir. Il assure qu'il fut le dernier en Italie à porter l'épée. Il dit de sa mise sévère: « Elle m'a imposé un maintien décent, m'a évité beaucoup de dépenses et m'a valu le respect du peuple. Avec l'épée au côté, je ne pouvais compromettre ma dignité, même en le voulant. » — Heureux homme!... Autoritaire à l'excès, il aurait sans doute terrorisé les siens, si lui-même n'avait eu à supporter le joug d'une épouse peu commode et qui, dès qu'elle avait été sa femme, s'était fait remettre l'entière direction de la maison dont le patrimoine était singulièrement compromis — et, durant plus de 50 ans, elle lutta pour restaurer la fortune détruite.

On devine aisément quelle pouvait être, entre cet excentrique gentilhomme et cette femme rapace et dure, la vie du jeune Leopardi.

Il avait bien près de lui son frère Carlo, qu'il aimait d'une amitié profonde: « C'est un autre moi-même, et il sera toujours l'être le plus cher que j'aurai au monde », dira-t-il plus tard; il avait aussi sa sœur Paolina, sa Pilla, comme il l'appelait, cœur délicat et affectueux, esprit élevé et cultivé; mais, en dehors d'eux, il ne trouvait plus personne à qui ouvrir son âme. Or, faible comme il l'était, sensible et enthousiaste, il avait un impérieux besoin d'affection et d'expansion. Ce qu'il lui aurait fallu, c'eût été la tendresse cajoleuse et indulgente d'une mère. La sienne se tenait distante et ne lui inspirait que de la froideur.

« La comtesse Adélaïde, — dit la comtesse Teresa Leopardi, la femme du frère de notre poète, — tendait sa main aux lèvres de ses enfants et ne les pressa jamais sur son sein... »



GIACOMO LEOPARDI

Ainsi délaissé, il n'avait qu'une seule ressource pour tuer l'ennui qui le hantait déjà et pour occuper son esprit exalté : les livres. Il avait un extraordinaire besoin de tout connaître.

A 14 ans, il étonnait par son érudition, et ses maîtres n'avaient plus rien à lui apprendre. Alors, il continua de s'instruire lui-même. A 16 ans, c'était un helléniste consommé ; il disait qu'il pensait plus clairement en grec qu'en italien. Il exagérait sans doute. Ce qui est sûr, c'est qu'il rétablit si parfaitement le texte d'une VIE DE PLOTIN, par Porphyre, et il avait accompagné ce travail de gloses si judicieuses, que le philologue allemand Creuzer, qui avait pourtant consacré sa vie à l'étude de Plotin, eut recours au manuscrit de Leopardi et lui fit même plusieurs emprunts pour son édition des ENNÉADES.

De 1814 à 1817, Leopardi se consacra presque uniquement à des travaux d'érudition : il écrivit un commentaire sur LA VIE ET LES OUVRAGES D'HESYCHIUS DE MILET, rassembla LES FRAGMENTS DES PÈRES GRECS DU II<sup>e</sup> SIÈCLE ET DES HISTORIENS ECCLÉSIASTIQUES ANTÉRIEURS A EUSÈBE, fit une dissertation sur les CESTES de Julius Africanus, sur la VIE DE MOSCHUS, sur LA BATRACHOMYOMACHIE, sur la RÉPUTATION D'HORACE CHEZ LES ANCIENS, sur LES ERREURS POPULAIRES DES ANCIENS. Il était si pénétré de l'antiquité grecque, qu'en 1817, il prit un malin plaisir à mystifier ses contemporains en publiant la soi-disant traduction avec leçons et gloses d'un HYMNE A NEPTUNE et le texte de deux odes anacréontiques qu'il prétendait avoir découvertes dans un vieux manuscrit de la Bibliothèque Vaticane. L'imitation était si réussie que plusieurs s'y laissèrent prendre.

On aura une idée des connaissances de Leopardi lorsque nous aurons dit qu'en plus du grec et du latin, il savait encore parfaitement le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'hébreu.

Dans les mêmes temps, Leopardi collabore au SPETTATORE de Milan ; il traduit aussi quelques poètes grecs : Moschus, le premier livre de l'ODYSSÉE, le deuxième de l'ENÉIDE. Ces traductions le mirent en rapport avec l'illustre écrivain et patriote Pietro Giordani, qui devait devenir son ami et le



confident de toutes ses pensées, de tous ses chagrins, de tous ses rêves. Giordani eut d'ailleurs une très heureuse influence sur l'esprit du poète. C'est évidemment sous son impulsion que Giacomo écrivit ses premiers poèmes patriotiques sur l'ITALIE et sur LE MONUMENT DE DANTE. « O ma patrie, s'écriait-il, je vois les murs et les arcs et les colonnes



COMTE MONALDO LEOPARDI

et les statues et les tours solitaires de nos aïeux; mais leur gloire, je ne la vois pas... » Et encore, dans son poème sur Dante: « O Italie, aie à cœur d'honorer ceux qui ne sont plus, car aujourd'hui tes contrées sont veuves de pareils hommes, et il ne reste personne dont tu puisses vraiment t'enorgueillir. » En exaltant ainsi les choses et les hommes du passé, il espère stimuler l'ardeur et le patriotisme de ses concitoyens.

Le retentissement de ces poèmes fut énorme; d'un seul coup le nom de Leopardi devint célèbre, et de tous les côtés les patriotes lui écrivent leurs remerciements et leur admiration.

Ces sympathies qui lui venaient d'un peu partout devaient lui être de précieux encouragements et, sans doute, de se sentir compris, de se savoir des amis, cela apportait-il quelque adoucissement aux maux de toutes sortes dont il était assiégé. Aux douleurs physiques (la tuberculose rongea sa poitrine et déformait ses os), s'ajoutait encore un incurable mal moral qui, hélas! ne le quittera jamais. Et puis, il étouffe sous le toit paternel, il porte en lui une inquiétude et un besoin de voir, de connaître, de se déplacer qui le poussent vers des milieux nouveaux et agités.

Il écrit à Giordani, en l'année 1818: « Je me suis abîmé par sept années d'études folles et désespérées à l'âge où je me formais et où ma complexion devait s'affermir... Aussi je sais et je vois que ma vie ne peut être que malheureuse. Cependant je ne m'en effraie pas; j'ai passé des années si dures que je ne crois pas possible qu'il m'arrive quelque chose de pire. » Plus tard, cependant, il dira qu'il n'y a pas de situation si malheureuse qu'elle ne puisse empirer!

Il s'ennuie à mourir. Il déteste d'ailleurs Recanati et les Recanatais. Il n'a qu'une idée, partir, aller à Rome. Mais ses projets sont découverts, et le voilà forcé de rester dans cette « caverne » qui était sa maison natale.

Bientôt, une maladie d'yeux l'empêche de travailler, même de lire. C'est un désespoir et une solitude atroces. Alors il s'enferme dans sa chambre et il pense, et il rêve, et il se noie dans une mélancolie sans nom. Par la fenêtre, par-dessus le mur du jardin, il aperçoit dans la petite maison d'en face, la fille du cocher de son père, Teresa Fattorini, et aussi une pauvre ouvrière, Maria Belardini. Il s'intéresse à elles; à leurs jeux, à leurs travaux. Il est comme un prisonnier qui regarde la vie à travers les barreaux de sa cellule. Ces jeunes filles, ce sont les seuls êtres qui lui apportent un peu de distraction; pour elles il imagine des histoires, il bâtit des romans et dans son complet abandon, dans son immense besoin d'affection, il

*se prend d'un véritable amour pour ses petites voisines. Plus tard, il se souviendra d'elles avec émotion et sous le nom de Silvia et de Nérina il leur consacrera quelque chant attristé et doux.*

*A vivre toujours sur lui-même, il mâche et remâche toutes ses pensées. Parvenu d'abord, par la réflexion, au déisme, il ne tarde pas à verser dans l'athéisme absolu, il nie tout*



CHAPELLE ÉLEVÉE A LA MÉMOIRE DE G. LEOPARDI, DANS L'ÉGLISE S.-VITALE A FUORIGROTTA (NAPLES)

— après avoir tout adoré. — Il renie la religion, il renie la patrie, il renie l'amour. Il n'espère ni dans le présent, ni dans l'avenir du monde, ni dans le mystère de l'au delà. « Notre vie, à quoi est-elle bonne? Seulement à la mépriser. » Son pessimisme aboutit au stoïcisme. Il oppose la résignation à l'éternelle et universelle souffrance.

Ce n'est qu'en 1822 que son père consentit à le laisser aller à Rome. Ce sera le début de ses pérégrinations sans fin. Du jour où il quitte Recanati, il n'a plus un instant

de tranquillité. La gêne et la maladie vont faire de lui une sorte de Juif errant. Il arrive à Rome, et n'y éprouve que déceptions. A peine trouve-t-il quelques amis auprès du corps diplomatique. Niebuhr, qui était alors ministre de Prusse à Rome, s'efforça de lui obtenir un emploi auprès du gouvernement pontifical. Mais il fallait que le postulant prit au moins le costume ecclésiastique, et les convictions de Leopardi s'opposaient à cette concession. Un éditeur lui offre d'entreprendre une traduction des œuvres complètes de Platon. — Sa santé l'empêche d'accepter. — Après six mois, il est obligé de rentrer chez lui, en avril 1823, épuisé.

Sa hautaine mélancolie et son stoïcisme désespéré s'expriment dans sa CANZONE A BRUTUS LE JEUNE, qu'il projette d'ajouter à ses poésies dont il prépare une nouvelle édition pour tromper son ennui. Mais la censure de Bologne met son veto sur ce poème. « Mon cher ami, écrit aussitôt Leopardi à Brighenti, j'ai un très grand défaut, c'est de ne pas demander permission aux moines quand je pense ou que j'écris, de là vient que, quand ensuite je veux imprimer, les moines ne me donnent pas la permission de le faire... Vous dites fort bien que les théologiens sont une race aussi obstinée que les femmes. On leur arracherait plutôt toutes les dents de la bouche qu'une idée de la tête. Je crois qu'il vaut encore mieux avoir affaire aux femmes, et même au diable, qu'à eux. »

Néanmoins, l'interdit fut levé et les poésies de Leopardi parurent, en 1824, à Bologne, avec une préface où l'auteur comparait les dernières paroles de Théophraste sur le néant de la gloire aux dernières paroles de Brutus sur le néant de la vertu.

Grâce à un éditeur de Milan qui lui confie quelques travaux, dont l'annotation du CANZONIERE de Pétrarque, il peut quitter à nouveau Recanati. Mais Milan lui déplaçant par trop, il alla vivre à Bologne, des vingt écus mensuels que lui donnait l'éditeur milanais et de quelques leçons. C'est à Bologne qu'il va connaître pour la première fois, et malgré son pessimisme et son dédain pour le sexe faible, le véritable amour: « J'ai noué, — écrit-il à son frère — avec une femme du monde, des relations qui sont presque

toute ma vie. Elle n'est plus jeune, mais (tu peux me croire, moi, qui ai cru jusqu'ici la chose impossible), elle a une grâce et un esprit, qui suppléent à la jeunesse et font naître une illusion merveilleuse. » Il est transformé, pour un moment, il oublie toutes ses misères, ou bien il les confie à celle qu'il aime et cela le soulage, cela le reconforte. Un sourire a suffi pour lui faire reprendre goût à la vie. « Elle m'a désenchanté du désenchantement », dit-il.

La dame n'était plus jeune, mais, à cet être faible, malade, une femme déjà âgée, n'était-ce pas ce qu'il fallait. N'avait-il pas davantage besoin de soins et de tendresses comme maternelles plutôt que de caresses passionnées? Or, une maîtresse de quarante ans c'est un peu comme une mère très tendre. Cette femme compatissante, c'était la comtesse Carniani Malvezzi. Florentine de naissance, elle s'était mariée à Bologne où elle vivait. Elle était très cultivée — elle traduisait Cicéron et faisait des vers. Leopardi lui donnait des conseils. — En réalité, c'était surtout ces conseils que la comtesse Malvezzi recherchait. Le pauvre Leopardi put s'en rendre bientôt compte. Les larmes qu'elle versait lorsqu'il lui disait sa vie douloureuse, n'étaient-elles donc pas sincères? Sait-on jamais. Peut-être la belle comtesse fut-elle émue et pitoyable quelque temps, dans les premiers jours de leurs relations. Mais on se lasse si vite des malheurs des autres et les femmes sont si changeantes!... Toujours est-il que lorsque le poète devint inutile à la grande dame, quand elle en eut tiré tout ce qu'elle pouvait, elle s'arrangea pour l'écartier. — Quelle amertume ce dut être pour Leopardi!

Rien ne le retenant plus à Bologne, il retourna à Recanati — c'était l'hiver. Au printemps, il revint à Bologne (1827), puis partit à Florence. Lorsqu'il connut cette ville, il crut avoir trouvé le paradis sur terre. Aucun coin de l'Italie ne lui plaisait autant. Là il connut Capponi, un des chefs du parti libéral, Manzoni, le poète dramatique Nicolini, Giusti, le Béranger de l'Italie... et son cher Giordani, tous groupés autour du directeur de l'ANTOLOGIA, Vieusseux. Sans doute, il serait resté longtemps à Florence, si sa mauvaise santé ne l'avait forcé à chercher un climat plus doux pour l'hiver; il se réfugia alors à Pise. Il y écrit IL RESOR-

GIMENTO. Ensuite, il retourne à Florence. Mais, épuisé, il doit rentrer de nouveau à Recanati. Il ne pouvait plus ni lire, ni écrire, ni même dicter. « Ma vie est un purgatoire », disait-il. Et comme sa mère ne s'occupait pas de lui, que son père, malgré ses désirs, ne pouvait venir à son aide, il fut sur le point, malgré son martyre, d'accepter une chaire d'histoire naturelle à Parme. Ses amis de Florence le secoururent heureusement à temps; ils se cotisèrent et lui assurèrent une pension de 18 écus par mois pendant un an. Cette pension permit au pauvre poète de quitter, une dernière fois, Recanati. Il arrive à Florence dans un état lamentable. Pourtant, il parvient à préparer une édition de ses CANTI. Et déjà plus d'un an s'était écoulé quand tout à coup il part pour Rome: il fuyait une grande dame florentine pour laquelle il s'était pris d'un amour insensé et sans espoir.

On se perd en conjectures sur cet amour. On s'est demandé s'il ne se serait pas agi de la princesse Charlotte Bonaparte ou encore de Carlotta Lenzone Medici. C'est cette étrange et mystérieuse passion qui dicta à Leopardi son élégie ASPASIE: « Femme, ta beauté se montre à ma pensée comme un rayon divin... »

A Rome, il mène une vie véritablement misérable — habitant une mansarde de la Via Carozza, vivant on ne sait trop comment. Ce fut un des plus cruels moments de sa douloureuse existence. Enfin, au mois de mars 1832, il revint à Florence. Il réunit alors ses OPUSCULES MORaux, petits dialogues d'une philosophie ironique et désabusée, écrits dans un style admirable et qui avaient paru dans divers recueils.

Cette publication donna lieu à des discussions nombreuses qui irritèrent le poète. Il voulait bien qu'on discutât ses idées, mais il ne pouvait admettre qu'on attribuât leur direction philosophique, soit à ses malheurs, soit à des influences religieuses. Ce lui fut l'occasion de s'expliquer. Il le fit en français dans une lettre qu'il adressa à M. de Sinner. Il faut reproduire cette lettre, elle dispense de tout commentaire sur la philosophie du poète:

« Florence 24 mai 1832.

...Quels que soient mes malheurs, qu'on a jugé à propos

*d'étaler, et que peut-être on a un peu exagérés, j'ai eu assez de courage pour ne pas chercher à en diminuer le poids, ni par de frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue, ni par une lâche résignation. Mes sentiments envers la destinée ont été et sont toujours ceux que j'ai exprimés dans BRUTO MINORE. C'a été par suite*



THÉRÈSA CARNIANI-MALVEZZI

*de ce même courage, qu'étant amené par mes recherches à une philosophie désespérante, je n'ai pas hésité à l'embrasser tout entière, tandis que de l'autre côté, ce n'a été que par effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat des mes souffrances particulières, et que l'on*

*s'obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations plutôt que d'accuser mes maladies. »*

*Pendant l'année qu'il passa encore à Florence, végétant de 12 écus par mois qu'il avait obtenus de sa famille, il connut Stendhal et Lamennais. Au milieu de toutes ses misères, il avait la consolation d'avoir fait quelques amis, un, entre autres, le prince napolitain Antonio Ranieri — qui lui voua une affection que la mort ne put rompre entièrement. Ce fut lui qui l'emmena à Naples. Il l'installa sur la colline de Capodimonte, et, pour le soigner, il fit venir sa sœur Paolina Ranieri qui se dévoua au pauvre grand homme.*

*« Ils s'ingénierent à satisfaire — dit E. Carré — ses caprices, et quels caprices n'avait-il pas? Il ne voulait manger que du pain de Naples, et l'on allait à Naples, c'est-à-dire à trois lieues, chercher le pain qu'il aimait; il voulait dormir le jour et dîner à minuit; à minuit, on lui servait son repas. Pendant quatre années, le frère et la sœur veillèrent sur lui avec une sollicitude qui n'eut pas une défaillance! »*

*Le climat de Naples semblait lui avoir rendu un peu de ses forces. Déjà il pouvait se promener. Une lueur de vie brille à nouveau sur son âme: il ne parlait de rien moins que d'aller à Paris. Ses promenades favorites étaient la rue de Tolède et le bord de la mer. Il visitait tour à tour la Margellina et le Pausilippe, Pouzzoles et Cumès. Il descendait de Capodimonte aux Catacombes, du Vésuve à Pompei. Et voilà qu'au moment où il se croyait mieux, où il semblait avoir retrouvé ses forces, un soir — c'était le mercredi 14 juin 1837 — alors que Paolina et Antonio Ranieri allaient l'accompagner, dans une de ces voitures napolitaines qui paraissent destinées à de petites poupées japonaises, à sa maison du Vésuve — il dit brusquement: « J'y vois moins, ouvre cette fenêtre... fais-moi voir la lumière... » Et ce fut tout, il était mort.*

*Sur la foi d'une légende on s'était plu à considérer la*



petite chapelle votive érigée dans l'église de San-Vitale, au village napolitain de Fuorigrotta, comme le tombeau de Leopardi. Depuis plus d'un demi-siècle, cette chapelle était devenue le but de pèlerinage des admirateurs chaque jour plus nombreux du chantre de GONZALVE et de la GINESTRA. La proximité du tombeau de Vir-



LA MAISON NATALE DE LÉOPARDI A RECANATI

gile ajoutait encore au prestige de ce lieu si pieusement poétique. Or, voici que tout récemment, le père Gioachino Togliatela a établi sur des documents irréfutables, que la dépouille du malheureux poète avait été jetée à la fosse commune. Il convient d'ailleurs d'ajouter qu'au moment où mourut Leopardi, une violente épidémie de choléra sévissait en Italie. Les formalités de constatation de décès étaient sommaires, les inhumations hâtives. On peut supposer que Ranieri ne put réussir ni à enfreindre les règlements ni à fléchir les autorités. Le cadavre de son illustre ami fut donc emporté à peine refroidi et enseveli pêle-mêle avec les victimes du fléau.

Et, comme il fallait que tout se changeât, pour le pauvre Leopardi, en amertume, 43 ans après sa mort il fut trahi par cet ami qui l'avait soigné pendant les dernières années de sa vie. Ranieri publia sous ce titre : SEPT ANNÉES DE VIE COMMUNE, un factum dans lequel il énumérait tous les services rendus par lui et sa sœur au poète, cela pour pouvoir mieux lui reprocher, ensuite, d'avoir dissimulé toutes les obligations qu'il avait envers eux. Il l'accusait du pire des orgueils, celui du pauvre auquel on vient en aide et qui nie sa dette.

Depuis, et à l'excuse de Ranieri, on s'est persuadé que celui-ci n'avait plus toutes ses facultés lorsqu'il publia ce libelle contre son grand ami.

Auparavant, Ranieri avait écrit ce portrait de Leopardi : « Il était d'une taille moyenne, courbée et mince, d'un teint blanc tournant au pâle; il avait la tête grosse, le front carré et large, les yeux bleus d'azur et pleins de langueur, le nez très fin, la voix douce et un peu voilée, le sourire ineffable et presque céleste. »

Pessimiste comme Schopenhauer, Leopardi ne plut tout d'abord guère aux Italiens. Il n'était apprécié que par un cercle d'amis et de lettrés. En Allemagne, il fut longtemps considéré seulement comme un helléniste — cela grâce à Niebuhr qui l'avait présenté sous ce jour; — en France, comme un poète patriote.

Mais la pureté de son style, la perfection littéraire de son vers et de sa prose, lui assurent une place au premier rang. Sa valeur intellectuelle n'est pas moindre. Il est le plus illustre et le plus sincère poète du pessimisme.

« Il a sa marque à lui : c'est sa fierté du désespoir qui l'obsède, c'est le cri continu, le cri de douleur sereine que lui arrache ce désespoir; c'est aussi la grâce sévère et la mâle élégance de son vers; on sent qu'un souffle de la muse grecque a passé sur le front du poète.

« Ce qui constitue son originalité, ajoute E. Carré, c'est qu'il ne chante pas sa douleur personnelle, c'est qu'il ne cherche pas à la bercer et à l'endormir au rythme de stances plaintives comme beaucoup se sont complus à le faire et y ont trouvé une volupté fière à la fois et apaisante; il n'est ni Werther, ni Jacopo Ortis, ni Lara, ni René, ni

*Rolla; Leopardi ne fait pas étalage de ses misères, il ne se drape pas dans son malheur; il ne s'isole pas davantage dans sa destinée; s'il évoque ses émotions intimes, c'est pour les généraliser, car il ne croit pas que la dou-*



LE MASQUE DU POÈTE  
TEL QUE RANIERI LE FIT EXÉCUTER APRÈS LA MORT

*leur soit comme un privilège réservé à quelques âmes d'élite; non, il estime que pour tous les êtres créés, la vie est un mal. »*

*De son côté, Sainte-Beuve apprécie de la façon suivante l'œuvre de Leopardi:*

*« En tout, il semble que Leopardi, parmi les modernes, puisse être dit un poète du même ordre et de la même variété que Simonide parmi les anciens. A côté des élans les plus enflammés de l'hymne et de la louange des héros,*

il a trouvé les accents les plus douloureux et les plus directs de la plainte humaine.

« Notre âge a compté d'autres poètes et peintres du désespoir : Byron, Shelley, Oberman. Ces trois noms suffiraient pour parcourir une triple variété frappante d'incrédulité, de scepticisme et de spinosisme. Shelley abonde plutôt en ce dernier sens qu'il embellit, qu'il orne et revêt des plus riches couleurs ; on a volontiers chez lui l'hymne triomphal de la nature. Oberman, étranger à toute ivresse, promène sur le monde son lent regard gris et désolé. Byron, si capable de retour éclatant vers l'antique, est celui qui a le plus de rapport avec Leopardi ; et certes, l'un comme l'autre, ils durent méditer bien souvent ce sublime et désespéré monologue d'Ajax prêt à se tuer, en face de son épée. Mais Leopardi garde en lui, nous le répétons, ce trait distinctif qu'il était né pour être positivement un ancien, un homme de la Grèce héroïque ou de Rome libre, et cela sans déclamation aucune et par la force même de sa nature. Il croyait que là seulement l'homme avait eu une vue simple des choses, un déploiement heureux et naturel de ses facultés. Il regrettait cette vie publique et l'AGORA, et cette existence expansive en face d'une nature généreuse. Il oubliait un peu que Socrate déjà avait dit qu'il était impossible de vaquer aux choses publiques en honnête homme et de s'en tirer sain et sauf, et que Simonide avait déjà déploré amèrement la misère de la race des hommes, ou plutôt il ne l'oubliait pas, mais il croyait qu'à travers ces plaintes et ces écueils inévitables, il y avait lieu, en ces temps-là, de vivre d'une vraie vie, au lieu d'être, comme aujourd'hui, jeté dans le monde des ombres. »

Mais Leopardi avait-il même conservé cette illusion ? On peut en douter. Si vraiment toutes les déceptions de la vie et aussi la pente naturelle de son esprit lui permettaient encore d'avoir une illusion, — pour ma part, je croirais volontiers que seul l'amour aurait été capable de ce miracle, car Leopardi était un passionné et un idéaliste — d'autant plus idéaliste et d'autant plus passionné que, durant toute sa vie douloureuse et tendre, il n'avait cessé de désirer anxieusement, fiévreusement et en vain, le sensuel baiser d'une femme à jamais introuvable. A. S.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE  
GIACOMO LEOPARDI

- Canti di Giacomo Leopardi*, édition corrigée, augmentée et seule approuvée par l'auteur. Naples, chez Saverio Starita, rue Quercia, 14.....1835  
*Canti di Giacomo Leopardi*, Florence, Stamp. Piatti, 1836.  
*Opere di Giacomo Leopardi*, Le Monnier, Florence, 1845.  
 — — — — — Vigo, Livourne, 1869.  
 — — — — — Barbèra, Florence, 1886.  
 — — — — — Sansoni, Florence, 1892.  
*Opere inédites di Giacomo Leopardi*, Max Niemeyer, Halle, 1878-80.

TRADUCTIONS FRANÇAISES DES ŒUVRES  
DE G. LEOPARDI

- VALÉRY-VERNIER: *Poésies complètes de Leopardi*, Paris, 1867, in-18. — F.-A. AULARD: *Poésies et œuvres morales de Leopardi*, Paris, 1880, 3 vol. in-12. — E. CARRÉ: *Poésies de Leopardi*, Paris, 1887, in-32. — LACAUSADE: *Poésies de Leopardi*, traduction en vers, Paris, 1889. — CLÉMENT SANGIORGÉ: *Choix de poésies de Leopardi*, 1896, in-16. — L. CARAMELLI: *Poésies choisies de Leopardi*, Grenoble, 1900, in-16. — MARIO TURIELLO: *Choix d'œuvres en prose de Leopardi* (dialogues et pensées), Paris, 1905.

PRINCIPAUX OUVRAGES EN FRANÇAIS  
À CONSULTER SUR G. LEOPARDI

- \* BOREL D'HAUTERIVE: *Giacomo Leopardi*, Paris, 1844. — P. BRISSET: *La poésie et les poètes contemporains en Italie* (*Revue des Deux Mondes*), mai 1859. — DE MAZADE: *Souffrances d'un penseur italien* (*Revue des Deux Mondes*), 1<sup>er</sup> avril 1861. — VALÉRY-VERNIER: Notice en tête de sa traduction des *Poésies de Leopardi*, Paris, 1867. — LOUIS

BAUNARD: *Le doute et ses victimes dans le siècle présent*, Paris, 1870. — SAINTE-BEUVE: *Portraits contemporains*, tome IV, Paris, 1870. — BOUCHÉ-LECLERCQ: *G. Leopardi, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1874. — E. CARO: *Un Précurseur de Schopenhauer, Leopardi* (*Revue des Deux-Mondes*), 15 novembre 1877. — F.-A. AULARD: *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de G. Leopardi*, en tête de traductions partielles d'œuvres du poète, Paris, 1887. — G. VALBERT: *Leopardi et son ami Antonio Rallecture*, Paris, 1878. — AULARD: *Etudes sur le comte Monaldo Leopardi* (*Revue Politique et Littéraire*), 14 juin 1879; *Poésies inédites de Leopardi* (même revue), 18 septembre 1880. — TERESA LEOPARDI: *Notes biographiques sur Leopardi et sa famille*, Paris, 1881. — E. CARRÉ: Notice en tête de sa traduction des *Poésies* de Leopardi, Paris, 1887. — G. VALBERT: *Léopardi et son ami Antonio Ranieri* (*Revue des Deux Mondes*), 1<sup>er</sup> mai 1897. — REMY DE GOURMONT: *Promenades philosophiques*, Paris, 1905.

---

A MONSIEUR  
MANOEL DE OLIVEIRA LIMA

DE L'ACADÉMIE BRÉSILIENNE DE LETTRES

HOMMAGE D'AFFECTUEUSE SYMPATHIE

VICTOR ORBAN.

## NOTE DU TRADUCTEUR

---

M. Tito Zanardelli, philologue et littérateur distingué, professeur à Bologne, a bien voulu nous aider de ses conseils et revoir avec nous les épreuves de cet ouvrage. Sa haute compétence et son culte pour le grand poète de la *Ginestra* nous rendent sa collaboration infiniment précieuse et agréable. Qu'il reçoive ici l'expression de notre sincère gratitude.

Nous devons aussi des remerciements à M. le marquis Giulio Antici, conservateur de la *Biblioteca Leopardiana* et maire de Recanati. Sollicité par M. Tito Zanardelli, il a mis gracieusement à notre disposition et nous a permis de reproduire plusieurs documents intéressants, très peu connus, dont s'enrichit cette petite édition populaire.

Enfin, il n'est peut-être pas indifférent pour le lecteur de savoir que nous avons suivi le texte et l'ordre chronologique adoptés par M. Giovanni Mestica, dans son excellent travail intitulé : *Le Poesie di Giacomo Leopardi, nuova edizione corretta su stampe e manoscritti*. (Barbera, édit. Florence 1905.)

---



# POÉSIES COMPLÈTES

---

---

## FRAGMENT

Le rayon du jour s'était éteint à l'occident, la fumée des villas s'était dissipée et la rumeur des chiens et des hommes s'était tue ;

Quand, venue au rendez-vous d'amour, elle se trouva au milieu d'une lande plus charmante et plus gaie que toute autre.

La sœur du soleil répandait sa clarté de tous côtés et argentait les arbres qui, à cet endroit, formaient comme une guirlande.

Le vent soupirait entre les branches et à la plainte éternelle du rossignol, se mêlait, parmi les arbustes, la douce lamentation d'un ruisseau.

Au loin, on découvrait la mer limpide et les campagnes et les forêts, et, l'une derrière l'autre, toutes les cimes des montagnes.

La vallée sombre gisait dans une ombre tranquille, et la lune vaporeuse revêtait de sa blancheur les collines d'alentour.

La dame cheminait seule par la route muette, et elle sentait la brise embaumée mollement effleurer son visage.

Si elle était heureuse, il est superflu de le demander. Elle prenait plaisir à ce spectacle et le plaisir que lui promettait son cœur était plus grand encore.

Comme vous avez fui, ô belles heures sereines ! Ici-bas

rien de charmant, ne dure et rien ne demeure, si ce n'est l'espérance.

Voici que la nuit se trouble, que le ciel, si beau il y a un instant, s'obscurcit, et qu'en elle le plaisir fait place à la peur.

Un sombre nuage, précurseur de tempête, se levait derrière les monts et grandissait tellement qu'on ne découvrait plus la lune ni les étoiles.

Elle le voyait s'étendre de tous côtés, monter peu à peu dans l'air et le couvrir comme un dais au-dessus de sa tête.

Le peu de lumière qui restait allait s'affaiblissant toujours, cependant que le vent se déchaînait dans le bois, près de cet endroit délicieux,

Et devenait plus fort à chaque instant, à tel point que les oiseaux s'éveillaient par force et s'envolaient à travers la ramure, pleins d'épouvante.

Et le nuage, en grandissant, s'abaissait vers le rivage, si bien qu'un de ses bords touchait les monts et que l'autre touchait la mer.

Déjà tout s'enveloppait d'obscurité profonde; on commençait à entendre le bruit sec et vif de la pluie, et ce bruit augmentait à l'approche de l'orage.

A l'horizon, les éclairs sillonnaient la nue d'une manière effrayante et lui faisaient fermer les yeux. Et la terre était triste, et l'air était rouge.

La malheureuse sentait ses genoux fléchir; et déjà le tonnerre mugissait avec un fracas semblable à celui d'un torrent qui se précipite de haut.

Quelquefois elle s'arrêtait et, glacée d'effroi, elle plongeait son regard dans l'air obscur, et puis elle se mettait à courir

si fort que ses vêtements et ses cheveux flottaient derrière elle.

Et elle opposait sa poitrine à l'âpre souffle du vent, qui lui lançait au visage de froides gouttes de pluie à travers l'obscurité.

Et le tonnerre l'assailait comme une bête fauve, rugissant horriblement et sans répit, et la pluie augmentait avec la tourmente.

Et c'était un spectacle affreux de voir voler à l'entour la poussière, les feuilles, les branches et les pierres, et d'entendre un fracas que l'âme n'ose imaginer.

Et couvrant ses yeux fatigués et aveuglés par les éclairs, ses vêtements resserrés contre son sein, elle hâtait le pas à travers la rafale.

Mais les éclairs étaient encore si ardents devant sa vue, qu'à la fin l'épouvante la retint sur place, et que le cœur vint à lui manquer.

Alors elle se retourna. Et en ce moment les éclairs s'éteignirent, le temps se fit encore plus sombre, la foudre fit silence et le vent s'évanouit.

Tout se faisait; et elle, elle était changée en pierre.  
(1816)

---

## LE PREMIER AMOUR

Il me souvient du jour où, pour la première fois, je subis l'assaut de l'amour et où je me dis : Hélas ! si c'est l'amour, comme il fait souffrir !

Les yeux à toute heure tournés vers le sol et fixes, je songeais à celle qui la première et innocemment se fraya un chemin jusqu'à mon cœur.

Ah ! comme tu m'as mal gouverné, amour ! Pourquoi une si douce affection devait-elle s'accompagner de tant de désirs, de tant douleurs ?

Et pourquoi un si grand délice me descendait-il dans le cœur, non pas serein, non pas entier et pur, mais plein de souffrance et d'angoisse ?

Dis-moi, tendre cœur, quelle crainte, quel chagrin éprouvais-tu donc à cette pensée auprès de laquelle toute joie te paraissait un ennui ?

Cette pensée, elle s'offrait à toi pleine de charme et le jour et la nuit, alors que tout paraissait calme dans notre hémisphère ;

Toi, cœur inquiet, à la fois heureux et misérable, tu brisais mon corps sur ma couche, en palpitant fortement à tout instant.

Et quand triste, fatigué, épuisé, je fermais les yeux pour dormir, le sommeil, entrecoupé comme par la fièvre et le délire, me fuyait bientôt.

Oh ! comme elle surgissait vive au milieu des ténèbres, la douce image ! et comme mes yeux fermés la contemplaient sous leurs paupières !

Oh ! quels suaves frémissements m'envahissaient et me couraient à travers les moelles ! Oh ! comme dans mon âme mille pensées changeantes, confuses,

Se déroulaient ! Tel le zéphyr, en parcourant le feuillage d'une antique forêt, y fait naître un long et incertain murmure.

Et pendant que je me taisais, et pendant que je me tenais immobile, que disais-tu, ô mon cœur, du départ de celle qui te faisait souffrir et palpiter ?

Je ne me sentis pas plutôt brûler de la flamme d'amour, que la légère brise qui l'entretenait s'éloigna.

Au point du jour, je me retournais encore dans mon lit, sans avoir pu fermer l'œil, quand les chevaux qui devaient me laisser seul piaffèrent devant la maison paternelle.

Et moi, timide, tranquille et sans expérience, dans l'obscurité, je tendis vers le balcon mon oreille avide et mes yeux vainement ouverts,

Pour écouter, s'il devait sortir de ses lèvres un mot qui fût le dernier : un mot, car, hélas ! le ciel m'enlevait bien plus encore !

Que de fois une voix de la foule vint frapper mon oreille incertaine et un frisson me prit et, dans le doute, mon cœur se mit à palpiter.

Et quand enfin s'éloigna de moi la voix chère à mon âme, et que le bruit des chevaux et des roues se fit entendre ;

Resté seul alors, je me blottis de nouveau dans mon lit, et les yeux fermés, j'étreignis mon cœur de la main, et je soupirai.

Puis, tout saisi de stupeur, je traînai mes genoux tremblants par la chambre muette. « Quel autre sentiment, disais-je, pourra me toucher le cœur ? »

Très amer alors le souvenir se fixa au fond de mon être, et il me serrait le cœur à chaque mot, devant chaque visage.

Et un long chagrin me pénétrait l'âme, comme quand la pluie tombe du ciel sans interruption et mélancoliquement noie les campagnes.

Et pourtant je n'étais qu'un enfant âgé de deux fois neuf soleils et je ne te connaissais pas, Amour, quand tu me faisais subir tes premières épreuves :

Quand je méprisais tout plaisir et ne trouvais aucun agrément dans le sourire des astres, ni dans le silence de l'aurore tranquille, ni dans le verdoisement des prairies.

Même l'amour de la gloire se taisait alors en mon cœur qu'il embrasait tant d'ordinaire, maintenant que l'amour de la beauté y avait établi sa demeure.

Je ne jetais plus les yeux sur mes études favorites, et elles m'apparaissaient vaines, elles qui m'avaient fait croire que tout autre désir était vain.

Ah ! comment ai-je été si différent de moi-même, et comment cette passion si grande me fut-elle enlevée par une autre passion ? Ah ! combien, en vérité, nous sommes vains !

Je me plaisais seulement avec mon cœur, et plongé dans un perpétuel entretien avec lui, je faisais bonne garde autour de ma douleur.

Et mon regard, baissé à terre ou absorbé en lui-même, ne pouvait plus se poser, même fugitif et vague, sur un autre visage beau ou laid.

Car il craignait ainsi de troubler l'image sans tâche, l'image candide qui s'était gravée dans mon âme, comme sous la brise se trouble l'onde d'un lac.

Et ce regret de n'avoir pas joui pleinement, qui nous oppresse l'âme et change en poison le plaisir qui est passé,

Pour les jours enfuis, me lacérait le cœur à tout instant : à tel point que la honte ne pouvait m'atteindre de sa morsure.

Au ciel et à vous, âmes nobles, je jure qu'aucun vil désir ne m'entra dans le cœur ; la flamme dont je brûlai fut innocente et chaste.

Elle vit encore cette flamme, ma passion vit, et elle respire dans ma pensée la belle image de celle qui ne me donna jamais que des joies célestes,

Et d'elle seule je me contente

(1817)

### FRAGMENT

Errant ici autour du seuil, en vain j'invoque la pluie et la tempête pour retenir ma bien-aimée en mon séjour.

Cependant le vent mugissait dans la forêt, et le tonnerre éclatait çà et là parmi les nuages, avant que l'aurore reparût au ciel.

O chères nuées, ô ciel, ô terre, ô plantes ! ma dame part. Ah ! pitié, si un malheureux amant peut trouver pitié en ce monde.

O tourbillon, éveille-toi maintenant. O nuées, essayez donc de m'engloutir, jusqu'au moment où le soleil ramène le jour en d'autres terres.

Le ciel s'ouvre, le vent tombe, et de toutes parts l'herbe et les feuilles deviennent immobiles, et un soleil éclatant éblouit mes yeux pleins de larmes.

(1817)

### A L'ITALIE

O ma patrie, je vois les murs et les arcs et les colonnes et les statues et les tours solitaires de nos aïeux ; mais leur gloire, je ne la vois pas ; je ne vois ni le laurier ni le fer dont étaient chargés nos vieux pères. Maintenant désarmée, tu montres ton front nu et ta poitrine nue. Hélas ! que de blessures, quelle pâleur, que de sang ! Oh !

en quel état tu m'apparais, femme très belle ! Je demande au ciel et au monde : dites, dites, qui l'a réduite à une telle extrémité ? Et ce qui est pis, c'est qu'elle a les deux bras chargés de chaînes, de sorte que, la chevelure éparse et sans voile, elle est assise à terre, abandonnée et inconsolée, se cachant la face entre les genoux, et elle pleure. — Pleure, car tu as bien de quoi, ô mon Italie, toi qui naquis pour vaincre les nations et dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

Même si tes yeux étaient deux sources vives, jamais tes pleurs ne pourraient égaler ta misère et ta honte ; toi qui fus maîtresse, te voilà maintenant pauvre servante. Quel est celui qui parle de toi ou qui écrit à ton sujet sans dire, en se souvenant de ton glorieux passé : jadis elle fut grande, maintenant elle ne l'est plus ? Pourquoi, pourquoi ? Où est la force antique ? Où sont tes armes et ta valeur et ta constance ? Qui t'a arraché ton épée ? Qui t'a trahie ? Quel artifice, quel long effort ou quelle invincible puissance a pu te dépouiller du manteau et du diadème d'or ? Comment es-tu tombée, et quand, d'une telle hauteur, en es-tu venue si bas ? Personne ne combat donc pour toi ? Tu n'es défendue par aucun des tiens ? Des armes, qu'on me donne des armes ! Moi seul, je combattrai, moi seul je succomberai. O ciel, exauce mon vœu et que mon sang serve au moins à enflammer les cœurs italiens.

Où sont tes enfants ? J'entends un bruit d'armes et de chars, des clameurs et des roulements de tambours : ce sont tes enfants qui combattent en des contrées étrangères. Ce n'est pas tout, écoute, Italie, écoute. Je vois, je crois voir un flot de fantassins et de chevaux, et de la fumée et de la poussière, et des épées dont l'acier reluit comme un éclair à travers le brouillard. N'en es-tu pas réconfortée ? Tu tournes à peine tes regards égarés vers ces lointains combats ? A qui la jeunesse italienne livre-t-elle bataille, dans ces plaines ? O dieux, ô dieux ! C'est pour une terre étrangère que luttent les glaives italiens. Oh ! malheureux celui qui succombe à la guerre, non pour son pays natal ni pour sa pieuse épouse et ses enfants chéris, mais sous les



coups d'ennemis étrangers, pour une autre nation, et qui ne peut dire en mourant : Douce terre natale, la vie que tu m'as donnée, la voici, je te la rends.

Oh ! heureux et chers et bénis les âges antiques, où par légions, les peuples couraient à la mort pour la patrie ; et vous, soyez toujours honorées et glorieuses, ô gorges de Thessalie où la Perse et la destinée furent moins fortes qu'une poignée d'âmes libres et généreuses ! Il me semble que les arbres et les pierres et l'onde et vos montagnes redisent au passant, d'une voix presque imperceptible, comment ces glorieux bataillons couvrirent ce défilé de leurs corps qui étaient consacrés à la Grèce. Alors, vil et féroce, Xerxès s'enfuyait par l'Hellespont, voué à la risée de nos derniers neveux ; et sur la colline d'Anthela, où en mourant la sainte milice s'était rendue immortelle, Simonide montrait, regardant l'azur, la mer et la terre.

Et les joues baignées de larmes, et la poitrine haletante, et le pied chancelant, il prenait en main la lyre : — Bienheureux, ô vous qui offrites vos poitrines aux lances ennemies pour l'amour de celle qui vous a donné le jour ; la Grèce vous honore et le monde vous admire. Aux armes et aux dangers quelle si grande passion a entraîné vos jeunes âmes, à cette âpre destinée quel amour vous a conduits ? O enfants, comment l'heure suprême vous parut-elle si joyeuse, que vous courûtes en riant vers ce funèbre et dur passage ? Il semblait que chacun de vous allât non pas à la mort, mais à la danse ou à un splendide banquet ; mais le sombre Tartare et son onde mortelle vous guettaient ; et ni vos épouses, ni vos fils n'étaient à vos côtés quand sur l'âpre rivage vous mourûtes sans baisers et sans larmes.

Mais ce ne fut pas sans l'horrible peine et l'immortelle angoisse des Perses. Comme un lion au milieu d'un troupeau de taureaux tantôt saute sur le dos de l'un et de ses crocs lui laboure l'échine, tantôt mord le flanc ou la cuisse d'un autre, telles parmi la foule des Perses grandissaient la colère et la valeur des cœurs grecs. Voyez les chevaux

et les cavaliers tombés à la renverse ; voyez les chars et les tentes renversées entraver les vaincus dans leur fuite, et le tyran courir en première ligne, tout pâle et échevelé ; voyez comme, baignés et teints du sang barbare, les héros grecs, causant aux Perses des trances sans nombre, peu à peu vaincus par leurs blessures, tombent, l'un sur l'autre. O bienheureux guerriers, votre glorieux souvenir vivra autant que le monde.

Les étoiles seront arrachées et précipitées dans la mer, elles s'éteindront en bruissant dans l'abîme avant que votre renommée et votre culte disparaissent ou s'affaiblissent. Votre tombe est un autel ; et les mères y viendront montrer à leurs enfants les belles traces de votre sang. Moi-même je me prosterne sur ce sol, héros bénis, et je baise ces pierres et ce gazon qui seront éternellement célébrés et illustres de l'un à l'autre pôle. Ah ! que ne suis-je aussi enseveli là avec vous, et que n'est-elle arrosée de mon sang cette vénérable terre ! Si mon destin est différent et s'il ne m'est pas permis de tomber à la guerre et de clore pour la Grèce mes yeux mourants, fassent les dieux que la pure renommée de votre poète dure au moins aussi longtemps que la vôtre parmi les générations futures !

(Automne 1818)

---

## SUR LE MONUMENT DE DANTE

QUE L'ON PRÉPARAIT A FLORENCE

Quoique la paix réunisse nos peuples sous ses blanches ailes, les âmes italiennes ne parviendront à briser leur joug et à secouer leur antique torpeur que si cette nation malheureuse retourne aux vieux exemples du temps de ses pères. O Italie, aie à cœur d'honorer ceux qui ne sont plus, car aujourd'hui tes contrées sont veuves de pareils hommes, et il ne te reste personne dont tu puisses vraiment t'enorgueillir. Retourne-toi vers le passé, et regarde, ô ma patrie, cette légion infinie d'immortels, et pleure, et indigne-toi contre toi-même, car sans indignation désormais ta douleur

serait insensée; retourne-toi et aie honte de toi, et secoue-toi; qu'il te souviennne de nos aïeux et prends au moins souci de nos descendants.

D'aspect, de génie et de langage différents, les étrangers cherchaient sur le sol toscan l'endroit où reposait celui qui par ses vers égala le chantre de Méonie. Et, ô honte! ils apprenaient que non seulement sa cendre froide et ses os décharnés gisaient encore en exil dans une terre éloignée depuis le jour de sa mort, mais que dans tes murs, ô Florence, pas une pierre n'était élevée à celui pour la vertu duquel le monde entier t'honore. Oh! je vous loue, pieux enfants, par qui notre pays se lavera d'un si triste et si vil opprobre! C'est une belle œuvre que la tienne, phalange vaillante et généreuse, et qui t'assure l'amour de tous les cœurs qu'enflamme l'amour de l'Italie.

Que l'amour de l'Italie, ô chers amis, vous stimule, l'amour de cette malheureuse pour qui la pitié est morte désormais dans tous les cœurs, parce qu'après les jours sereins le ciel nous a donné des jours amers. Que le courage ne vous abandonne pas et que votre œuvre se couronne par la compassion, ô enfants, et par la douleur et la colère d'une si grande affliction qui lui fait inonder de larmes ses joues et son voile. Mais vous, par quels mots ou par quel chant doit-on vous célébrer, vous qui n'avez pas seulement donné vos soins et vos conseils à cette douce entreprise, mais qui y avez apporté les signes du génie et les vertus de l'art, et qui vous couvrez ainsi d'une gloire éternelle? Quelles strophes vous adresserai-je qui puissent jeter une nouvelle étincelle dans vos cœurs et dans vos âmes déjà enflammés?

Le très haut sujet vous inspirera et vous enfoncera dans le sein ses âcres aiguillons. Qui dira le flot et le trouble de votre fureur et de votre immense amour? Qui peindra votre vive expression? Qui évoquera l'éclair de vos yeux? Quelle voix mortelle peut donner l'idée d'une chose céleste en la décrivant? Arrière, arrière l'âme profane. Oh! que de larmes l'Italie réserve à ce noble monument! Comment

tombera jamais votre gloire, comment et quand périra-t-elle par le temps? Vous par qui notre peine est adoucie, vous vivez toujours, ô chers arts divins, vous, consolation de notre infortuné peuple, vous qui vous appliquez à célébrer parmi les ruines italiennes les gloires italiennes.

Voici que, désireux, moi aussi, d'honorer notre dolente mère, j'apporte ce qui me sied et je mêle mon chant à votre œuvre, m'asseyant là où votre ciseau fait vivre les marbres. O père illustre du rythme étrusque (1), si des choses de la terre, si de Celle que tu as placée si haut quelque nouvelle parvient à vos rivages, je sais bien que tu n'en ressens pas une joie pour toi-même, car moins solides que la cire et le sable sont les bronzes et les marbres auprès de la renommée que tu as laissée de toi; et si tu es jamais sorti de notre mémoire, si tu venais à en sortir un jour, que notre malheur croisse, s'il peut croître encore, et que ta descendance ignorée du monde entier pleure en des deuils éternels.

C'est pour ta pauvre patrie et non pour toi que tu te réjouis, si jamais l'exemple des aïeux et des parents donne aux fils engourdis et attristés assez de valeur pour qu'enfin ils redressent la tête. Hélas! de quelle longue douleur tu vois accablée celle qui, si malheureuse, te saluait lorsque tu montas pour la seconde fois au paradis (2)! Aujourd'hui, elle est réduite à une telle extrémité, qu'en comparaison de ce que tu la vois elle était alors heureuse, maîtresse et reine. Le chagrin qui l'afflige à présent est tel que peut-être, en la regardant, tu ne peux y croire. Je veux taire ses autres ennemis et ses autres deuils, mais je ne puis oublier la plus récente et la plus cruelle de ses blessures, celle par laquelle ta patrie crut que son dernier soir approchait.

Tu fus heureux, toi que le destin n'a pas condamné à vivre parmi tant d'horreurs; toi qui n'as pas vu la femme italienne dans les bras du soldat barbare, ni la lance

---

(1) Dante.

(2) C'est-à-dire : quand tu mourus. Dante était monté une première fois au paradis, accompagné de Virgile.

ennemie et la fureur étrangère piller et ruiner les villes et les campagnes, ni les œuvres divines des génies italiens traînées en un misérable esclavage au delà des Alpes, ni la voie douloureuse encombrée de chariots sans nombre, ni les ordres rudes et les règnes superbes, toi qui n'as pas entendu les outrages et cet affreux cri de liberté qui nous narguait au milieu du bruit des chaînes et des fouets ! Qui n'a gémi ? Que n'avons-nous pas souffert ? Quel temple, quel autel ont-ils laissés intacts, ces félons ? Où se sont arrêtés leurs forfaits ?

Pourquoi sommes-nous venus en des temps si pervers ? Pourquoi nous as-tu donné de naître, ou pourquoi ne nous as-tu pas donné de mourir plus tôt, cruel destin ? Car nous avons vu notre patrie servante et esclave d'étrangers et d'impies, et sa vertu rongée par une lime mordante, et il ne nous fut permis d'adoucir d'aucun secours, d'aucune consolation l'immense douleur qui la déchirait. Hélas ! tu n'as eu ni notre sang ni notre vie, ô chère patrie, et je ne suis pas mort pour ta cruelle fortune. A cette pensée la colère et la pitié envahissent le cœur : un grand nombre des nôtres a combattu, a succombé même, non pour l'Italie expirante, mais pour ses tyrans.

Père, qu'il ne t'en déplaise, tu es bien changé de ce que tu étais sur terre. Ils mouraient aux plages désolées des Ruthènes, les preux italiens, hélas ! dignes d'une autre mort ; et l'air et le ciel, et les hommes et les bêtes fauves leur faisaient une guerre incessante. Ils tombaient légion par légion, demi-nus, exténués et sanglants, et la neige servait de couche à leurs corps épuisés. Alors, quand approchaient leurs dernières douleurs, se rappelant cette mère regrettée, ils disaient : « Oh ! que n'avons-nous succombé, non sous les tempêtes et les vents, mais par le fer, et pour ton bien, ô notre patrie ! Voici que loin de toi, quand le plus bel âge nous sourit, ignorés de tout le monde, nous mourons pour cette nation qui te tue. »

Leur plainte ne fut entendue que du désert boréal et des forêts sifflantes. C'est ainsi qu'ils parvinrent au sombre

passage; les bêtes fauves déchirèrent leurs cadavres abandonnés sans sépulture sur cette horrible mer de neige; et le nom des meilleurs et des plus valeureux se confondra toujours et ne fera qu'un avec celui des lâches et des méchants. Chères âmes, quoique votre malheur soit infini, apaisez-vous; et que ceci vous console: vous ne trouverez aucune consolation ni dans le temps présent ni dans les âges futurs. Reposez au sein de votre affliction sans bornes, ô dignes fils de Celle dont l'adversité suprême n'a que la vôtre qui lui soit comparable.

Votre patrie ne se plaint pas de vous, mais de celui qui vous a poussés à combattre contre elle; c'est pourquoi elle pleure toujours amèrement et confond ses larmes avec les vôtres. Oh! si quelque pitié pour celle qui domina toutes les gloires du monde pouvait naître au cœur de l'un de ses fils, et si elle pouvait être retirée par celui-ci, lasse et languissante, d'un abîme si sombre et si profond! O glorieux esprit, dis-moi: est-il mort, l'amour de ton Italie? Dis-moi: la flamme qui t'embrasa est-elle éteinte? Dis, ne reverdira-t-il plus, ce myrte qui alléga pour si longtemps notre mal? Nos couronnes gisent-elles toutes éparées sur le sol? Et ne surgira-t-il jamais quelqu'un qui te ressemble par une qualité quelconque?

Avons-nous péri à jamais? Et notre affront est-il sans bornes? Moi, tant que je vivrai, j'irai criant autour de moi: « Retourne-toi vers les aïeux, race déchue, regarde ces ruines et ces manuscrits et ces toiles et ces marbres et ces temples; songe quelle terre tu foules, et si l'éclat de tant de grands exemples ne peut te réveiller, pourquoi restes-tu là? Lève-toi et va-t'en; elle ne convient pas à des mœurs si corrompues, cette nourrice et cette école d'âmes sublimes; si elle n'est que la demeure des lâches, il vaut mieux qu'elle reste veuve et seule. »

(Automne 1818)

## LE PASSEREAU SOLITAIRE

Du sommet de cette tour antique, passereau solitaire, tu répands ton chant par la campagne, tant que dure le jour, et cette vallée en est toute pénétrée d'harmonie. Tout autour de toi le printemps resplendit dans l'air et triomphe joyeux, si bien qu'à le voir tout cœur s'attendrit. Tu entends bêler les troupeaux, mugir les bœufs ; les autres oiseaux ravis font ensemble à l'envi mille tours dans le libre azur et fêtent leurs meilleurs jours. Toi, pensif, à l'écart, tu regardes tout cela : pour toi ni compagnons ni joyeuses envolées, peu t'importe l'allégresse, tu fuis les amusements. Tu chantes, et tu passes ainsi le plus beau temps de l'année et de ta vie en fleur.

Hélas ! combien ton caractère ressemble au mien ! Distractions et rires, doux compagnons de l'âge tendre, et toi frère de la jeunesse, amour, amer regret de la vieillesse, de vous je ne sais pourquoi, je n'ai nul souci ; au contraire, je vous fuis presque : comme solitaire et étranger dans mon pays natal, je passe le printemps de ma vie. Ce jour, qui maintenant fait place au soir, est un jour de fête pour notre ville. Entends-tu dans l'air un son de cloche, entends-tu, à tout instant, des coups de feu qui retentissent au loin de villa en villa. Toute parée de ses habits de fête, la jeunesse de l'endroit quitte ses demeures et se répand par les rues ; elle regarde et elle est regardée, et elle se réjouit dans son cœur. Moi, solitaire, je me retire dans ce coin désert de la campagne, je mets à un autre temps tout plaisir et toute distraction, et cependant mon regard errant dans l'air doré est frappé par le soleil qui, à travers les monts lointains, après cette journée serene, décline et s'éloigne, et semble dire que l'heureuse jeunesse s'en va.

Toi, solitaire oiseau, quand tu seras parvenu au soir de la vie que t'accorderont les étoiles, tu ne te plaindras certes pas de ta condition : car tous tes désirs sont limités à la nature. Mais moi, s'il ne m'est pas donné d'éviter le seuil abhorré de la vieillesse, quand ces yeux ne parleront

plus au cœur de personne, que le monde sera vide pour eux, que le lendemain sera plus ennuyeux et plus sombre que la veille, que penserai-je alors de mes désirs d'à présent? que penserai-je alors de ces miennes années et de moi-même? Ah! je me repentirai, et souvent, mais désolé, je me retournerai vers le passé.

(1819)

---

### L'INFINI

Toujours chères me furent cette colline déserte et cette haie qui, de tant de côtés, dérobe au regard le lointain horizon. Mais quand je m'assieds et que je contemple, je me représente, par delà cette haie, d'interminables espaces et des silences surhumains et un très profond repos où peu s'en faut que le cœur ne s'épouvante. Et comme j'entends le vent bruire à travers ces arbustes, je vais comparant le silence infini à ce murmure: et je me souviens de l'éternité et des saisons défuntes, et du siècle présent et vivant, et du bruit qu'il fait. Ainsi, ma pensée s'anéantit dans cette immensité, et il m'est doux de faire naufrage en cette mer.

(1819)

---

### A LA LUNE

O gracieuse lune, je me souviens qu'il y a maintenant un an, je venais sur cette colline plein d'angoisse, te contempler, et tu planais alors, comme tu fais à présent, au-dessus de cette forêt que tu illumines tout entière. Mais ton visage m'apparaissait nébuleux et tremblant à travers les larmes qui perlaient sous mes paupières, car douloureuse était ma vie, et elle l'est encore et n'a pas changé, ô lune bien-aimée. Et cependant j'aime à me souvenir et à calculer l'âge de ma douleur. Oh! comme il est doux, au temps de la jeunesse, quand la carrière à parcourir est



encore longue pour l'espérance et courte pour la mémoire, de se rappeler les choses passées, encore qu'elles soient tristes et que le chagrin dure!

(1819)

## LE SONGE

C'était le matin, et à travers les volets fermés, par le balcon, le soleil glissait sa première blancheur dans ma chambre sombre, quand, au moment où le sommeil plus léger et plus doux voile les paupières, se dressa à mon côté et me regarda en face le fantôme de celle qui, la première, m'enseigna l'amour, et puis me laissa dans les larmes. Elle ne me paraissait pas morte, mais triste, et telle que se montrent à nous les malheureux. Elle approcha sa main de mon front et me dit avec un soupir : « Vis-tu, et gardes-tu quelque souvenir de moi? — D'où viens-tu et comment es-tu venue, ô chère beauté? répondis-je. Combien, ah! combien je t'ai pleurée et te pleure encore! Je ne croyais pas que tu dusses jamais le savoir, et cela rendait ma douleur plus inconsolable. Mais vas-tu me quitter une seconde fois? J'en ai grand'peur. Maintenant, dis-moi, que t'advint-il? Es-tu bien celle d'autrefois? Et qu'est-ce qui te consume intérieurement? — L'oubli embarrasse tes pensées et le sommeil les rend confuses, dit-elle. Je suis morte, et il y a plusieurs lunes que tu m'as vue pour la dernière fois. » — A ces mots, une douleur immense m'oppressa jusqu'au fond de la poitrine. Elle poursuivit : « Je me suis éteinte dans la fleur des années, alors que la vie est la plus douce, et avant l'âge où le cœur s'assure de la vanité de toute espérance humaine. Le mortel qui souffre ne doit vivre que peu de temps pour en arriver à désirer celle qui le délivre de tout chagrin; mais l'approche de la mort est affreuse pour ceux qui sont jeunes, et c'est une cruelle destinée que celle de l'espérance qui va s'éteindre sous terre. Il est inutile de savoir ce que la nature cache aux inexpérimentés de la vie, et la douleur aveugle l'emporte de beaucoup sur la

sagesse prématurée. » — « O infortunée ! ô bien-aimée ! tais-toi, tais-toi, lui dis-je, car tes paroles me brisent le cœur. Tu es donc morte, ô ma bien-aimée, et moi je suis vivant, et il était écrit dans le ciel que ton corps tendre et chéri devait subir les suprêmes agonies, tandis que ma misérable enveloppe serait épargnée. Oh ! que de fois je me refuse à croire que tu n'es plus et que jamais plus il ne m'arrivera de te revoir ici-bas. Hélas ! hélas ! qu'est-ce donc que l'op appelle la mort ! Que ne puis-je aujourd'hui en faire l'épreuve et soustraire ma faible tête aux haines atroces du destin ! Je suis jeune, mais ma jeunesse se dissipe et se consume comme une vieillesse. La vieillesse ! je la redoute, et pourtant elle est encore éloignée de moi, mais la fleur de mon âge en diffère si peu ! » — « Nous sommes nés tous deux pour les larmes, dit-elle ; la félicité ne nous a pas souri dans la vie, et le ciel s'est réjoui de notre détresse. » — « Maintenant, ajoutai-je, maintenant que j'ai les yeux voilés de larmes et que mon visage se couvre de pâleur à la pensée de ton départ, maintenant que je me sens le cœur abîmé d'angoisse, dis-moi : aucune étincelle d'amour ou de pitié pour ton malheureux amant ne s'éveilla-t-elle jamais dans ton cœur pendant que tu vivais ? En ce temps-là, je passais les jours et les nuits partagé entre l'espérance et le désespoir ; aujourd'hui mon âme est accablée par le doute stérile. S'il t'arriva une seule fois d'avoir quelque compassion de ma vie sombre, ne me le cache point, je t'en prie, et que ce souvenir me console, maintenant qu'à nos jours l'avenir est ravi. » — Et elle répondit : « Console-toi, ô infortuné ! Je ne t'épargnai point ma pitié, tant que je vécus, et je ne te l'épargne pas à présent non plus, car j'ai été malheureuse, moi aussi. Va, ne te plains pas de cette enfant si éprouvée. — Par nos malheurs et par l'amour qui me consume, m'écriai-je, par le nom chéri de la jeunesse et de l'espérance perdue de nos jours, permets, ô bien-aimée, que je touche ta main. » Et elle, d'un geste doux et triste, me la tendait. Pendant que je la couvre de baisers, que, palpitant d'une joie douloureuse, je la serre sur mon sein haletant, mon visage et ma poitrine se couvrent de sueur, la voix se fige dans ma

gorge, le jour chancelle devant mon regard. Alors elle fixa tendrement ses yeux sur mes yeux et me dit : — « Oublies-tu donc, ô mon aimé, que je suis dépouillée de ma beauté ? C'est en vain, ô infortuné, que tu brûles et frémis d'amour. Or donc, adieu pour jamais ! Nos âmes malheureuses et nos corps sont séparés pour l'éternité. Pour moi tu ne vis plus et jamais plus tu ne vivras ; déjà le destin a rompu la foi que tu m'as jurée. » Alors, voulant crier d'angoisse, et défaillant, et les yeux inondés de larmes de désespoir, je secouai mon sommeil. La vision me restait cependant au fond des yeux, et dans le rayonnement incertain du soleil il me semblait la voir encore.

(1819)

## LA FRAYEUR NOCTURNE

(FRAGMENT)

ALCETA

Ecoute, Melisso : je veux te conter un songe de cette nuit, qui me revient à l'esprit en revoyant la lune. Je me trouvais à la fenêtre qui donne sur le pré et je regardais en haut, quand à l'improviste la lune se détacha ; et il me semblait que plus elle s'approchait en tombant, plus elle grandissait à mon regard. Enfin elle vint heurter le milieu du pré. Elle était grande comme un sceau et vomissait une nuée d'étincelles qui crépitaient aussi fort qu' quand tu plonges et éteins dans l'eau un charbon ardent. Ainsi, comme je l'ai dit, la lune s'éteignait et noircissait peu à peu au milieu du pré, et l'herbe fumait tout autour. Alors, regardant au ciel, je vis comme une lueur, ou une trace, ou plutôt un vide dont elle avait été arrachée. Cette vision était telle que j'en fus glacé de terreur, et que je ne suis pas encore bien rassuré.

MELISSO

Et tu as bien raison de craindre, car il serait en effet fort possible que la lune tombât dans ton champ.

## ALCETA

Qui sait? Ne voyons-nous pas souvent, en été, tomber les étoiles?

## MELISSO

Il y a tant d'étoiles que c'est une petite perte si l'une ou l'autre vient à tomber, alors qu'il en reste des milliers. Mais il n'y a que cette lune au firmament, et personne ne l'a jamais vue tomber, si ce n'est en rêve.

(1819)

## LA VIE SOLITAIRE

Le matin, à l'heure où la poule bat des ailes et sautille joyeusement dans son enclos, où l'homme des champs se montre à son balcon et où le soleil naissant darde ses rayons tremblants à travers les gouttes d'eau qui tombent, — la pluie qui frappe doucement ma chaumière me réveille. Je me lève, et je bénis les petits nuages légers, le premier gazouillement des oiseaux, la brise fraîche et les plages riantes. Car je vous ai trop vus et connus, funestes murs des villes, où la haine accompagne la douleur. Je vis dans l'affliction et je mourrai tel, ah! bientôt! En ces lieux la nature me témoigne encore quelque pitié, quoique bien peu: oh! combien elle me fut plus clémente naguère! Oui, tu détournes ton regard des malheureux et, méprisant l'infortune et les misères, tu te fais l'esclave de sa majesté le bonheur, ô nature. Au ciel et sur terre, il ne reste aux déshérités du sort d'autre ami et d'autre refuge que le fer homicide.

Parfois je m'assieds en un endroit solitaire, sur une éminence, au bord d'un lac entouré de plantes immobiles. Là, quand l'heure de midi traverse le ciel, le soleil reflète sa tranquille image. Pas d'herbes ni de feuilles qui tremblent sous le vent, pas une ride à la surface de l'eau, aucun chant de cigale, pas un oiseau qui batte de l'aile sous les branches.

point de papillon qui bruisse ; de loin ni de près on ne voit, on n'entend nulle voix, nul mouvement. Le calme le plus profond règne sur ces rives : c'est pourquoi je m'assieds là et me tiens immobile ; j'y oublie presque le monde et moi-même, et déjà il me semble que mes membres gisent épars, qu'ils ne sont plus animés d'aucun souffle ni d'aucun sentiment et que, depuis longtemps, leur repos se trouve confondu avec le silence de ces lieux.

Amour, amour, tu t'es envolé bien loin de mon cœur qui fut naguère si brûlant, que dis-je ? si embrasé. Le malheur l'a étreint de sa froide main, et il est devenu de glace à la fleur des années. Il me souvient du moment où tu pénétras dans mon sein. C'était en ce doux et irrévocable temps où cette malheureuse scène du monde s'ouvre aux jeunes regards et leur sourit, semblable à une vision du paradis. Le cœur du jeune homme bat d'espérances virginales et de désirs, et déjà le malheureux mortel se prépare aux œuvres de sa carrière, comme s'il s'agissait d'une danse ou d'un jeu. Mais je ne t'eus pas plus tôt aperçu, amour, que déjà la fortune avait brisé ma vie et que déjà mes yeux n'étaient plus destinés qu'aux larmes. Pourtant, si parfois, parmi les plages brillantes, au lever de l'aurore silencieuse ou quand le soleil illumine les toits, les collines et les campagnes, je rencontre une jeune fille au doux visage, ou si dans la paisible quiétude d'une nuit d'été, arrêtant ma promenade vagabonde aux abords des villes, je contemple la campagne déserte et que j'entende résonner dans une chambre solitaire le chant mélodieux d'une jeune enfant qui prolonge dans la nuit son travail manuel ; alors mon cœur de pierre se met à palpiter, mais hélas ! il revient bientôt à son âpre torpeur, car toute émotion douce est devenue étrangère à mon âme.

O chère lune, sous ton tranquille rayon les lièvres dansent dans les forêts, et, le matin, le chasseur se plaint de trouver des pistes enchevêtrées et trompeuses, et d'être éloigné des terriers par des détours. Salut, ô bienfaisante reine des nuits ! Ton rayon importune quand il descend, à travers les broussailles, les rochers ou au milieu des édifices en ruines, sur le fer du pâle voleur qui, l'oreille tendue, guette au

loin le bruit des roues et des chevaux ou le son des pas sur la route muette : le cliquetis inattendu de ses armes, sa voix rauque, son aspect sinistre glacent d'effroi le voyageur qu'il laisse bientôt à demi-mort et dépouillé parmi les pierres. Elle est importune aussi, ta blanche clarté, quand elle rencontre par les rues des villes le libertin qui va rasant les murs des maisons et se cachant dans l'ombre, qui s'arrête et s'effraie des lampes allumées et des balcons ouverts. Oui, ta clarté inquiète l'âme des méchants, mais il me sera toujours agréable de te contempler sur ces plages, où tu ne découvres à mon regard que de joyeuses collines et des plaines spacieuses. Et pourtant, j'avais coutume, bien que je fusse sans reproche, d'accuser ton rayon gracieux quand, dans les endroits habités, il révélait ma présence au passant ou qu'il montrait à mon regard des visages humains. Maintenant je le louerai toujours, soit que je te voie voguer parmi les nuages, soit que, sereine dominatrice de la plaine éthérée, tu regardes ce lamentable séjour de l'homme. Tu me verras souvent, seul et muet, errer dans les bois et sur les rivages verdoyants, et m'asseoir sur l'herbe, content s'il me reste assez de cœur et d'haleine pour soupirer.

(1819)

---

### LE SOIR DU JOUR DE FÊTE

La nuit est douce et claire, et sans vent. Et tranquille, la lune plane sur les toits et au milieu des jardins, révélant au loin toutes les montagnes sous sa clarté sereine. O ma dame, déjà tous les sentiers se taisent, et à travers les balcons il ne brille plus que de rares lampes nocturnes. Tu dors, car un sommeil léger t'a surprise dans ta chambre paisible; et aucun souci ne te dévore; tu ne sais pas, tu ne te représentes même pas quelle blessure tu m'as ouverte au fond du cœur. Tu dors : moi, je m'avance pour saluer ce ciel qui apparaît si clément au regard, et l'antique nature toute-puissante qui m'a créé pour la douleur. — « Je te refuse l'espérance, me dit-elle, même l'espérance; que tes yeux ne brillent jamais que de larmes. »

Aujourd'hui c'était jour de fête; maintenant repose-toi de tes amusements; et peut-être te souviendras-tu en rêve de tous ceux à qui tu as plu aujourd'hui et de tous ceux qui t'ont plu: ce n'est pas moi, certes, je ne l'espère pas, qui reviens à ta pensée. Cependant je me demande combien il me reste à vivre, et je me jette à terre, et je crie et je frémis. O jours horribles en un âge aussi vert! Hélas! dans la rue, j'entends non loin d'ici le chant solitaire de l'artisan qui revient sur le tard, après les divertissements, à son pauvre logis, et mon cœur se serre cruellement en songeant comme tout passe au monde et presque sans laisser de trace. Voilà qu'il s'est enfui le jour de fête, et à ce jour de fête le jour ordinaire succède, et le temps emporte avec lui tout événement humain. Maintenant où est le bruit de ces peuples antiques? Maintenant où est la renommée de nos illustres ancêtres, et le grand empire de cette Rome, et ses armées, et le fracas qui retentissait par la terre et l'océan? Tout est paix et silence, et tout repose au monde, et l'on ne parle plus d'eux. Dans ma jeunesse, à l'âge où l'on attend avec impatience le jour de fête, lorsqu'il était passé, dans une douloureuse veille j'étreignais ma couche, et bien tard dans la nuit, un chant qu'on entendait par les sentiers s'éloigner et mourir peu à peu, déjà me serrait le cœur de la même façon.

(1819)

## A ANGELO MAI

QUAND IL EUT DÉCOUVERT LES MANUSCRITS DE CICÉRON  
SUR LA RÉPUBLIQUE

Italien hardi, que ne cesses-tu de réveiller nos pères dans leurs tombeaux, et pourquoi les fais-tu revivre en ce siècle mort, sur lequel plane un si lourd nuage d'ennui? Comment viens-tu résonner si fort et si souvent à nos oreilles, voix antique de nos aïeux, restée muette depuis si longtemps? Et pourquoi tant de résurrections? En un instant, les manuscrits sont devenus féconds; c'est à notre époque que

les cloîtres poudreux ont réservé, soigneusement cachées, les pensées généreuses et saintes de nos pères. Et quelle vaillance t'inspire donc le destin, Italien illustre ? Ou plutôt, n'est-ce pas en vain que le destin tente de résister à la vaillance humaine ?

Certes, ce n'est pas sans le haut décret des dieux que, au moment où notre oubli désespéré se fait plus grave et plus profond, un nouvel appel de nos aïeux revient à chaque instant frapper nos oreilles. Le ciel a donc encore quelque compassion de l'Italie ; quelque immortel prend encore souci de nous ; car l'heure étant venue, maintenant ou jamais, pour la race italienne de renaître à la vertu, nous voyons que la clameur des morts est si grande et que le sol exhume presque les héros oubliés, comme pour chercher à savoir si à cet âge tardif il te plaît encore, ô patrie, d'être lâche.

O glorieux défunts, gardez-vous encore quelque espérance en nous ? N'avons-nous pas péri tout entiers ? A vous peut-être le secret de l'avenir ne demeure pas impénétrable. Moi je suis anéanti, et je n'ai aucun refuge contre la douleur, car l'avenir m'est voilé ; et tout ce que j'en découvre est tel que l'espérance m'apparaît comme un songe et une chimère. Ames vaillantes, une plèbe sans honneur, immonde, est venue habiter sous vos toits ; pour votre race toute action, toute parole courageuse ne sont que sujet de raillerie ; vos gloires éternelles ne nous font plus rougir et ne nous font plus envie ; l'oisiveté règne autour de vos monuments, et nous sommes devenus un exemple d'abaissement pour les temps à venir.

Heureux génie, puisque nul ne se soucie maintenant de nos grands ancêtres, songes-y, toi que le sort favorise au point que ta main semble ramener ces jours où les lettres, si longtemps ensevelies, relevaient enfin la tête et sortaient d'un long oubli en même temps que les anciens poètes à qui la nature a parlé sous ses voiles, et qui charmèrent les nobles loisirs d'Athènes et de Rome. O temps, ô temps enveloppés dans un éternel sommeil ! Alors la ruine de l'Italie n'était pas encore consommée, nous étions encore dédaigneux de



toute oisiveté honteuse, et le souffle des vents trouvait encore plus d'une étincelle à faire jaillir de notre sol.

Elles étaient chaudes, tes cendres saintes, ennemi vaincu de la fortune (1) dont la colère et la douleur trouverent l'enfer plus accueillant que la terre. L'enfer ! Et quelle est la région qui n'est pas meilleure que la nôtre ? Les douces cordes de ton luth vibraient encore au frôlement de ta main, ô infortuné amant (2). Hélas ! c'est par la douleur que commence et que naît la poésie italienne. Et pourtant le mal qui nous torture est moins accablant et moins poignant que l'ennui qui nous étouffe. Oh ! tu es bienheureux, toi dont la vie ne fut que larmes. Pour nous, l'ennui nous a suivis pas à pas sur cette terre ; pour nous, près du berceau et sur la tombe, immobile, s'assied le néant.

Mais ta vie se passait alors sur les mers, en la compagnie des astres, audacieux enfant de la Ligurie (3), quand par delà les colonnes et par delà les rivages où l'on croyait entendre, vers le soir, l'onde frémir au moment où le soleil s'y plonge, ayant confié ta nef aux flots infinis, tu retrouvais la clarté du soleil disparu et tu vis poindre alors le jour qui s'était éteint pour nous ; puis, ayant triomphé de tous les obstacles de la nature, une immense terre inconnue fut la gloire de ton voyage et des périls de ton retour. Hélas ! hélas ! mais, en reculant ses bornes, le monde ne grandit pas, au contraire, il se fait plus petit ; et l'éther sonore et la terre bienfaisante et l'océan apparaissent bien plus vastes à l'enfant qu'au sage.

Que sont devenus nos rêves charmants, dans lesquels nous voyions des régions mystérieuses peuplées d'habitants inconnus, ou la retraite des astres pendant le jour, ou la couche lointaine de la jeune Aurore, ou le sommeil mystérieux de la plus grande planète pendant la nuit ? Voilà qu'ils se sont évanouis tout d'un coup, et le monde est représenté sur un bout de papier ; voilà que tout devient

(1) Dante.

(2) Pétrarque.

(3) Christophe Colomb.

semblable, et le néant seul s'acroît par nos découvertes. La vérité est à peine atteinte que tu nous es défendue, ô chère imagination ; notre esprit s'éloigne de toi pour l'éternité ; les années nous soustraient à ton magique pouvoir d'autrefois, et la consolation de nos peines a péri.

Tu naissais cependant aux douces rêveries, et le soleil des premiers jours resplendissait à ta vue, chantre charmant des armes et des amours (1) qui remplissaient la vie d'heureuses erreurs en un temps bien moins triste que le nôtre : tu fus le nouvel espoir de l'Italie. O tours, ô cloîtres, ô dames, ô cavaliers, ô jardins, ô palais ! en songeant à vous, mon esprit s'égarait en mille pensées joyeuses. La vie humaine n'était remplie alors que de chimères, de belles légendes et de vagues aspirations : maintenant nous les avons chassées loin de nous. Et que nous reste-t-il, à présent que les choses sont dépouillées de leur verte parure ? Nous ne voyons plus qu'une chose certaine, c'est que tout est vain, hormis la douleur.

O Torquato, ô Torquato, le ciel nous réservait alors ta grande âme ; à toi il ne réservait que les larmes. O infortuné Torquato ! Ton doux chant ne réussit pas à te consoler, ni à fondre la glace dans laquelle la haine et la basse envie de la foule et des tyrans avaient emprisonné ton âme qui était si ardente. L'amour, l'amour, ce dernier leurre de notre vie, t'abandonnait. Le néant te parut une ombre réelle et solide, et le monde une plage inhabitée. Au tardif honneur tes yeux ne se rouvrirent point : ton heure suprême te fut une grâce et non un malheur. Celui qui a connu nos maux demande la Mort, et non des couronnes.

Reviens, reviens parmi nous, lève-toi de ton tombeau muet et désolé, si tu es désireux de souffrir, ô lamentable exemple d'infortune. Notre vie qui te paraissait déjà bien triste et bien horrible est devenue pire aujourd'hui. O ami, qui te plaindrait, puisque si ce n'est à soi-même, nul ne songe à rien ? Qui ne taxerait d'insensée ta mortelle

---

(1) Arioste.

tristesse, puisque de nos jours tout ce qui est grand et rare est traité de folie; puisque ce n'est plus l'envie, mais la plus cruelle indifférence qui s'attaque aux grands hommes? Ou qui donc t'apprêterait le laurier une seconde fois, puisque les chiffres sont maintenant plus écoutés que les vers?

Depuis ta mort jusqu'à cette heure, ô malheureux génie, aucun homme digne du renom italien n'a surgi, sauf un seul, le seul qui valut mieux que sa lâche époque; c'est ce farouche Allobroge (1), qui dut au ciel et non à cette terre épuisée et stérile la mâle vertu qu'il portait en son cœur; grâce à elle, sans pouvoir, sans armes (mémorable audace!) il fit sur la scène la guerre aux tyrans; qu'au moins cette guerre sans suite soit tolérée, et qu'on laisse ce champ libre aux colères impuissantes du monde. Lui le premier et seul, il descendit dans l'arène et nul ne le suivit, car l'oisiveté et le stupide silence passent avant tout à présent parmi nous.

Sa vie entière s'écoula sans tache mais dédaigneuse et frémissante, et la mort le préserva de voir pis encore. O mon Vittorio, cette époque ni ce sol n'étaient point faits pour toi. D'autres temps et un autre lieu conviennent aux génies élevés. Maintenant nous vivons comblés de repos et commandés par la médiocrité; le sage est descendu, et la foule est montée à un seul et même niveau qui domine le monde. O illustre avant-coureur, continue ton œuvre; réveille les morts, puisque les vivants dorment; ranime les voix éteintes des antiques héros, tant qu'à la fin ce siècle de fange ou aspire à la vie et se lève pour des faits illustres, ou rougisse de honte.

(1820)

---

## GONZALVE

Proche du terme de son séjour sur terre, Gonzalve était gisant; dédaigneux autrefois de sa destinée, il ne l'était déjà plus maintenant que parvenu au milieu de son cin-

(1) Vittorio Alfieri.

quième lustre, la mort tant souhaitée était suspendue sur sa tête. Depuis longtemps il était étendu ainsi sur sa couche funèbre, abandonné de ses plus chers amis : car en ce monde, à la longue, aucun ami ne reste à celui qui est las de la terre. Cependant, près de lui, amenée par la pitié pour consoler sa solitude, se tenait celle qui seule et toujours occupait sa pensée, Elvire, célèbre par sa beauté divine ; consciente de son pouvoir, elle savait qu'un regard enjoué, une parole empreinte de quelque douceur repassée mille et mille fois dans la mémoire fidèle de Gonzalve servaient de soutien et d'aliment à son amant infortuné. Cependant, elle n'avait jamais entendu de lui aucune parole d'amour. Dans cette âme, une crainte souveraine avait toujours été plus forte que la passion. C'est ainsi que trop d'amour l'avait rendu esclave et enfant.

Mais à la fin, la mort rompit le lien qui depuis si longtemps retenait ses paroles. Sentant, à des signes certains, l'approche du jour de délivrance, comme elle allait partir, il la prit par la main, et serrant cette blanche main, il dit : « Tu pars, et l'heure te presse désormais, Elvire, adieu. Je ne te verrai pas, je crois, une seconde fois. Or donc adieu. Je te donne pour tes soins les plus grands remerciements que je puisse t'exprimer par mes lèvres. Celui qui le peut te récompensera, si le ciel donne une récompense à la pitié. » La belle enfant pâlisait, et sa poitrine haletait en entendant ces mots, car le cœur humain se serre toujours douloureusement, encore que ce soit un étranger qui nous quitte et nous dise adieu pour toujours. Et elle voulait démentir le moribond en lui dissimulant l'imminence du trépas. Mais il prévint ses paroles et ajouta : « Désirée et bien implorée, comme tu le sais, la mort vient à moi et ne m'effraie point : ce jour funèbre m'apparaît joyeux. Il m'est pénible, il est vrai, de te perdre pour toujours. Hélas ! je te quitte à jamais. Mon cœur se brise en te parlant ainsi. Je ne verrai plus tes yeux, je n'entendrai plus ta voix ! Mais, dis-moi : avant de nous séparer pour l'éternité, Elvire, ne voudras-tu pas me donner un baiser ? un seul baiser dans toute ma vie ? A celui qui meurt, on ne refuse pas la grâce qu'il de-

mande. Et puis je ne pourrai pas me vanter de cette faveur, moi qui suis si près de mourir et à qui une main étrangère, aujourd'hui, dans peu d'instant, va clore à jamais les lèvres. » Il dit cela avec un soupir, et, tout en suppliant, posa ses lèvres froides sur la main adorée.

La belle enfant resta irrésolue et dans une attitude pensive; elle tenait son regard, étincelant de mille caresses, fixé sur celui du malheureux, où brillait une larme suprême. Elle n'eut pas la force de repousser cette prière et d'assombrir par un refus ce triste adieu; mais elle fut vaincue par la compassion que lui inspirait cet ardent amour. Et ce visage céleste, cette bouche naguère si désirée et pendant tant d'années objet de rêves et de soupirs, elle les approcha doucement du visage désolé et pâli par la douleur mortelle, et, tout attendrie, et avec la marque d'une profonde pitié, elle imprima plusieurs et plusieurs baisers sur les lèvres convulsées de l'amant tremblant et ravi.

Que devins-tu alors? Comment apparurent à tes yeux la vie, la mort, le malheur, ô Gonzalve expirant? Il tenait encore la main de son Elvire adorée, il la plaça sur son cœur qui battait des dernières palpitations de la mort et de l'amour: — « Oh! dit-il, Elvire, mon Elvire, suis-je bien encore sur terre? Ces lèvres étaient-elles bien tes lèvres, et est-ce bien ta main que je serre? Ah! il me semble que c'est une vision de trépassé, un songe, ou une chose incroyable. Ah! combien, Elvire, combien je suis redevable à la mort! A aucun moment mon amour ne te fut caché, ni à toi ni à personne; car le véritable amour se trahit vite en ce monde. Il te fut assez révélé par mes actes, par mon visage égaré, par mes regards, mais non par mes paroles. La passion infinie qui gouverne mon cœur serait encore muette à jamais, si la mort ne l'avait enhardie. Maintenant je mourrai content de ma destinée, et je ne me plains plus d'avoir ouvert les yeux à la lumière. Je n'ai pas vécu en vain, puisqu'il m'a été donné d'appuyer ma bouche sur cette bouche. Que dis-je? J'estime mon sort heureux. Le monde recèle deux choses sublimes:

l'amour et la mort. A l'une, le ciel me conduit à la fleur de l'âge; quant à l'autre, elle a presque comblé mes vœux. Ah! si une fois, une seule fois tu avais apaisé et satisfait mon long amour, la terre serait devenue pour toujours un paradis à mes yeux transformés. Même la vieillesse, la vieillesse abhorrée, je l'aurais soufferte d'un cœur tranquille, car, pour la supporter, il m'aurait toujours suffi de me rappeler un seul instant et de me dire: J'ai été heureux plus que tous les heureux. Mais, hélas! le ciel n'accorde pas une aussi grande félicité à la nature terrestre. Il ne nous est pas donné d'aimer si profondément et de goûter le bonheur. Oh! c'est bien volontiers qu'au sortir de tes bras, je me serais livré au fouet du bourreau, au supplice de la roue, au bûcher, et que je serais descendu dans les abîmes éternels et redoutés.

« O Elvire, Elvire! Oh! heureux, oh! plus fortuné que les immortels, celui à qui tu montres ton sourire d'amour! Heureux celui qui, après cela, répandrait son sang et pourrait sacrifier sa vie pour toi! Il est permis, il est permis au mortel (et ce n'est plus un songe, comme je l'ai cru longtemps), ah! il est permis de goûter le bonheur sur terre. Cela, je ne l'ignore plus depuis le jour où je t'ai longuement contemplée, et c'est en mourant que je m'en rends bien compte. Et cependant, ce jour, ce jour cruel, je n'ai jamais pu le maudire d'un cœur assuré, même au milieu de tant de chagrins.

« Maintenant, vis heureuse et embellis le monde de ta présence, mon Elvire. Personne ne t'aimera autant que je t'ai aimée. Un semblable amour ne renaît pas une seconde fois. Combien, ah! combien pendant ces longues années, Gonzalve t'a appelée, regrettée, et pleurée! Comme le nom d'Elvire me glaçait le cœur et me faisait pâlir; comme il m'arrivait de trembler en franchissant l'âpre seuil de ta demeure à cette voix angélique, à l'aspect de ce visage, moi qui ne tremble point devant la mort! Mais le souffle et la vie vont me manquer pour parler d'amour. Le temps est passé, et il ne m'est pas donné de rappeler ce jour. Elvire, adieu. Avec l'étincelle de vie, ta chère

image s'éloigne enfin de mon cœur. Adieu ! Si cette affection ne t'a pas été importune, sur mon cercueil, demain, à la tombée de la nuit, jette un soupir. »

Il se tut. Et bientôt le souffle lui manqua avec la voix. Et avant que le soir fût venu, son premier jour de bonheur s'éteignait avec son dernier regard.

(1821)

---

### POUR LES NOCES DE MA SŒUR PAULINE

Puisque tu quittes la ville natale et son silence, les fantômes heureux et les illusions du premier âge, don céleste qui embellit à tes yeux ce lieu solitaire, puisque la destinée t'entraîne dans la poussière et dans le bruit de la vie, tu vas connaître, ô ma sœur, le siècle d'opprobre que le ciel cruel nous a réservé, et c'est en des temps de tristesse et de deuil que tu vas accroître la malheureuse famille de la malheureuse Italie. Fais pour tes enfants provision d'exemples courageux. Le sort impitoyable refuse une atmosphère respirable à l'humaine vertu et ne permet pas qu'une âme pure demeure dans une poitrine frêle.

Tes fils ne pourront être que lâches ou malheureux. Choisis-les malheureux. Nos mœurs corrompues ont creusé un immense abîme entre la fortune et le courage. Hélas ! ce n'est que trop tard, quand le voile du soir tombe sur les choses humaines, que celui qui naît de nos jours acquiert les facultés d'action et de sentiment. Que le ciel en ait soin. Mais toi, aie surtout à cœur que tes enfants ne deviennent, en grandissant, ni les favoris de la fortune ni les jouets de la crainte vile ou de l'espérance. C'est ainsi que vous serez proclamés heureux dans les âges futurs, puisque (exécrable coutume d'une race lâche et hypocrite) nous méprisons la vertu vivante et nous la célébrons morte.

Femmes, la patrie n'attend pas peu de vous, et ce n'est point pour la perte et la honte de l'espèce humaine qu'il

a été donné aux doux rayons de vos yeux de dompter le fer et le feu. C'est à votre gré que l'homme sage et fort agit et pense, et tout ce que le jour embrasse dans le parcours de son char divin s'incline devant vous. C'est à vous que je demande compte de notre époque. La sainte flamme de la jeunesse s'éteint-elle donc par votre main ? Est-ce donc par vous que notre nature s'est épuisée et anéantie ? Et si les intelligences s'engourdissent, si les volontés se dégradent, si la valeur native a perdu ses nerfs et sa chair, est-ce par votre faute ?

L'amour, à qui sait l'estimer, est un aiguillon qui conduit aux hautes actions, et la beauté inspire les nobles sentiments. Il a l'âme vide d'amour celui dont le cœur ne tressaille pas d'allégresse quand les vents entrent en lutte, quand l'Olympe assemble les ruges et que le déchaînement de la tempête ébranle les montagnes. O épouses, ô jeunes vierges, que celui qui fuit les dangers, que celui qui est indigne de la patrie et qui a placé sur de vils objets ses aspirations et ses affections vulgaires, ne vous inspire que haine et mépris, si, dans vos cœurs de femmes, vous brûlez vraiment d'amour pour des hommes et non pour des créatures efféminées.

Craignez d'être appelées mères d'enfants pusillanimes. Que vos fils s'accoutument à supporter les misères et les larmes de la vertu ; qu'ils condamnent et méprisent celui qui honore et estime ce siècle honteux. Qu'ils grandissent pour la patrie, qu'ils apprennent les faits illustres de leurs aïeux et tout ce que leur doit cette terre. Tels, au milieu des souvenirs et de la renommée des antiques héros, les fils de Sparte grandissaient pour la gloire de la Grèce, jusqu'au jour où la jeune épouse ceignait la fidèle épée au côté de son époux chéri, et, plus tard, déroulait ses noirs cheveux sur le corps inanimé et nu du guerrier, quand on le lui ramenait étendu sur son bouclier sauvé.

Virginie, la beauté toute-puissante de ses doigts célestes flattait ta molle joue, et le maître insensé de Rome se désolait de tes dédains altiers. Tu étais belle, tu étais à



l'âge qui invite aux doux songes, quand la brutale épée de ton père perça ta blanche poitrine et que, volontaire victime, tu descendis dans l'Erèbe. « Que la vieillesse flétrisse et détruise mes membres, ô mon père, que pour moi s'apprête la tombe, disais-tu, plutôt que le lit impie du tyran. Et si Rome peut retrouver la vie et la force par ma mort, tue-moi donc. »

O généreuse enfant, encore que de ton temps le soleil resplendît d'un plus bel éclat qu'aujourd'hui, elle est pourtant consolée et satisfaite cette tombe que la douce terre natale honore de ses larmes. Voici qu'autour de ta noble dépouille, les ascendants de Romulus brûlent d'une nouvelle colère; voici que le tyran se couvre les cheveux de poussière, la liberté enflamme les cœurs oublieux, et sur la terre domptée, le Mars latin campe vaillamment du pôle ténébreux jusqu'aux contrées torrides. Ainsi l'éternelle Rome ensevelie dans un pénible repos, est une seconde fois ressuscitée par le sort d'une femme.

(Été 1821)

---

## A UN VAINQUEUR DU JEU DE PAUME

Noble jeune homme, apprends à connaître le visage et l'agréable voix de la gloire, et combien la vertu laborieuse vaut mieux que l'oisiveté efféminée. Applique-toi, applique-toi, magnanime champion (si tu veux par ta vaillance disputer les restes de ton nom au torrent rapide des années), applique-toi et élève ton cœur vers de hautes aspirations. C'est toi que célèbrent les échos de l'arène et du cirque, c'est toi que la faveur populaire, toute frémissante, convie à des exploits illustres; c'est toi, si fier de ta jeunesse, que la patrie aimée prépare aujourd'hui à renouveler les antiques exemples.

Il ne teignit pas sa main du sang barbare à Marathon, celui qui regardait stupidement les athlètes nus, le champ d'Elée et la rude palestres: ni la palme fortunée ni la cou-

ronné ne le piquaient d'émulation. Et, sans doute, il avait lavé dans l'Alphée la crinière poudreuse et les flancs de ses cavales victorieuses, celui qui entraîna les enseignes grecques et les lances grecques au milieu des bataillons des Mèdes pâles, fugitifs et harassés; et alors, du sein profond de l'Euphrate et de son rivage asservi, s'élevèrent des cris désespérés.

Appellera-t-on vain ce qui secoue et fait jaillir les étincelles cachées de la vertu native et ravive la chaleur mourante du faible souffle vital dans des poitrines malades? Mais depuis que Phébus fait tourner son triste char, les œuvres des mortels sont-elles autre chose qu'un jeu? Et la vérité est-elle moins vaine que le mensonge? La nature elle-même nous a prêté de riantes illusions et des ombres heureuses; et là où une coutume même insensée n'a pas entretenu d'encourageantes erreurs, le monde a quitté les glorieuses études pour une oisiveté obscure et stérile.

Un temps viendra peut-être où les troupeaux insulteront aux ruines des monuments italiens, et où la charrue passera sur les sept collines; et peut-être, avant que peu de soleils soient révolus, l'astucieux renard habitera les cités latines et de sombres forêts murmureront entre leurs hautes murailles, si les destins n'arrachent pas nos esprits pervertis au funeste oubli des choses de la patrie, et si la ruine déjà mûre n'est pas détournée de nos peuples avilis par le ciel devenu favorable au souvenir des hauts faits passés.

Aie regret, ô jeune homme, de survivre à la patrie malheureuse. Tu te serais rendu illustre pour elle, alors que brillait à son front la couronne qui lui a été ravie par notre faute et par le destin. Ces temps ne sont plus, car nul ne s'honore aujourd'hui d'une telle mère. Mais pour toi-même, élève ton âme jusqu'au ciel. Notre vie, que vaut-elle? Rien que le mépris. Elle est heureuse alors qu'entourée de périls elle s'oublie elle-même, quand elle ne mesure pas les ravages des heures vermoulues et lentes,

et n'en écoute pas la fuite; elle est heureuse alors que le pied déjà posé sur la rive léthéenne, il nous semble la revoir plus attrayante.

(1821-22)

---

### BRUTUS LE JEUNE

Quand, terrassée, la valeur italienne tomba, ruine immense, dans la poussière de la Thrace, livrant les vallées de la verte Hespérie et les rivages du Tibre au piétinement des chevaux barbares; quand, du fond des forêts dénudées qu'opprime l'Ourse glacée, le destin appela les armées des Goths à renverser les illustres murailles romaines; — alors, tout en sueur et couvert du sang de ses frères, Brutus, par la nuit noire, en un lieu solitaire, déjà résolu à mourir, accuse les dieux inexorables et l'Averne, et de ses fiers accents il frappe en vain les airs endormis.

Sotte vertu, les nuages creux, les champs peuplés de fantômes inquiets, voilà tes enseignements, et, derrière toi, marche le repentir. Pour vous, dieux de marbre (si vous avez, ô dieux, une demeure au Phlégéon ou au-dessus des nuages), la malheureuse race à qui vous avez demandé des autels est un jouet et une dérision, et une loi trompeuse insulte aux mortels. Donc, la piété terrestre excite à ce point les haines célestes? Donc, ce sont les impies que tu protèges, ô Jupiter? Et la tempête se déchaîne dans les airs, et quand tu lances ta foudre rapide, c'est contre les hommes justes et pieux que tu diriges la flamme sacrée?

Le destin invincible et la nécessité de fer oppriment les faibles esclaves de la mort; et s'il ne peut faire cesser leurs outrages, le vulgaire se résigne aux maux nécessaires. Est-il moins dur le mal qui n'a pas de remède? Ne ressent-il pas la douleur, celui qui est privé d'espérance? C'est une guerre mortelle, éternelle, ô destin indigne, que te fait l'homme brave; il ne sait pas céder, et lorsque la main tyrannique l'accable victorieusement, indompté, il

redresse la tête, il plonge dans son sein un fer amer et sinistrement sourit aux noires ombres.

Il déplaît aux dieux, celui qui violemment fait irruption dans le Tartare. Un si grand courage ne se trouverait pas dans les molles poitrines des immortels. Nos souffrances, nos âpres infortunes et nos malheureuses passions sont peut-être un spectacle agréable que le ciel a offert à ses loisirs. Ce n'est pas une vie de douleurs et de fautes, mais une vie libre et pure au milieu des bois que la nature nous prescrivit, elle qui fut jadis reine et déesse. Maintenant que des mœurs impies ont chassé les temps heureux de son empire et soumis à d'autres lois notre chétive existence, quand une âme virile se refuse à traîner des jours misérables, la nature revient-elle accuser un crime qui n'est pas le sien ?

Les heureux animaux ignorent leurs fautes et leurs propres maux, une vieillisse sereine les amène au passage qu'ils n'ont pas prévu. Mais si la douleur leur conseillait de se briser le front contre les troncs rudes ou de se précipiter dans le vide du haut d'un rocher, aucune loi secrète, aucun génie ténébreux ne s'opposeraient à leur morne désir. C'est à vous, parmi tant d'êtres à qui le ciel donna la vie, et à vous seuls parmi tous, ô fils de Prométhée, que l'existence est devenue odieuse ; et si le lâche destin vous accable, c'est à vous seuls, ô malheureux, que Jupiter interdit les rivages de la mort.

Et toi, sur cette mer que rougit notre sang, blanche lune, tu te lèves et tu explores la nuit inquiète et les plaines funestes à la valeur ausonienne. Le vainqueur foule aux pieds les corps de ses proches, les collines frémissent ; et l'antique Rome tombe du faite de sa grandeur. Et tu restes impassible ? Tu as vu la race de Lavinie à sa naissance, et les années heureuses et les mémorables lauriers, et sur les Alpes tu répandras, muette, tes immuables rayons, quand le nom italien sera esclave et que cette contrée solitaire résonnera sous le pas des barbares.

Voici que, parmi les rochers nus ou sur les rameaux verts, la bête fauve et l'oiseau, le cœur plein de leur habituel oubli, ignorent cette ruine profonde et les destinées changeantes du monde; et comme auparavant, quand le toit du paysan industrieux s'empourprera par l'aurore, l'oiseau éveillera les vallées de son chant matinal, et à travers les rochers la bête fauve poursuivra le faible peuple des animaux plus petits. O destin! ô race vaine! nous sommes la partie abjecte des choses; ni la glèbe imprégnée de notre sang ni les antres pleins de hurlements n'ont été troublés par notre douleur, et l'infortune de l'homme n'a pas fait pâlir les étoiles.

Non, au moment de mourir, ce n'est pas moi qui invoquerai les sourds rois de l'Olympe et du Cocyte, ni la terre indigne, ni la nuit, ni toi, dernier rayon de la sombre mort, ô conscience des âges futurs. Une ombre irritée fut-elle jamais apaisée par des sanglots, flattée par des discours ou par les offrandes d'une vile multitude? Les temps se précipitent vers le pire; et l'on aurait tort de confier à nos descendants corrompus l'honneur des âmes illustres et la suprême vengeance des malheureux. Qu'autour de moi le vorace oiseau noir agite ses ailes. Que la bête fauve saisisse, que l'orage disperse ma dépouille ignorée, et que le vent emporte mon nom et ma mémoire.

(1821-22)

---

## AU PRINTEMPS

(OU LES FABLES ANTIQUES)

Puisque le soleil répare les dégâts du ciel, puisque le zéphyr ravive l'air impur, met en fuite et disperse les nuages dont l'ombre lourde s'abaisse, que les oiseaux confient au vent leur frêle poitrine, et qu'à travers les bois qu'elle pénètre et les glaçons qu'elle dissout, la lumière du jour inspire aux animaux troublés un nouveau désir d'amour, une nouvelle espérance, peut-être que la belle

saison va revenir aussi pour les âmes humaines fatiguées et ensevelies dans la douleur, que les infortunes et le morne éclat de la vérité ont consumées avant le temps? Les rayons de Phébus ne sont donc pas à tout jamais obscurcis et éteints pour les malheureux? Et tu inspires et tu tentes encore, printemps embaumé, ce cœur glacé, ce cœur qui apprend à connaître l'amère vieillesse dans la fleur de ses années?

Es-tu vivante, es-tu vivante, ô sainte nature? Es-tu vivante, et est-ce bien le son de ta voix maternelle qui parvient à mon oreille étonnée? Jadis les rivages furent le séjour, le paisible séjour des blanches nymphes, et les claires fontaines furent leur miroir. Des danses mystérieuses d'êtres immortels ébranlèrent les cimes escarpées et les âpres forêts (aujourd'hui retraite solitaire des vents), et le berger qui, à l'ombre incertaine de midi, menait ses agneaux altérés au bord fleuri des fleuves, entendit le long des rives résonner le chant mélodieux des Pans agrestes; il vit trembler l'onde et s'étonna parce que, invisible à ses regards, la déesse qui porte le carquois descendait dans les flots tièdes et lavait ses bras neigeux et son flanc virginal de l'impure poussière de la chasse sanglante.

Oui, un jour les fleurs et l'herbe étaient vivantes, les bois étaient vivants. Les molles brises, les nuages et la lampe titaniaque connurent la race humaine au temps où sur les plages et les collines, ô lumière de Cypris, dans la nuit déserte, le voyageur te suivait, les yeux fixés sur toi, s'imaginant que tu l'accompagnais dans sa route et que tu songeais aux mortels. Que, si fuyant les impures liaisons des villes, les fatales colères et les hontes, l'homme heurtait sa poitrine aux troncs hérissés d'arbres perdus au fond des bois, il croyait qu'une flamme vivante animait les veines pâles de l'arbre, que les feuilles respiraient, que Daphnis et la triste Philis palpitaient secrètement dans une douloureuse étreinte, ou que la race désolée de Climène pleurait celui que le soleil noya dans l'Eridan.

Et vous, durs rochers, les lugubres accents de la douleur humaine ne laissaient pas de vous émouvoir, quand Écho

solitaire habitait vos redoutables cavernes, Echo qui n'était pas un vain mensonge des airs, mais l'âme malheureuse d'une nymphe, qu'un funeste amour et un cruel destin avaient chassée de son corps délicat. Par les grottes, par les écueils nus et les abris désolés, elle enseignait à la voûte du ciel nos angoisses qu'elle n'ignorait pas et nos plaintes profondes et entrecoupées. Et toi, la renommée te prête la connaissance des aventures humaines, mélodieux oiseau qui dans le bois touffu viens maintenant chanter l'année renaissante et te lamenter dans la profonde paix des champs, évoquant dans l'air silencieux de la nuit, d'antiques malheurs et un criminel affront qui ont fait pâlir le jour de colère et de pitié.

Mais ta race n'est point parente de la nôtre; tes modulations variées, la douleur ne les inspire pas; tu n'es point coupable et tu nous es bien moins cher dans la sombre vallée qui te cache. Hélas! hélas! puisque vides sont les demeures de l'Olympe et aveugle le tonnerre qui, errant parmi les noires nuées et les montagnes, frappe également d'une froide terreur les cœurs injustes et les cœurs innocents; et puisque la terre natale est étrangère à ses enfants et ignore quelles âmes contristées elle porte, toi du moins, ô belle nature, écoute les soucis douloureux et les destinées indignes des mortels, et rends à mon esprit sa flamme antique; si tu vis toutefois, et si dans le ciel, sur la terre éclairée par le soleil ou au sein des eaux, réside quelque pouvoir, — qui nous soit pitoyable, non! mais à qui nous servions de spectacle au moins.

(1821-22)

---

### DERNIER CHANT DE SAPHO

Nuit paisible, chaste rayon de la lune qui se couche, et toi, messenger du jour qui te lèves parmi la forêt muette, au-dessus des rochers, ô aspects qui furent charmants et chers à mes yeux tant que les Erinnyes et la Destinée m'étaient inconnues, maintenant votre douce vision ne

sourit plus à des passions sans espoir. La joie que nous avons perdue se ravive quand le flot poudreux des Notus roule par l'air limpide et les campagnes frémissantes, et quand le char, le lourd char de Jupiter, tonnait au-dessus de nos têtes, déchire le ciel ténébreux. Nous, il nous plaît, à travers les rochers et les vallées profondes, de nous plonger dans la tourmente, de voir la vaste fuite des troupeaux éperdus, ou d'entendre le bruit du fleuve profond contre la rive indistincte et de contempler la victorieuse colère de l'onde.

Il est superbe ton manteau, ô ciel divin, et tu es belle, terre couverte de rosée. Hélas ! de cette beauté infinie, les dieux et le sort impie n'ont rien accordé en partage à l'infortunée Sapho. Habitante vile et importune de tes superbes royaumes, ô Nature, et amante méprisée, vers tes formes charmantes c'est en vain que, suppliante, je tourne mon cœur et mes yeux. Ce n'est pas à moi que sourit le rivage ensoleillé ni la clarté matinale qui rayonne de la porte éthérée ; ce n'est pas moi que salue le chant des oiseaux aux mille couleurs, ni le murmure des hêtres ; et si, à l'ombre des saules inclinés, un pur ruisseau déroule ses eaux cristallines, à peine mon pied glissant s'y est-il posé, qu'aussitôt ses ondes mouvantes se retirent avec dédain, se dérobent et pressent dans leur fuite ses rives embau-mées.

Quelle faute, quel crime infâme m'ont donc souillée avant ma naissance, pour que le ciel et la fortune me montrent un visage si farouche ? En quoi ai-je péché toute enfant, à l'âge où l'on ne soupçonne point le mal, pour qu'ensuite, sans jeunesse, sans fleur, la forte trame de ma vie se déroulât ainsi au fuseau de la Parque inflexible ? Mais ta lèvre répand d'imprudentes paroles : un dessein obscur préside aux événements que nous réserve la destinée. Tout est mystère, excepté notre douleur. Race délaissée, nous naissons pour les larmes, et la raison en repose au sein des dieux. O rêves, ô espérances des plus vertes années ! Le Père a donné aux apparences, aux séduisantes apparences, une éternelle puissance dans le monde, et ni de viriles



entreprises, ni une lyre, ni un chant savant ne peuvent faire briller la vertu sous une enveloppe dépourvue d'ornements.

Nous mourrons. Sa dépouille indigne rendue à la terre, l'âme se réfugiera nue aux Enfers et ira réparer la faute cruelle de l'aveugle dispensateur des événements. Et toi, à qui m'attachèrent en vain un long amour, une longue fidélité et l'inutile transport d'un implacable désir, vis heureux, si jamais un être mortel vécut heureux sur terre. Jupiter ne m'a pas prodigué la douce liqueur de l'avare tonneau, après qu'eurent péri les illusions et le rêve de mon enfance. Les jours les plus joyeux de notre vie s'envolent les premiers. Surviennent alors la maladie, la vieillesse et l'ombre glacée de la mort. Voici que, de tant de palmes espérées et de charmantes illusions, il me reste le Tartare; et mon vaillant génie est voué à la déesse infernale, à la nuit noire et à la rive silencieuse.

(1821-22)

---

## HYMNE AUX PATRIARCHES

(OU DES COMMENCEMENTS DU GENRE HUMAIN)

Et vous, pères illustres de la race humaine, le chant de vos fils affligés redira vos louanges; vous fûtes bien plus chers que nous à l'éternel créateur des astres, et vous vîntes à la lumière avec bien moins de sujets de larmes que nous. Ces maux irrémédiables du malheureux mortel qui naît pour les larmes et trouve la tombe ténébreuse et l'heure suprême plus douces que la lumière éthérée, non, ni la pitié ni la juste loi du ciel ne les lui ont imposés. Et si une antique légende parle de votre ancienne faute qui livra l'espèce humaine au pouvoir tyrannique de la maladie et de la souffrance, ce sont d'autres crimes plus cruels de vos fils, c'est leur génie inquiet et leur démence plus grande qui ont armé contre nous l'Olympe offensé et la rude main de la nature qui nous nourrit. Depuis lors

la vie nous est devenue à charge, la fécondité du sein maternel a été maudite, et les fureurs de l'Erèbe désolé ont envahi la terre.

Toi le premier (1), ô chef antique et père de la famille humaine, tu contempas le jour, les lueurs empourprées des sphères tournantes, les nouveaux hôtes des champs et la brise errante à travers les jeunes prairies. Alors les torrents des Alpes, se précipitant parmi les rochers et les vallées désertes, les frappaient d'un bruit qui n'avait pas encore été entendu; alors une paix inconnue régnait sur les emplacements futurs de nations fameuses et de cités bruyantes; et sur les collines non labourées, montait, seul et muet, le rayon brûlant de Phébus auquel succédait la lune dorée. Oh! que tu étais heureuse, terre déserte, dans ton ignorance du mal et des lugubres événements! Oh! que de souffrances, père infortuné, les destins préparaient à ta descendance, et quelle suite infinie d'amères épreuves! Voici qu'emporté par une fureur nouvelle, un frère souille de sang et de meurtre des campagnes encore stériles, et que le divin éther apprend à connaître les ailes horribles de la mort.

Tremblant, errant, le fratricide, fuyant les ombres solitaires et la secrète colère des vents dans les forêts profondes, élève, le premier, les toits des villes, séjour et royaume des soucis rongeurs; et c'est le remords désespéré, livide, haletant, qui, le premier, rapproche et réunit les aveugles mortels sous des abris communs. Depuis lors, la main malhonnête s'est refusée à conduire la charrue recourbée, les durs labeurs des champs ont été tenus pour vils, l'oisiveté a habité les demeures criminelles, la vigueur native s'est éteinte dans les corps inertes, les âmes sont tombées dans l'indolence et la torpeur, et la servitude, suprême malheur, s'est emparée de ces faibles vies humaines.

Et toi (2), qui sauvas ta race inique des colères célestes et des flots de la mer mugissant jusque sur les cimes nua-

---

(1) Adam.

(2) Noé.

geuses, ô toi à qui, la première, à travers le ciel obscur et les montagnes submergées, la blanche colombe apporta le signe de l'espérance renaissante; pour toi, le soleil naufragé, émergeant à l'Occident des antiques nuées, projeta sur le pôle obscur les belles couleurs de l'arc-en-ciel. Alors la race humaine sauvée revient sur la terre, elle retourne à ses cruelles passions, à ses pratiques impies et à d'inévitables tourments. Une main sacrilège se joue des royaumes inaccessibles de la mer vengeresse et va enseigner la douleur et les larmes à de nouveaux rivages et sous de nouvelles étoiles.

Maintenant, père des hommes pieux, père juste et fort (1), mon cœur pense à toi et à tes fils généreux. Je dirai comment, ignoré, assis vers midi à l'ombre de ta tente paisible, près des doux rivages où pâture et s'abrite ton troupeau, tu fus visité par des voyageurs célestes et inconnus, âmes éthérées; — et comment, ô fils de la sage Rebecca, vers le soir, près du puits rustique, dans la douce vallée d'Aran fréquentée des pasteurs et toute aux joyeux loisirs, tu te pris d'amour pour la gracieuse fille de Laban: invincible amour qui poussa ton âme vaillante à supporter volontairement de longs exils, de longues peines et le poids odieux de l'esclavage.

Il y eut certainement un temps (et le chant aonien et le bruit de la renommée ne repaissent pas la foule avide d'erreurs et d'ombres vaines), il y eut un temps où cette plage malheureuse fut douce et clémente à notre race, et un âge d'or a existé avant notre époque caduque. Non que des ruisseaux de lait pur aient arrosé le flanc des roches naturelles, ou que le tigre se soit mêlé aux brebis dans des bergeries communes, ou que le pâtre ait conduit par jeu les loups à la fontaine; mais l'espèce humaine a vécu ignorante de son destin et de ses misères, exempte d'inquiétude. Les aimables fictions, les leurres, le léger voile des légendes antiques servaient au moins à nous cacher les secrètes lois du ciel et de la nature; et, contente d'espérer, notre paisible nef atteignit le port.

(1) Abraham.

Telle, au milieu des vastes forêts de la Californie, naît une race heureuse à qui les pâles soucis ne rongent pas le cœur, dont la cruelle maladie ne mine pas le corps; les bois lui fournissent sa nourriture; le creux du rocher, des abris; les sources de la vallée, de l'eau; et le jour de la sombre mort survient pour elle inattendu. Oh! royaumes de la sage nature, sans défense contre notre criminelle audace! Les rivages, les antres et les forêts tranquilles, notre audace invaincue les envahit; aux peuples dont elle viole l'asile, elle enseigne un ennui étrange, des désirs ignorés; et elle chasse jusqu'aux confins de la terre la félicité qui s'enfuit toute nue.

(1821-22)

## A SA DAME

Chère beauté, qui m'inspires de l'amour, même de loin ou en me cachant ton visage, à moins que ton ombre divine ne fasse tressaillir mon cœur pendant mon sommeil, ou au milieu des champs, quand le jour et le sourire de la nature resplendissent plus beaux, peut-être as-tu fait le bonheur du siècle innocent qu'on appelle l'âge d'or, ou voltiges-tu maintenant, âme légère, à travers le monde? ou bien le sort avare qui te dérobe à nos yeux te réserve-t-il à l'avenir?

De te voir vivante, désormais aucun espoir ne me reste, si ce n'est quand, nue et seule, mon âme s'en ira par un sentier nouveau vers sa nouvelle demeure. Déjà, à l'aube naissante de ma jeunesse incertaine et sombre, je me suis imaginé que tu serais ma compagne de voyage sur ce sol aride. Mais il n'est rien sur terre qui te ressemble, et si quelque créature existait qui fût ta pareille par le visage, par le geste et par la voix, elle serait, malgré cela, bien moins belle que toi.

Parmi tant de maux que le destin a réservés à la nature humaine, si quelqu'un t'aimait sur terre, et que tu fusses vraiment telle que tu apparais à ma pensée, pour celui-là

heureuse serait cette existence; et je sens bien que ton amour me ferait encore rechercher la gloire et la vertu, tout comme en mes premières années. Et si le ciel n'a donné aucune consolation à nos peines, avec toi cependant la vie mortelle serait semblable à celle de la divinité.

Dans les vallées où résonne le chant du laboureur au travail, je m'assieds et je me plains d'être abandonné de mes jeunes illusions, et sur les collines où je me rappelle et pleure mes désirs perdus et l'espérance évanouie de mes jours, pensant à toi, mon cœur se prend à palpiter. En ce siècle sombre et en cet air malsain, qu'il me soit permis du moins de garder ton image sublime, et je m'en contenterai, puisque la réalité m'est ravie.

Si tu es une de ces idées éternelles, dédaigneuses en leur suprême sagesse de revêtir une forme palpable et d'éprouver au milieu d'êtres périssables les tourments d'une vie désolée, ou si une autre terre est devenue ton refuge dans les régions supérieures, parmi les mondes innombrables, et si, près de toi, une étoile plus belle que le soleil t'éclaire de ses rayons, et que tu respires un air plus clément, d'ici-bas, où les années sont funestes et brèves, reçois cet hymne d'un amant inconnu.

(1821-22)

---

### AU COMTE CHARLES PEPOLI

Ce songe douloureux et tourmenté que nous nommons la vie, comment le supportes-tu, mon Pepoli? De quelles espérances soutiens-tu ton cœur? A quelles méditations, à quelles occupations agréables ou fastidieuses dépenses-tu les loisirs que t'ont laissés tes antiques aïeux, lourd et pénible héritage? En toute condition humaine, la vie n'est que futilité, si l'on est convenu de nommer futiles ce travail, ces efforts qui ne tendent pas à un noble objet ou qui n'atteindront jamais à leur but. Le peuple industriel qui, depuis l'aube tranquille jusqu'au soir, brise la glèbe

ou prend soin des plantes et des troupeaux si tu l'appelles oisif, tu diras juste et vrai, car sa vie se passe à assurer sa vie, et l'existence n'a par elle-même aucun prix pour l'homme. Le navigateur passe des jours et des nuits dans l'oisiveté; stérile est le labeur incessant des ateliers; elles sont stériles, les veilles des guerriers et les alarmes des combats; et l'avidé marchand vit, lui aussi, dans l'oisiveté: car nul ni pour soi ni pour les autres, malgré ses soins, ses soucis, ses fatigues ou ses périls n'acquiert la belle félicité que seule convoite et poursuit la nature humaine. Cependant, à l'âpre désir de bonheur qui depuis la naissance du monde fait soupirer en vain les mortels, la nature avait porté remède en assujettissant notre vie misérable à diverses nécessités auxquelles on ne pût pourvoir sans effort et sans souci, afin que, si les jours ne pouvaient être heureux, ils fussent du moins remplis d'occupations pour l'humanité, et que ses aspirations ainsi agitées et troublées fissent moins souffrir son cœur. Ainsi la foule innombrable des animaux, qui, au même titre que nous, porte en elle cette soif de bonheur, tout occupée qu'elle est à subvenir à ses besoins, passe le temps moins tristement et avec moins d'accablement que nous, et sans jamais se plaindre de la lenteur avec laquelle s'écoulent les heures. Mais nous, qui confions à d'autres le soin de pourvoir à notre existence, nous subissons une nécessité plus dure, dont nous sommes seuls à porter la charge et dont nous ne nous acquittons pas sans ennui et sans peine; je parle de la nécessité de dépenser notre vie, nécessité cruelle, invincible, à laquelle la race humaine ne se peut soustraire, ni par des trésors amassés, ni par des troupeaux abondants, ni par des champs fertiles, ni par le sceptre et la pourpre royale. Or, si l'homme en vient à prendre en dégoût le vide de ses années, et à exéquer la lumière du ciel, et si, pour devancer la trop grande lenteur de sa destinée, il ne tourne pas contre lui-même une arme homicide, il a beau s'enquérir de tous côtés et essayer de mille remèdes sans efficacité contre l'âpre morsure de l'incurable désir qui en vain le fait aspirer au bonheur, aucun ne remplacera pour lui le seul remède que la nature ait mis à sa portée.

Celui-ci, les soins de sa toilette et de sa chevelure, de ses gestes et de sa démarche, le vain souci des chevaux et des voitures, les salons fréquentés, les places bruyantes, les jardins, les jeux, les soupers et les danses enviées le tiennent occupé nuit et jour; le rire ne quitte jamais ses lèvres; mais hélas! dans son cœur, au fond de lui-même, lourd, ferme, immuable comme une colonne de diamant, règne l'immortel ennui, contre lequel la vigueur de la jeunesse est impuissante, et que ne peuvent dissiper ni les douces paroles d'une lèvre rose, ni le regard tendre et tremblant de deux yeux noirs: le regard bien aimé, la chose mortelle la plus digne du ciel!

Un autre, presque décidé à fuir la triste destinée humaine, dépense sa vie à changer de pays et de climats, à errer sur les mers et les montagnes; il parcourt le globe tout entier, il atteint dans ses pérégrinations toutes les limites des espaces que la nature a ouverts à l'homme dans les champs infinis de l'univers. Hélas! hélas! le noir chagrin s'installe au haut des proues, et sous tous les climats, sous tous les ciels, c'est en vain qu'il appelle la félicité: partout existe et règne la tristesse.

Il en est qui, pour passer les heures, choisissent les travaux cruels de Mars, et qui, par oisiveté, trempent leurs mains dans le sang de leurs frères. Il en est qui se réjouissent des maux d'autrui et qui pensent alléger leur tristesse en rendant les autres malheureux, aussi cherchent-ils à tuer le temps en faisant le mal. L'un court après la vertu, la science et les arts; l'autre foule aux pieds son pays et celui d'autrui, ou va troubler l'antique repos de lointains rivages en y portant le commerce, la guerre et la fraude. Ainsi s'écoulent les années que le destin leur a assignées.

Quant à toi, une ambition plus douce, un soin plus paisible te guident dans la fleur de la jeunesse, dans le bel avil de tes années. La jeunesse! premier don joyeux du ciel, mais pesant, amer, funeste pour qui manque de patrie. L'amour de la poésie te hante et te transporte, tu te plais à reproduire par la parole la beauté qui apparaît

si rare, si parcimonieusement répandue et si passagère dans le monde, et celle que nous prodiguons sans mesure nos propres illusions et la douce fantaisie, plus généreuse que la nature et que le ciel. Mille fois heureux celui qui malgré le cours du temps ne perd pas le cher et fragile pouvoir de l'imagination, celui à qui les destins ont donné de conserver éternellement la jeunesse du cœur, et qui, dans l'âge mûr et dans la vieillesse, comme jadis en ses vertes années, embellit la nature dans le secret de sa pensée et vivifie le désert et la mort. Que le ciel t'accorde un pareil bonheur; que la flamme qui t'embrase aujourd'hui fasse de toi jusque sous les cheveux blancs un amant de la Muse! Moi, je sens déjà toutes les douces erreurs du premier âge m'abandonner, et je sens s'éloigner de mes regards les rêves charmants que j'aimai tant; et jusqu'à mon dernier soupir, je ne m'en souviendrai jamais qu'avec des regrets et des larmes. Quand ce corps sera pour toujours raidi et glacé, quand rien ne me touchera plus le cœur, ni le sourire serein et solitaire des campagnes ensoleillées, ni le chant printanier et matinal des oiseaux, ni la lune silencieuse planant au ciel limpide sur les collines et les plages; quand toute beauté de la nature et de l'art sera morte et muette pour moi, que tout sentiment élevé et toute affection tendre me seront inconnus et étrangers, alors, mendiant une dernière consolation, je me choisirai d'autres occupations moins douces où je consumerai le reste ingrat de cette dure existence. Je rechercherai l'âpre vérité, l'aveugle destinée des choses mortelles et des choses éternelles, dans quel but l'espèce humaine a été créée, pourquoi elle fut accablée de peines et de misères, à quelle fin dernière la poussent le destin et la nature, à qui notre grande douleur est agréable ou utile, dans quel ordre, sous quelles lois et dans quel but se meut ce mystérieux univers que les sages exaltent dans leurs louanges et que moi, je me contente d'admirer.

C'est dans ces spéculations que j'occuperai mes loisirs, car la vérité une fois connue, encore qu'elle soit triste, a ses charmes. Et quand je raisonnerai sur la vérité, si mes paroles déplaisent au monde ou si elles demeurent incom-



prises, je ne me plaindrai pas, car mon beau et ancien désir de gloire sera déjà tout à fait éteint en moi : la gloire n'est pas seulement une vaine Déesse, c'est aussi une Déesse plus aveugle que la fortune, le destin et l'amour.

(Mars 1826)

---

## LA RÉSURRECTION

Je crus qu'ils étaient bien finis pour moi, à la fleur de mes années, les doux chagrins de mon premier âge :

Les doux chagrins, les tendres mouvements du cœur profond, tout ce qui, au monde, nous rend la sensibilité.

Que de plaintes et de larmes je répandis dans ma nouvelle condition, quand à mon cœur glacé la douleur manqua pour la première fois !

Quand manquèrent les palpitations accoutumées, l'amour m'abandonna et mon sein endurci cessa de soupirer !

Je pleurai ma vie désormais vide et inanimée, la terre frappée de stérilité et recouverte de glaces éternelles ;

Le jour désert, la nuit muette, plus solitaire et plus sombre, la lune éteinte pour moi, les étoiles éteintes au ciel.

Pourtant la cause de ces larmes était l'antique amour ; au fond de ma poitrine mon cœur vivait encore.

Ma fantaisie lasse réclamait ses rêves habituels, et ma tristesse était encore de la douleur.

Bientôt en moi cette dernière douleur s'éteignit aussi, et je n'eus plus même la force de me lamenter.

Je fus anéanti : insensible, hébété, je ne demandais point de consolation ; comme perdu et mort, mon cœur se sentit défaillir.

Dans quel état je fus ! combien différent de celui qui naguère avait nourri dans son âme une si grande ardeur, une si douce illusion !

L'hirondelle matinale, en venant chanter autour de ma fenêtre au lever du jour, ne me toucha plus le cœur ;

Non plus qu'en la pâle automne, dans une villa solitaire, la cloche du soir ou le soleil qui semble fuir.

En vain je vis briller l'étoile du soir au-dessus du sentier muet, en vain la vallée retentit des accents plaintifs du rossignol.

Et vous, tendres yeux, regards furtifs, errants, vous, des gracieux amants, premier, immortel amour.

Et vous blanche main offerte nue à ma main, vous n'avez rien pu contre mon dur sommeil.

Privé de toute douceur, triste mais non troublé, et même paisible était mon état ; mon visage était serein.

J'aurais désiré toucher au terme de ma vie, mais tout désir était éteint dans mon âme sans force.

Comme on consume inutilement et misérablement les derniers moments de l'âge décrépit, tel je passais l'avril de mes années.

Ainsi tu trainais, ô mon cœur, ces ineffables jours que le ciel nous a départis si rapides et si courts.

Qui me réveille maintenant de mon repos pesant et sans souvenirs ? Quelle vigueur nouvelle est celle que je sens en moi ?

Emotions douces, rêveries, inquiétudes, bienheureuse erreur, n'êtes-vous donc pas pour toujours refusées à mon cœur ?

Est-ce vous donc l'unique lumière de mes jours? Est-ce vous donc les affections que j'ai perdues dans ma jeunesse?

Lorsque mon regard se tourne vers le ciel, vers les rives fleuries ou vers d'autres lieux, tout m'inspire de la douleur, tout me donne un plaisir.

Revenant au sentiment de la vie, j'admire encore la plage, le bois, la montagne; la fontaine parle à mon cœur; la mer s'entretient avec moi.

Qui me rend le pouvoir de pleurer après un si long oubli? Et comment le monde apparaît-il changé à mon regard?

Peut-être l'espérance, ô mon pauvre cœur, t'a-t-elle jeté un sourire? Hélas! de l'espérance je ne reverrai jamais plus le visage.

La nature m'a donné en partage les battements de mon cœur et les douces illusions. Les chagrins ont assoupi en moi cette vertu innée;

Ils ne l'ont pas anéantie: elle ne fut vaincue ni par le destin, ni par le malheur, ni par la vue impure de l'affreuse vérité.

Je sais bien que la vérité diffère de mes beaux rêves, je sais que la nature est sourde, qu'elle est incapable de pitié;

Qu'elle ne fut jamais inquiète du bien, mais seulement de l'être; pourvu qu'elle nous garde pour la douleur, elle n'a souci d'autre chose.

Je sais que le malheureux ne trouve aucune pitié parmi les hommes, que tout le monde le fuit et le raille à l'envi;

Que ce triste siècle ignore le génie et la vertu; que même la stérile gloire manque aux nobles études.

Et vous, regards tremblants, vous, rayon surhumain, je sais que vous resplendissez en vain, que l'amour ne brille pas en vous.

Aucune affection mystérieuse et intime ne rayonne en vous : elle ne renferme pas une étincelle, cette blanche poitrine.

Au contraire, elle a coutume de se jouer des tendres soins d'autrui ; et le dédain sert de récompense à une céleste flamme.

Cependant, je sens revivre en moi les illusions épanouies et connues, et mon cœur s'émerveille de ses propres battements.

De toi, mon cœur, me viennent ce dernier souffle et l'ardeur d'autrefois ; de toi seul me vient toute consolation.

Tout fait défaut, je le sens, à l'âme haute, belle et pure : le sort, la nature, le monde et la beauté.

Mais si tu vis, ô cœur infortuné, si tu résistes au destin, je n'appellerai pas impitoyable celui qui m'a donné le souffle.

(Printemps 1828)

---

#### A SILVIA

Silvia, te souvient-il encore du temps de ta vie mortelle, quand la beauté resplendissait dans tes yeux riants, pleins d'éclairs furtifs, et que, joyeuse et pensive, tu franchissais le seuil de la jeunesse ?

Ta paisible demeure et les rues d'alentour résonnaient de ton chant perpétuel, lorsque, occupée à des ouvrages de main, tu étais assise, heureuse de ce bel avenir qui remplissait ta pensée. C'était mai, le mois embaumé, et tu avais coutume de passer ainsi la journée.

Moi, quittant parfois les belles études et les pages arrosées de mes sueurs, où se consumait mon premier âge et la meilleure partie de moi-même, du balcon de la maison paternelle je prêtais l'oreille au son de ta voix et au bruit de ta main agile qui parcourait la toile avec fatigue. Je contemplais le ciel serein, les rues ensoleillées et les jardins, et d'un côté la mer lointaine, et de l'autre la montagne. Ce que je sentais dans mon cœur, une langue mortelle ne saurait l'exprimer.

Quelles douces pensées, quelles espérances faisaient battre nos cœurs, ô ma Silvia ! Comme nous admirions alors la vie et la destinée humaines ! Quand je me souviens de ces grands espoirs, un sentiment m'opprime, âpre et désolé. et je me reprends à gémir sur mon infortune. O nature, ô nature, pourquoi ne tiens-tu pas dans la suite ce que tu promets un jour ? Pourquoi trompes-tu à ce point tes enfants ?

Quant à toi, avant que l'hiver eût desséché les prairies, surprise et vaincue par un mal mystérieux, tu périssais. ô tendre jeune fille ! Et tu n'as pas vu la fleur de tes années ; ton cœur n'a pas été charmé par le doux éloge ou de ta noire chevelure ou de tes regards enamorés et réservés ; et avec toi, tes compagnes aux jours de fête ne tenaient point de propos d'amour.

Et moi aussi, j'ai vu périr bientôt ma douce espérance ; à moi aussi, les destins refusèrent la jeunesse. Hélas ! comme tu as passé vite, chère compagne de mon jeune âge, mon espérance pleurée ! C'est donc là le monde ? ce sont là les plaisirs, l'amour, les travaux, les succès dont nous avons tant parlé ensemble ? C'est donc là le sort des générations humaines ? Sitôt la réalité entrevue, toi, malheureuse enfant, tu succombas : et d'un geste de ta main tu montrais au loin la froide mort et une tombe nue.

(Printemps 1828)

## LES SOUVENIRS

Belles étoiles de l'Ourse, je ne croyais pas revenir encore, selon ma coutume, vous regarder scintiller au-dessus du jardin paternel, et m'entretenir avec vous des fenêtres de cette maison où j'habitai enfant et où je vis finir mes joies. Que de rêves, naguère, et que de chimères fit naître dans mon esprit votre aspect joint à celui des constellations, vos compagnes ! Alors que, silencieux, assis sur le vert gazon, j'avais l'habitude de passer une grande partie des soirées à contempler le ciel et à écouter le chant de la grenouille au loin dans la campagne. La luciole errait au bord des haies et sur les parterres ; les allées embaumées et les cyprès murmuraient au souffle du vent, là-bas, dans la forêt ; et, sous le toit paternel, on entendait des voix se répondre tour à tour et le bruit des serviteurs occupés à des travaux paisibles. Et quelles pensées profondes, quelles douces rêveries m'inspira la vue de cette mer lointaine, de ces montagnes azurées que je découvre d'ici et que je me promettais de franchir un jour, imaginant au delà des plages inexplorées et une félicité jusqu'alors inconnue. J'ignorais mon destin, et bien des fois j'aurais volontiers échangé contre la mort ma vie douloureuse et vide !

Il ne me disait pas, mon cœur, que je serais condamné à consumer ma verte jeunesse dans cette sauvage ville natale, parmi des gens grossiers, vils, pour lesquels la science et les lettres sont des mots étrangers et souvent un sujet de risée et de moquerie ; qui me haïssent et me fuient, non par envie, car ils ne me croient pas supérieur à eux, mais parce qu'ils pensent que je me juge tel en mon cœur, bien qu'au dehors, je n'en aie jamais donné aucun signe à personne. C'est ici que je passe mes années, abandonné, caché, sans amour, sans vie, et forcément je m'irrite au milieu de cette foule malveillante. C'est ici que, renonçant à la pitié et à la vertu, je deviens contempteur des hommes à cause du troupeau qui m'environne : et en attendant, il s'envole ce temps précieux de ma jeunesse, plus cher que la gloire et le laurier, plus cher que la pure lumière du jour et que

la vie : je te perds sans aucun plaisir, inutilement, en ce séjour inhumain, au milieu des ennuis, ô fleur unique de la stérile existence.

L'heure sonne à la tour de la ville et me parvient sur l'aile du vent. Lorsque j'étais enfant, il m'en souvient, ce son me rassurait pendant la nuit, quand je veillais assailli d'incessantes terreurs dans ma chambre sombre, et que je soupirais après le matin. Ici, il n'est rien que je voie ou que j'entende qui ne me rappelle une image d'autrefois, et d'où ne s'élève un doux souvenir. Doux en lui-même, mais avec quelle douleur s'y glisse la conscience du présent, un vain regret du passé, toujours triste, et cette pensée : « Je fus ». Cette terrasse là-bas, tournée vers les derniers rayons du jour, ces murailles peintes, ces troupeaux qui y sont représentés avec le soleil qui se lève sur la campagne déserte, ont offert mille distractions à mes loisirs, alors que l'illusion souveraine était à mes côtés et me parlait, où que je fusse. Dans ces salles antiques, au reflet des neiges, quand le vent sifflait autour de ces larges fenêtres, ont retenti mes jeux et mes cris d'allégresse, à l'âge où le cruel, l'indigne mystère des choses se montre à nous plein de douceur. Comme un amant inexpérimenté, le jeune homme contemple avec amour sa vie trompeuse, encore intacte et entière, et il se crée une céleste beauté qu'il admire.

O espérance, espérance ! douces erreurs de ma prime jeunesse ! Toujours je me reprends à parler de vous ; car j'ai beau avancer en âge, j'ai beau changer de sentiments et de pensées, je ne puis vous oublier. Ce sont des fantômes, je le sais, que la gloire et l'honneur ; les plaisirs et les biens ne sont que des rêves ; la vie ne porte aucun fruit, c'est une inutile misère. Et quoique vides soient mes années, quoique solitaire et obscur soit mon état mortel, la fortune me prive de peu de chose, je le vois bien. Mais, hélas ! que de fois je songe à vous, ô mes anciennes espérances et mes chers premiers rêves ! Alors, considérant ma vie si méprisable et si douloureuse, et voyant que de tant d'espoir la mort seule me reste au-

jourd'hui, je sens mon cœur se serrer, je sens que, je ne parviendrai plus jamais à me consoler de ma destinée. Et même quand cette mort tant invoquée sera à mes côtés et que la fin de mon infortune sera arrivée, quand la terre me sera devenue une vallée étrangère et que l'avenir se dérobera à mon regard, je me souviendrai certainement de vous, et cette image me fera soupirer encore, elle me fera regretter d'avoir vécu en vain et mêlera quelque amertume à la douceur du jour fatal.

Et déjà, dans le premier tumulte des joies, des angoisses et des désirs de ma jeunesse, j'ai appelé plus d'une fois la mort, et je me suis assis longtemps là-bas, au bord de la fontaine, songeant à finir dans ces eaux mon espérance et ma douleur. Plus tard, un mal mystérieux ayant menacé ma vie, je pleurai la belle jeunesse et la fleur de mes pauvres jours qui tombait si tôt; et souvent, à une heure avancée, assis sur le lit témoin de mes peines, composant douloureusement un poème à la faible clarté de ma lampe, je me suis plaint dans le silence de la nuit du souffle de vie qui m'échappait, et, presque défaillant, je me suis chanté à moi-même mon chant funèbre.

Qui peut se souvenir de vous sans soupirer, ô premier épanouissement de la jeunesse, ô jours charmants, inénarrables, alors qu'au mortel ravi, pour la première fois, sourient les jeunes filles? Autour de lui tout sourit à la fois: l'envie se tait, non éveillée encore ou indulgente, et il semble même (chose vraiment inouïe!) que le monde lui tende une main secourable, excuse ses erreurs, fête sa nouvelle arrivée dans la vie, et que, s'inclinant devant lui, il l'appelle et l'accueille comme un maître. Jours fugitifs! semblables à un éclair, ils se sont évanouis. Et quel mortel peut ignorer le malheur, si cette belle saison est déjà passée pour lui, si son bon temps lui est ravi, si sa jeunesse, hélas! si sa jeunesse est éteinte?

O Nérine! se peut-il que je n'entende pas ces lieux me parler de toi? que ma pensée soit détachée de toi? Où donc es-tu, que je ne trouve plus ici que ton cher souvenir, ô



douce amie? Cette terre natale ne te voit plus, cette fenêtre, d'où tu me parlais d'habitude, et où se reflète tristement le rayon des étoiles, est déserte. Où es-tu, que je n'entends plus résonner ta voix comme autrefois, quand chaque accent lointain de tes lèvres qui parvenait jusqu'à moi faisait ordinairement pâlir mon visage? Autre temps! Tes jours sont révolus, mon doux amour. Tu as vécu. A d'autres est échu aujourd'hui de passer sur cette terre et d'habiter ces collines embaumées. Mais tu as passé bien vite, et ta vie fut comme un songe. Tu t'avançais en dansant; la joie illuminait ton front, dans tes yeux brillait cette imagination confiante, cet éclat de jeunesse, au moment où le destin l'éteignit et où tu fus fauchée. Ah! Nérine, dans mon cœur règne l'ancien amour. Si parfois encore je me rends aux fêtes, aux réunions, je me dis en moi-même: O Nérine, pour les réunions, pour les fêtes, tu ne te pares plus, tu ne t'y rends plus.

Si mai revient, si les amoureux vont porter aux jeunes filles des bouquets et des chansons, je me dis: Ma Nérine, pour toi jamais ne revient le printemps, jamais ne revient l'amour. A chaque jour serein, à chaque plage fleurie que je vois, à chaque joie que j'éprouve, je me dis: Nérine maintenant n'a plus de joies, les champs, le ciel, elle ne les voit plus. Hélas! tu as passé, mon éternel soupir, tu as passé; et toutes mes douces rêveries, tous mes tendres sentiments, tous les tristes et chers mouvements de mon cœur auront pour compagne cette souvenance amère.

(Printemps 1829)

## CHANT NOCTURNE

D'UN PASTEUR NOMADE DE L'ASIE (1).

Que fais-tu, lune, dans le ciel? Dis-moi, que fais-tu, silencieuse lune? Tu te lèves le soir et tu vas contemplant

(1) « Plusieurs d'entre eux passent la nuit assis sur une pierre à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. » Meyendorff. Voyage d'Orenbourg à Boukhara, 1820.

les déserts, puis tu te couches. N'es-tu pas encore lasse de repasser toujours par les éternels sentiers? N'éprouves-tu encore aucun ennui, es-tu toujours désireuse de contempler ces vallées? Elle ressemble à ta vie, la vie du pâtre! Il se lève dès la première lueur de l'aube, il emmène son troupeau par les champs et il voit des troupeaux, des fontaines et des prairies; puis, fatigué, il se couche vers le soir; il n'espère jamais rien d'autre. Dis-moi, ô lune, à quoi sert au berger sa vie, et à quoi te sert la vie? Dis-moi: quel est le but de mon court passage, et quel est celui de ta course éternelle?

Un pauvre vieillard blanc, infirme, à demi vêtu et pieds nus, chargé d'un lourd fardeau, par monts et par vaux, à travers les rochers aigus, le sable profond et les broussailles, par le vent, par la tempête, et quand le ciel est brûlant et quand il gèle, court, court sans cesse, haletant, franchit torrents et montagnes, tombe, se relève et se hâte de plus en plus, sans trêve ni repos, tout en lambeaux, couvert de sang, jusqu'à ce qu'il arrive là où sa route et tant de fatigues aboutissent: un abîme horrible, immense l'attend, il s'y précipite et oublie tout. Lune virginale, telle est la vie mortelle.

L'homme naît péniblement, et en naissant, il est exposé à mourir. Ce qu'il éprouve d'abord, c'est une souffrance et un tourment, et dès le berceau son père et sa mère entreprennent de le consoler, de le consoler d'être né. Puis, quand il commence à grandir, l'un et l'autre l'assistent, et désormais, par leurs actes et leurs paroles, ils cherchent à lui affermir le cœur et à le consoler de l'humaine condition: les parents ne rendent pas de plus doux offices à leurs enfants. Mais pourquoi mettre au jour, pourquoi guider dans la vie celui qu'il faut ensuite consoler de la vie? Si l'existence est un malheur, pourquoi l'endurons-nous? Lune virginale, telle est la condition des mortels. Mais toi, tu n'es pas sujette à la mort, et sans doute tu n'as guère souci de ce que je te dis.

Toi cependant, solitaire, éternelle voyageuse, toi qui es si pensive, tu comprends peut-être ce qu'est cette vie ter-

restre, ce que sont nos souffrances, nos soupirs, ce qu'est cette mort, cette suprême pâleur du visage en disant adieu à la terre, et ce chagrin de se séparer de compagnons fidèles et aimants. Toi, certainement, tu comprends le pourquoi des choses, et tu vois l'utilité du matin, du soir, de la marche silencieuse, infinie du temps. Toi, tu sais certainement à quel doux amour sourit le printemps, à qui la saison brûlante est utile, et quel est le but de l'hiver glacé. Toi, tu sais mille choses, tu en découvres mille qui sont impénétrables au simple berger. Souvent, quand je te regarde planer ainsi, muette, au-dessus de la plaine déserte dont le contour lointain confine au ciel, ou me suivre pas à pas quand je conduis mon troupeau, et quand je regarde les étoiles briller au ciel, je me dis à part moi en songeant : Pourquoi tant de lumières ? A quoi servent l'éther infini et cette profondeur infinie du firmament ? Que signifie cette solitude immense ? Et moi, que suis-je ? Ainsi je raisonne en moi-même ; et à ce séjour démesuré et superbe, à cette innombrable famille d'êtres, à tant d'activité, à tant de mouvements de tous les corps célestes et de tous les corps terrestres qui tournent sans répit pour revenir toujours au point d'où ils sont partis, je ne puis découvrir aucun but, aucune utilité. Mais toi, jeune immortelle, sûrement tu n'ignores rien. Tout ce que je sais, tout ce que je sens, c'est que de ces éternelles révolutions, c'est que de ma frêle existence, un autre retirera peut-être quelque bien ou quelque satisfaction : mais, pour moi, la vie est un mal.

O mon troupeau qui te reposes, oh ! que tu es heureux, car tu ne connais pas ta misère, je le crois du moins. Combien je te porte envie ! Non seulement parce que tu es presque exempt de chagrin, parce que tu oublies aussitôt toute peine, tout mal, toute grande terreur, mais surtout parce que tu n'éprouves jamais d'ennui. Quand tu te couches à l'ombre, sur le gazon, tu es tranquille et satisfait, et dans cet état, tu passes sans soucis une grande partie de l'année. Et moi aussi, je m'étends sur l'herbe, à l'ombre, mais l'ennui m'envahit l'âme, et il me semble qu'un aiguillon me pique, à tel point que, quand je gis, ainsi étendu, je suis plus loin que jamais de trouver la paix ou le repos.

Et pourtant je ne souhaite rien, et je n'ai point jusqu'ici de sujet de larmes. Quelle est ta joie et son intensité, je ne puis le dire, mais tu es heureux. Et moi, j'ai bien peu de plaisir, ô mon troupeau, et ce n'est pas de cela seulement que je me plains. Si tu savais parler, je te demanderais : Dis-moi pourquoi chaque animal reposant à son gré, dans l'inaction, est-il satisfait, tandis que moi, si je reste en repos, l'ennui m'assaille ?

Peut-être, si j'avais des ailes pour voler sur les nuages et pour compter les étoiles une à une, ou pour errer comme le tonnerre de sommet en sommet, peut-être serais-je plus heureux, ô mon doux troupeau, peut-être serais-je plus heureux, ô blanche lune. Peut-être aussi ma pensée s'égarerait-elle en considérant le sort des autres êtres ; peut-être à quelque espèce qu'on appartienne, en quelque condition que l'on se trouve, dans une étable ou dans un berceau, le jour natal est-il funeste à celui qui naît.

(Octobre 1826-Mai 1830)

---

## LE CALME APRES LA TEMPETE

La tempête est passée : j'entends les oiseaux en fête et la poule qui, revenue sur la route, reprend son chant. Voici que le ciel se rassénère là-bas, au couchant, du côté des collines ; la campagne se dégage et le fleuve se montre plus clair dans la vallée. Tout cœur se réjouit ; le bruit renaît de toute part, le travail reprend son cours habituel. L'artisan, son ouvrage à la main, apparaît en chantant, sur le seuil, pour regarder le ciel humide ; la jeune femme sort à son tour pour recueillir l'eau de la pluie fraîchement tombée, et le maraîcher, de sentier en sentier, va répétant son cri de chaque jour. Voici que le soleil reparait : il sourit par les collines et les campagnes. Les domestiques ouvrent les balcons, les terrasses et les galeries ; et sur la route principale, on perçoit au loin un tintement de clochettes et le roulement d'une voiture : le voyageur reprend gaiement son chemin.

Tout cœur se réjouit. Quand la vie est-elle aussi douce, aussi agréable qu'en ce moment? Quand l'homme s'applique-t-il à ses travaux avec autant d'ardeur? Quand revient-il plus volontiers à sa besogne ou entreprend-il des choses nouvelles? Quand se souvient-il moins de ses maux? Plaisir succédant à la douleur, joie vaine qui est le fruit de la crainte passée, de cette frayeur de la mort qui fit trembler celui qui abhorrait la vie. Car, dans un long tourment, les hommes saisis d'une sueur froide, muets, blêmes, ont tressailli en voyant déchaînés contre nous, les éclairs, les nuées et l'ouragan.

O nature aimable, ce sont là tes présents, ce sont là les joies que tu offres aux mortels. Sortir de la peine est une joie pour nous. Les peines, tu les répands d'une main prodigue, les douleurs surgissent spontanément; et quant au plaisir, le peu que parfois, par hasard, nous en laisse la souffrance est déjà un grand avantage. O race humaine, chère aux Éternels! estime-toi heureuse si tu trouves quelque répit parmi les souffrances, plus heureuse encore si la mort te délivre de toute douleur.

(Décembre 1828-Mai 1830)

---

## LE SAMEDI AU VILLAGE

La jeune fille revient des champs, à l'heure où le soleil se couche. Elle porte son fardeau d'herbes et tient à la main un bouquet de roses et de violettes dont elle compte, suivant sa coutume, orner son corsage et sa chevelure, demain, jour de fête. L'aïeule est occupée à des travaux d'aiguille, assise sur le seuil avec des voisines, tournée du côté où le jour baisse, et elle évoque son bon temps, quand, elle aussi, se paraît aux jours de fête, et qu'encore vigoureuse et alerte, elle avait l'habitude de danser, le soir, au milieu de ceux qui étaient les compagnons de sa belle jeunesse. Déjà l'air s'embrume de toutes parts, l'azur du ciel

devient plus foncé et l'ombre descend des collines et des toits que blanchit la lune naissante. Voici que la cloche donne le signal de la fête qui approche, et à cet appel, il semble que le cœur se reconforte. On entend des groupes d'enfants s'ébattre et gambader çà et là sur la petite place qu'ils remplissent d'une rumeur joyeuse; cependant que le laboureur revient, en sifflant, vers sa table frugale et songe à part lui à son jour de repos.

Puis, quand à l'entour toutes les lumières sont éteintes et que tout bruit a cessé, on entend encore le marteau qui frappe, on entend la scie du charpentier qui veille, enfermée dans son atelier, à la clarté de sa lampe; il se hâte et s'efforce d'achever son ouvrage avant que paraisse la lueur de l'aube.

C'est le jour le plus agréable de la semaine; il est plein d'espérance et de joie. Demain les heures ramèneront la tristesse et l'ennui, et chacun, livré à ses pensées, retournera à son travail accoutumé.

Adolescent folâtre, ton âge en fleur est comme un jour plein d'allégresse, jour clair, serein, qui précède la fête de ta vie. Sois heureux, mon enfant, car c'est une saison agréable, c'est une saison joyeuse que celle-là. Je ne veux pas t'en dire davantage; mais ne te plains pas si ta fête tarde encore à venir.

(Décembre 1828-Mai 1830)

---

### LA PENSÉE DOMINANTE

Très douce, puissante dominatrice qui règnes au fond de mon âme, terrible, mais cher présent du ciel, compagne de mes jours lugubres, pensée qui reviens m'obséder si souvent;

Qui ne parle de ta mystérieuse essence? Parmi nous, qui n'a senti ton pouvoir? Cependant, chaque fois qu'un sentiment personnel pousse les hommes à en exprimer les

effets, il semble toujours nouveau d'écouter ce qu'on en raconte.

Comme mon esprit se recueillit en lui-même quand tu commenças à le choisir pour demeure. En même temps, soudain, aussi promptes que l'éclair, mes autres pensées se sont évanouies. Comme une tour dans une plaine déserte, tu te dresses seule, géante, au milieu de mon âme.

Que sont devenues maintenant à mes yeux, en dehors de toi seule, toutes les œuvres terrestres, et la vie tout entière ! Quel intolérable ennui que les loisirs, les fréquentations banales, et d'un vain plaisir la vaine espérance, en comparaison de cette joie, de cette joie céleste qui me vient de toi !

De même que, du haut des rochers dénudés de l'âpre Apennin, le voyageur jette un regard d'envie sur la campagne verdoyante qui de loin lui sourit, de même, après les arides et stériles conversations mondaines, c'est avec transport que je reviens à toi, comme on retourne dans un jardin riant, et je me sens renaître à la vie près de toi.

Il me semble presque incroyable que j'aie pu supporter sans toi, pendant si longtemps, cette vie misérable et ce monde stupide. Je puis à peine comprendre que d'autres désirs, différents de ceux que tu éveilles, fassent soupirer personne.

Depuis que pour la première fois l'expérience m'a appris ce qu'était cette vie, jamais la crainte de la mort ne m'a serré le cœur. Aujourd'hui elle me paraît un jeu, cette nécessité suprême, que le monde inepte, tout en la louant parfois, ne cesse d'abhorrer et de redouter ; et si le péril se montre, c'est avec un sourire que je le défie et que je contemple ses menaces.

Les lâches et les âmes sans générosité, abjectes, je les ai toujours tenus en mépris. A présent, la moindre action indigne blesse soudain mes sentiments ; mon âme se trans-

porte soudain d'indignation au moindre exemple de la bassesse humaine. Je me sens plus grand que ce siècle superbe, qui se repaît de vaines espérances, s'éprend de futilités et persécute la vertu : sotte époque qui réclame l'utile et ne voit pas que la vie devient toujours de plus en plus inutile. Je me ris des jugements humains ; et je le foule aux pieds le vulgaire inconstant, rebelle aux nobles aspirations, qui est ton indigne contempteur, ô ma pensée

Quelle passion ne le cède à celle qui t'a engendrée ? ou plutôt, parmi les mortels, existe-t-il une autre passion, en dehors de celle-là ? L'avarice, l'orgueil, la haine, le mépris, la recherche des honneurs et du pouvoir ne sont que des caprices auprès d'elle. Une seule passion vit parmi nous ; c'est celle que les décrets éternels ont donnée au cœur humain pour souveraine unique et toute-puissante.

La vie n'a pas de prix, n'a pas de raison d'être, si ce n'est par elle, par elle qui est tout pour l'homme. C'est elle seule qui excuse le destin de nous avoir mis au monde, nous autres mortels, pour tant souffrir sans nul profit ; grâce à elle seule, parfois, non pour la sotte multitude, mais pour les cœurs nobles, la vie est plus belle que la mort.

Pour goûter tes joies, ô douce pensée, ce n'e fut pas trop d'éprouver les tribulations de ce monde et de supporter, pendant de si longues années, cette vie mortelle ; et même, tel que je suis, avec l'expérience des maux soufferts, je recommencerais volontiers ma carrière, les yeux fixés sur un tel but. Parmi les sables, exposé aux morsures des vipères, si fatigué que j'aie été de traverser le désert de la vie, jamais jusqu'à ce jour je ne suis venu à toi sans qu'un si grand bien ne me parût l'emporter sur ce que j'avais enduré.

Quel monde, quelle immensité nouvelle, quel paradis que le lieu où ton sublime enchantement semble me transporter, et où, errant sous une autre lumière que celle de cette terre, je perds toute notion de l'existence humaine



et de la réalité ! Tels doivent être, je crois, les rêves des immortels. Hélas ! tu n'es guère qu'un songe dont s'embellit quelque peu la vérité, ô ma douce pensée, tu n'es, en définitive, qu'un songe ou une illusion manifeste. Mais parmi ces belles illusions, tu es d'essence divine, car tu es si vivace et si forte que tu résistes obstinément à la réalité, que souvent même tu te fais son égale et que tu ne t'évanouis que dans le sein de la mort.

Toi, ô ma pensée, toi qui, seule, donnes la vie à mes jours, source adorée de chagrins infinis, la mort t'éteindra un jour avec moi, car je sens à des signes certains, je sens dans mon âme, que tu m'as été donnée à jamais pour souveraine. Mes autres douces illusions, à la longue, se dissipent de plus en plus en face de la réalité. Mais plus je revois celle dont je m'entretiens avec toi et dont je vis, plus grandit cet immense plaisir, plus s'accroît ce grand délire qui me fait vivre. Angélique beauté ! Les plus beaux visages, de quelque côté que je jette les yeux, me paraissent reproduire ton visage, comme une vague et froide image. Tu m'apparais comme la seule source de tout charme, tu m'apparais comme la seule vraie beauté.

Depuis que je t'ai vue pour la première fois, de quelle grave sollicitude n'as-tu pas été de ma part le suprême objet ? Quelle heure de la journée a pu s'écouler sans que je pensasse à toi ? Ta souveraine image a-t-elle jamais pu quitter mes rêves ? Angélique beauté, belle comme un songe, en ce séjour terrestre, dans les hautes sphères de l'univers entier, ai-je jamais demandé, ai-je jamais espéré autre chose de plus beau à voir que tes yeux, de plus doux à posséder que ta pensée ?

(1831-Mai 1833.)

---

## L'AMOUR ET LA MORT

L'Amour et la Mort, frère et sœur, furent engendrés en même temps par le destin. De choses aussi belles, le monde d'ici-bas n'en a point, les étoiles n'en ont point. De l'un

naît le bonheur, le plaisir le plus grand qui se trouve sur l'océan de la vie; l'autre met un terme aux plus grandes douleurs, aux plus grands maux. C'est une enfant très belle, douce à voir, et non telle que se la représente la foule timorée; elle se plaît souvent à accompagner le jeune amour, et ils planent ensemble au-dessus de l'humanité, souverains consolateurs de tout cœur sage. Et jamais cœur ne fut plus sage que le cœur frappé d'amour, jamais cœur ne méprisa plus profondément la vie misérable et ne fut prêt à affronter le danger pour un autre maître aussi volontiers que pour celui-ci. Car lorsque tu viens en aide, ô amour, le courage naît ou se réveille; et sous ton influence, c'est par des actes, et non par les vaines résolutions habituelles, que l'homme révèle sa sagesse.

Quand une amoureuse passion naît nouvellement au fond du cœur, en même temps, au fond de notre être, nous ressentons un désir de mourir, plein de langueur et d'abattement. Comment? Je ne sais, mais tel est le premier effet d'un amour vrai et puissant. Peut-être ce désert de l'existence épouvante-t-il alors le regard, peut-être le mortel voit-il que la terre est désormais inhabitable pour lui, sans cette nouvelle, unique, infinie félicité que se figure sa pensée; mais pressentant l'orage terrible qui à cause d'elle naîtra dans son cœur, il aspire au repos, il aspire à se réfugier dans le port et à fuir devant ce farouche désir qui, déjà rugissant, assombrit l'horizon tout autour de lui.

Puis, quand la formidable puissance l'enveloppe tout entier et que l'invincible souci gronde dans son cœur, que de fois tu es ardemment implorée, ô mort, par l'amant plein d'angoisses! Que de fois le soir et que de fois à l'aube, étendant son corps épuisé, il se dit qu'il serait bienheureux s'il pouvait ne plus se relever jamais, et ne plus revoir l'amère lumière du jour. Et souvent, au son de la cloche funèbre, en entendant les chants qui accompagnent les morts au lieu de l'éternel oubli, il a poussé les plus ardents soupirs et envié du fond du cœur celui qui s'en allait habiter parmi les trépassés. Même le peuple inculte, l'homme de la campagne ignorant les moindres bienfaits de la

science, même la jeune fille timide et réservée qui autrefois au nom de la mort sentait ses cheveux se dresser, ose, sur la tombe, sur les voiles funèbres, arrêter son regard plein de fermeté; elle ose méditer longuement de recourir au fer ou au poison, et dans son âme naïve elle comprend la douceur de mourir, tant les lois de l'amour préparent à la mort. Souvent encore, la grande souffrance intérieure atteint un tel degré que la force humaine ne peut la supporter, alors notre frêle nature cède à ces terribles assauts, et la Mort triomphe ainsi grâce à la puissance de son frère; ou bien l'Amour remue si profondément notre cœur que, d'eux-mêmes, le paysan ignorant et la tendre jeune fille se frappent violemment de leur propre main et rejettent à terre leurs jeunes corps. Au monde qui rit de ces accidents, que le ciel accorde paix et vieillesse!

Aux âmes ferventes, aux âmes heureuses et vaillantes, que la destinée accorde l'un ou l'autre de vous, doux maîtres, amis de la race humaine, dont le pouvoir n'a pas d'égal dans l'immense univers et ne le cède qu'à celui du destin, cette autre puissance. Et toi que depuis ma prime jeunesse j'invoque et que j'ai toujours honorée, belle Mort, toi qui seule au monde as pitié des peines terrestres, si jamais je t'ai célébrée, si j'ai tenté de réparer les outrages que le vulgaire ingrat inflige à ta nature divine, ne tarde plus, exauce des prières auxquelles tu n'es pas accoutumée, ferme pour toujours à la lumière mes yeux pleins de tristesse, ô reine du temps! Quelle que soit l'heure où tu déploieras tes ailes pour te rendre à mes supplications, tu me trouveras, certes, la tête haute, armé, luttant contre le destin; la main qui en me flagellant se teint de mon sang innocent, je ne la comblerai pas d'éloges, je ne la bénirai pas, comme c'est l'usage de l'antique bassesse humaine; toutes les vaines espérances par lesquelles, semblable aux enfants, le monde se console, tous les réconforts stupides, je les rejeterai; je n'aurai à aucun moment d'autre espoir qu'en toi seule; j'attendrai avec sérénité le jour où je pourrai reposer mon front assoupi sur ton sein virginal.

## A LUI-MÊME

Maintenant tu vas te reposer pour toujours, ô mon cœur fatigué. Elle a péri l'illusion dernière que je croyais éternelle en moi. Elle a péri. Je le sens bien, des illusions qui nous furent chères, non seulement l'espoir, mais le désir est éteint en nous. Repose-toi pour toujours. Tu as assez palpité. Il n'est rien qui vaille tes battements, et la terre n'est pas digne de tes soupirs. La vie n'est qu'amertume et ennui, pas autre chose, et ce monde n'est que fange. Calme-toi désormais. Désespère pour la dernière fois. A notre race le destin n'a octroyé qu'une faveur : celle de mourir. Désormais méprise et toi-même, et la nature, et l'affreux pouvoir caché qui commande notre commune misère, et l'infinie vanité de toutes choses.

(1831-1833)

## ASPASIE

Ton image se présente parfois à ma pensée, Aspasia. Tantôt, je la vois, en des endroits habités, briller fugitivement sur d'autres visages ; tantôt, dans les campagnes désertes, à la clarté du jour ou sous les étoiles silencieuses, comme réveillée par une douce harmonie, cette superbe vision surgit dans mon âme encore prête à s'effrayer. Combien elle fut adorée, ô dieux, et comme elle fit jadis mes délices et mon tourment. Et jamais je ne sens se répandre les parfums du coteau fleuri, ni les fleurs embaumer les rues de la ville, que je ne te voie encore telle que tu étais le jour où, retirée en tes coquets appartements tout parfumés des fleurs nouvelles du printemps, sous tes vêtements couleur de sombre violette, ta forme angélique s'offrit à moi ; tu étais étendue sur des fourrures brillantes, et une mystérieuse volupté t'enveloppait. Savante charmeresse, tu couvrais de baisers chauds et sonores les lèvres rondes de tes enfants ; tu penchais en même temps ta gorge de neige, et de ta main gracieuse tu les pressais contre ton sein caché et désiré, ces petits qui

ignoraient tes desseins. Un nouveau ciel, une nouvelle terre et comme un rayon divin apparurent à ma pensée. C'est ainsi que dans mon flanc, assez aguerri pourtant, ton bras enfonça de vive force le trait que je portai depuis en gémissant, jusqu'à ce que deux années se fussent écoulées.

Femme, ta beauté se montra à ma pensée comme un rayon divin. La beauté et les accords harmonieux produisent un effet semblable : souvent ils semblent nous révéler le profond mystère d'Elysées ignorées. Aussi, le mortel blessé au cœur adore la fille de son imagination, l'amoureuse idée qui renferme en elle une grande partie de l'Olympe, toute pareille par le visage, par les manières et par le langage à la femme que l'amant ravi s' imagine confusément désirer et aimer. Or, ce n'est pas celle-ci, mais celle-là, que, même dans les enlacements corporels, il recherche et adore. Enfin, reconnaissant sa méprise et voyant qu'il a confondu deux objets, il s'irrite et souvent il accuse la femme bien à tort. Le naturel de la femme se prête difficilement à ces considérations qui la dépassent ; la femme ne se préoccupe pas de ce que sa propre beauté inspire à de généreux amants, et elle ne pourrait pas le comprendre. Une telle conception ne trouve pas place sous son front étroit. Et c'est à tort que l'homme abusé se prend à espérer devant l'éclair vivant de ces regards ; c'est à tort qu'il réclame des sentiments profonds, inconnus et plus que virils à un être qui, par nature, est en tout inférieur à l'homme. Car si la femme a les membres plus frêles et plus délicats, elle a aussi l'esprit moins vaste et moins puissant.

Toi non plus, Aspasia, jamais tu n'as pu te représenter ce que tu as inspiré toi-même à ma pensée. Tu ne sais pas quel amour démesuré, quels chagrins intenses, quelles indicibles émotions et quels délires tu as fait naître en moi, et jamais à aucun moment tu ne pourras le comprendre. De même, l'exécutant d'une composition musicale ignore ce que son geste et sa voix produisent sur celui qui l'écoute. Pour moi elle n'est plus, cette Aspasia que j'ai

tant aimée. Elle s'évanouit à jamais, celle qui fut un jour le but de ma vie. Seulement, comme un cher fantôme, elle a coutume de revenir de temps en temps et de disparaître. Toi, tu vis, non seulement belle encore, mais si belle, à ce qu'il me semble, que tu surpasses toutes les autres. Cependant, cette flamme que tu fis naître en moi est éteinte, car ce n'est pas toi que j'ai aimée, mais cette Déesse qui naguère vivait dans mon cœur et qui y est maintenant ensevelie. Celle-là, je l'ai adorée longtemps, et je fus si épris de sa céleste beauté, que même tout en ayant conscience dès le premier jour de ta nature et quoique édifié sur tes artifices et tes tromperies, j'ai pourtant contemplé ses beaux yeux dans les tiens, et tant qu'elle vécut, je me suis attaché passionnément à toi, non pas trompé certes, mais amené par le plaisir que me causait cette douce ressemblance à supporter un long et âpre esclavage.

Maintenant, vante-toi, tu le peux. Raconte que, de ton sexe, tu es la seule devant qui j'ai consenti à courber ma tête altière, à qui j'ai spontanément offert mon cœur indompté. Raconte que, la première, et je l'espère bien la dernière, tu as vu mon regard supplier; que, timide et tremblant devant toi (à le rappeler, je brûle d'indignation et de honte), incapable de me ressaisir, tu m'as vu épier avec soumission chacun de tes caprices, chacune de tes paroles, chacun de tes gestes, pâlir devant tes superbes dédains; que tu as vu mon visage s'éclairer à un signe aimable, et à chacun de tes regards changer d'expression et de couleur. Il est rompu, le charme, et, brisé du même coup, mon joug est renversé à terre: je m'en réjouis. Et encore qu'elles soient remplies d'ennui, enfin, après un long servage et au sortir d'un long rêve de folie, je recouvre avec joie la sagesse et la liberté. Que si la vie privée d'affections et de généreuses illusions est une nuit sans étoiles au milieu de l'hiver, ce m'est du moins une consolation et une vengeance suffisante en cette destinée mortelle que de m'étendre ici nonchalamment sur l'herbe, et, immobile, de contempler la mer, la terre et le ciel, — et de sourire.

(Printemps 1833)

## SUR UN BAS-RELIEF D'UN TOMBEAU ANTIQUE

REPRÉSENTANT UNE JEUNE MORTE AU MOMENT DE PARTIR  
ET PRENANT CONGÉ DES SIENS

Où vas-tu? Qui t'appelle loin de ceux qui te sont chers, belle jeune fille? Seule, tu entreprends le voyage, et tu quittes sitôt le toit paternel? Reviendras-tu vers ce foyer? Rendras-tu un jour la joie à ceux qui aujourd'hui t'entourent en pleurant?

Ton œil est sec et ton attitude est courageuse, mais pourtant tu es triste. Si la route est agréable ou pénible, si la retraite vers laquelle tu te diriges est triste ou gaie, on ne peut guère le deviner à ton aspect grave. Hélas! hélas! moi-même je ne pourrais décider, et peut-être personne au monde ne sait-il encore si l'on doit te proclamer disgraciée ou chérie du ciel, misérable ou fortunée.

La mort t'appelle: le jour vient à peine de paraître et voici l'instant suprême. Tu ne reviendras pas au nid que tu quittes. Tu vois pour la dernière fois les traits de tes doux parents. Le lieu vers lequel tu presses le pas est sous terre: c'est là que sera éternellement ta demeure. Peut-être es-tu heureuse? Et pourtant celui qui jette un regard sur ta destinée et y songe en lui-même, soupire.

Ne jamais voir la lumière eût mieux valu, je crois. Mais être née, être parvenue au moment où la beauté se répand royalement dans tes formes et sur ton visage, et où le monde commence à se prosterner de loin devant elle, être dans la fleur de toutes les espérances et bien loin encore de l'heure où la vérité plisse le front radieux sous ses lugubres rayons, puis se dissiper presque avant d'avoir pris son essor, comme une vapeur qui se condense en un nuage léger et dont les formes mobiles s'effacent à l'horizon, et échanger les jours à venir contre les obscurs silences de la tombe, — si une telle destinée semble heureuse à l'esprit, elle pénètre d'une immense pitié les cœurs les plus fermes.

Mère qui fais trembler et pleurer, depuis sa naissance, la famille des êtres animés, Nature, monstre indigne de louanges, qui enfantes et nourris pour tuer, si la mort prématurée est un mal pour l'homme, comment permets-tu que ce châtiement frappe des têtes innocentes? Si c'est un bien, pourquoi rends-tu un tel départ si funeste et pourquoi le rends-tu si incomparablement affreux que rien n'en peut consoler ni celui qui sort de la vie ni celui qui reste?

Elle se sent malheureuse partout où elle jette un regard, malheureuse de quelque côté qu'elle se tourne, partout où elle cherche un refuge, cette race sensible! Il t'a plu que même les espérances de la jeunesse fussent déçues par la vie, que le cours des années fut rempli de deuils, que l'unique délivrance de nos maux se trouvât dans la mort, et cette mort, tu en as fait un but inévitable, tu l'as donnée pour loi immuable à la carrière humaine. Hélas! pourquoi, après les tribulations de la route, n'as-tu pas voulu au moins que le terme nous fût joyeux? Ce terme certain et inéluctable que nous gardions présent à l'esprit durant notre vie, ce terme qui était la seule consolation de nos maux, pourquoi le voiler de noires draperies et l'entourer d'une ombre si triste, et pourquoi nous montrer le port sous un aspect plus épouvantable que celui de toutes les tempêtes?

Si c'est un malheur, cette mort que tu nous destines à nous tous après nous avoir abandonnés à l'existence, sans notre faute, à notre insu, sans notre aveu, certes le sort de celui qui meurt est enviable pour celui qui pleure la perte de ceux qui lui sont chers. Que si en réalité, comme je l'estime certain, vivre est un malheur et mourir une grâce, qui cependant pourrait jamais — comme il le devrait faire pourtant, — désirer le jour suprême des êtres qui ont son affection et s'exposer à rester anéanti, en voyant, du seuil de sa maison, s'en aller la personne aimée avec laquelle il aurait passé de longues années, et lui dire adieu sans aucun espoir de la rencontrer encore par le monde, puis, seul, abandonné sur terre, regardant autour de soi, se remémorer la compagnie disparue aux heures, aux lieux accoutumés? Comment, ah! comment, ô nature, as-tu le cœur



d'arracher l'ami des bras de l'ami, le frère des bras du frère, de séparer le père de l'enfant, l'amant de l'amante, et, l'un mort, de conserver l'autre en vie? Comment as-tu pu imposer à l'homme cette grande douleur, de survivre à l'homme sans cesser de l'aimer? Mais en tout ce qu'elle fait, la nature se soucie fort peu de notre mal ou de notre bien.

(1831-Septembre 1833)

## SUR LE PORTRAIT D'UNE BELLE DAME

### SCULPTÉ SUR SON TOMBEAU

Voilà ce que tu as été; maintenant, ici, sous terre, tu n'es plus que squelette et poussière. Au-dessus de tes os et de la fange, on a placé en vain, immobile, muet, le simulacre de ta beauté disparue: il regarde le vol des âges et demeure seul, gardien de ta mémoire et de la douleur. Ce doux regard qui fit tressaillir, comme il semble encore le faire maintenant, quand il s'arrêtait et se fixait sur nous; cette lèvre d'où, comme d'une urne pleine, paraît déborder le plaisir; ce cou qui autour de lui, jadis, attisait le désir; cette main amoureuse qui souvent, lorsqu'elle se posait, sentait se glacer la main qu'elle serrait, et ce sein devant lequel on voyait les hommes pâlir d'amour, tout cela a existé autrefois. Maintenant tu n'es que fange et ossements: une pierre cache la vue hideuse et triste de tes restes.

Voilà donc à quoi le destin a réduit ce visage qui semblait parmi nous la plus vivante image du ciel. Mystère éternel de notre être! Aujourd'hui, source ineffable de pensées et de sentiments élevés et infinis, la beauté règne; elle est comme un rayon splendide lancé par la nature immortelle sur notre terre, et elle semble promettre et assurer au mortel des destinées surhumaines, des royaumes fortunés et des mondes dorés. Demain, une force imperceptible viendra rendre repoussant à voir, abominable, abject ce qui auparavant avait

un aspect presque angélique; et, en même temps, vont s'évanouir dans les âmes les hautes pensées que cette beauté inspirait.

Des désirs infinis, des visions sublimes sont créés dans l'âme rêveuse par le pouvoir naturel d'une savante harmonie; l'esprit humain se laisse transporter ainsi sur une mer délicieuse, pleine de mystères, où il s'égare à plaisir, comme un nageur hardi au milieu de l'océan; mais si une note discordante vient à frapper l'oreille, en un instant ce paradis s'évanouit.

Nature humaine, comment donc, si tu n'es en somme que fragile et vilé, si tu n'es qu'ombre et poussière, comment as-tu des pensées si hautes? Si tu es encore noble en partie, comment tes sentiments et tes pensées les plus dignes sont-ils si facilement éveillés et éteints par d'aussi misérables causes?

(1831-Septembre 1833)

---

## PALINODIE

AU MARQUIS GINO CAPPONI

Toujours soupirer ne sert à rien.  
PLUTARQUE.

Je me suis trompé, mon brave Gino, pendant bien longtemps je me suis trompé et de beaucoup. J'ai cru la vie misérable et vaine, et notre siècle plus insensé que les autres. Mon langage a paru et était intolérable à la bienheureuse race mortelle, si l'on doit ou si l'on peut dire que l'homme soit mortel. Partagée entre l'étonnement et le dédain, de l'Eden embaumé où elle séjourne, la noble race se prit à rire et déclara que j'étais un être abandonné, ou un mal inspiré, incapable de goûter le plaisir ou ne le connaissant pas, prenant son propre sort pour le sort commun et s'imaginant que l'espèce humaine partageait

son malheur. Enfin, à travers la fumée estimée des cigares, au milieu du bruit des petits gâteaux qui craquent sous la dent, aux cris imposants qui commandent des sorbets et des boissons, au milieu des tasses qu'on entre-choque et des cuillères qu'on brandit, la lumière des gazettes quotidiennes brilla éclatante à mes yeux. Je dus reconnaître et constater la félicité publique et les douceurs de la destinée mortelle. Je vis l'excellence et la valeur des choses terrestres, et la carrière humaine toute fleurie; et je vis qu'ici-bas rien de désagréable ne dure. J'appris à connaître aussi les travaux, les œuvres stupéfiantes, l'intelligence, les vertus et le profond savoir de mon siècle. Et je vis également, du Maroc au Catay, de l'Ourse au Nil, de Boston à Goa, les royaumes, les empires et les duchés courir à l'envi et hors d'haleine sur les traces de la douce félicité, et la saisir déjà par ses cheveux flottants et par l'extrémité de son boa. Ce que voyant, et méditant profondément sur ces immenses feuilles, j'eus honte de mon ancienne et grossière erreur, et de moi-même.

C'est un siècle d'or, ô Gino, que nous déroulent désormais les fuseaux des Parques. Tous les journaux, quelle que soit leur langue ou leur format, sur tous les rivages le promettent au monde à l'unisson. L'amour universel, les chemins de fer, le développement du commerce, la vapeur, l'imprimerie et le choléra rapprocheront bientôt les peuples et les pays les plus éloignés; et il ne faudra pas s'étonner si le pin et le chêne finissent par donner du lait et du miel, ou même s'ils viennent à danser au son d'une valse, tant s'est accrue jusqu'ici la puissance des alambics, des cornues et des machines, rivales du ciel, et tant elle grandira dans les temps à venir; car la descendance de Sem, de Cham et de Japhet vole et volera toujours de progrès en progrès, sans s'arrêter jamais.

Certes, le monde ne mangera plus de glands, à moins que la faim ne l'y contraigne: mais il ne déposera pas les armes cruelles. Que de fois il méprisera l'argent et l'or! les lettres de change lui suffiront. Du reste, elle ne s'abstiendra guère, cette généreuse humanité, de tremper ses

mains dans le sang chéri des siers ; au contraire, l'Europe et la rive lointaine de l'océan atlantique, ce nouveau berceau de pure civilisation, se couvriront de carnages, chaque fois qu'une fatale querelle à propos de poivre, de cannelle, ou d'une autre épice ou bien de canne à sucre, ou qu'une cause quelconque à propos de denrées à convertir en or amènera les armées fraternelles à entrer en lutte les unes contre les autres. Le vrai mérite, la vertu, la modestie, la bonne foi, l'amour de la justice seront toujours, dans tout Etat politique, tenus à l'écart, étrangers aux affaires publiques, ou y seront mal venus, insultés et condamnés, car la Nature a voulu qu'en tout temps ils eussent le dessous. L'audace impudente, la fraude et la médiocrité règneront toujours, leur destinée étant de triompher. Quiconque aura la puissance et la force, en abusera, soit qu'il les possède ensemble ou séparément, et sous quelque régime politique que ce soit. Cette loi fut la première que la Nature et le Destin ont écrite sur le diamant, et ni Volta ni Davy ne l'effaceront avec leurs piles, ni l'Angleterre tout entière avec ses machines, ni le siècle nouveau avec un fleuve d'écrits politiques aussi grand que le Gange. Toujours l'honnête homme sera dans la tristesse, l'homme vil et le coquin toujours dans la joie. Toutes les classes de la société seront conjurées et continuellement en lutte contre les âmes élevées : le véritable honneur sera persécuté par la calomnie, la haine et l'envie ; le faible sera la proie des forts ; le mendiant affamé sera le courtisan et l'esclave des riches, sous toutes les formes de gouvernement, loin ou près de l'équateur ou des pôles, et il en sera éternellement ainsi, tant que notre race habitera ce globe et verra la lumière du jour.

Ces légers vestiges, ces traces de l'âge passé marqueront forcément de leur empreinte l'âge d'or qui se lève, car la société humaine contient naturellement mille principes et mille éléments contraires et incompatibles ; et quant à faire cesser ces discordes, l'intelligence et la puissance de l'homme n'y sont jamais parvenus depuis le jour où naquit notre race illustre, et de nos temps, aucune loi ne le pourra, ni aucun journal, si sages et si influents

qu'ils puissent être. Mais dans les choses les plus importantes, la félicité humaine sera entière et plus grande qu'on ne l'a jamais vue. Les vêtements de laine ou de soie deviendront de jour en jour plus souples. Les agriculteurs et les artisans quitteront tous à l'envi leurs hardes grossières, ils couvriront leur peau rude de coton fin et leur échine de drap de castor. Mieux appropriés aux besoins, ou en tout cas plus agréables à la vue, tapis, couvertures, sièges, canapés, tabourets, tables, lits et autres meubles orneront les appartements de leur beauté garantie pour un mois; et la cuisine en feu admirera de nouvelles formes de chaudrons et de marmites. De Paris à Calais, de Calais à Londres, de Londres à Liverpool, le trajet ou plutôt le vol sera si rapide qu'on n'ose l'imaginer, et sous le vaste lit de la Tamise s'ouvrira un passage, œuvre hardie, immortelle, qui devrait déjà être terminée depuis plusieurs années. Les rues les moins fréquentées des grandes cités seront éclairées la nuit mieux qu'elles ne sont maintenant, et elles seront aussi sûres; quant aux principales rues des petites villes, elles jouiront peut-être des mêmes avantages. Telles sont les douceurs et l'heureux sort que le ciel réserve aux générations futures.

Heureux ceux que la sage-femme reçoit vagissants en ses bras au moment où j'écris! Ils sont appelés à voir ces jours tant désirés où l'on aura fixé au prix de longues études, combien de livres de sel et de viande, combien de boisseaux de farine absorbe en un mois leur village natal, et combien de naissances et de décès enregistre chaque année le vieux prieur; toutes choses que chaque enfant ne tardera d'ailleurs pas à connaître dès le sein de sa chère nourrice. Bientôt, imprimées en une seconde à des millions d'exemplaires par la puissance de la vapeur, les gazettes couvriront la plaine et la montagne, et peut-être même les immenses étendues de la mer, — telle dans l'air une troupe de grues dérobant tout à coup la clarté du jour aux vastes campagnes; — les gazettes! âme et vie de l'univers, source unique de savoir pour cette époque et pour les temps à venir.

Comme un enfant, avec des fragments de carton ou des morceaux de bois, élève au prix de soins infinis une construction en forme de temple, de tour ou de palais, et dès qu'il la voit terminée, ne songe plus qu'à la démolir, parce que ses matériaux de papier et de bois lui sont nécessaires pour un autre ouvrage; de même, la nature, si sublime à contempler que soit son œuvre, ne la voit pas plus tôt achevée qu'elle entreprend de la défaire pour en employer ailleurs les débris. Et c'est en vain que l'homme cherche à se préserver, lui et ses semblables, de ce jeu méchant dont la raison lui est éternellement cachée; c'est en vain que sa main habile met en œuvre mille moyens sous mille formes diverses. Car en dépit de tout effort, la cruelle nature, enfant terrible, satisfait son caprice, et, sans répit, se divertit à engendrer et à détruire. De là, une légion variée et infinie de maux et de peines irré-médiabiles s'abat sur le fragile mortel destiné à périr irréparablement; de là, une force hostile, destructrice, l'attaque au dedans, au dehors, de tous côtés, sans relâche, avec acharnement, depuis le jour de sa naissance; elle le fatigue et l'épuise, elle qui est infatigable, jusqu'à ce qu'il gise enfin terrassé et anéanti sous les coups de cette mère impitoyable. Voilà, ô noble esprit, les misères suprêmes de la condition humaine; la vieillesse et la mort ont leur principe en nous dès que notre lèvres d'enfant presse le tendre sein qui nous verse la vie; le joyeux dix-neuvième siècle ne peut pas plus, je crois, changer cela que ne l'ont pu le dixième ou le neuvième, et les siècles futurs ne le pourront pas davantage. Aussi, s'il est permis parfois de dire la vérité en appelant les choses par leur nom, tout être né à quelque époque que ce soit ne sera jamais en somme que malheureux, non seulement dans l'ordre et les circonstances sociales, mais dans toutes les autres conditions de la vie; et ce mal est sans remède par son essence même et en vertu de la loi universelle qui régit à la fois le ciel et la terre. Mais les grands esprits de mon siècle ont trouvé une thèse nouvelle et presque divine: ne pouvant rendre personne heureux sur terre, ils ont mis de côté l'individu et se sont appliqués à rechercher une félicité collective; et celle-ci ayant été aisément trouvée, d'une

multitude d'êtres tous tristes et malheureux pris isolément, ils font un peuple gai et heureux. Ce prodige, les pamphlets, les revues ni les gazettes ne l'ont pas encore expliqué, mais il fait l'admiration du troupeau des politiciens.

O intelligence, ô raison, ô pénétration surhumaine du temps présent ! Et quelle sûre philosophie, quelle sagesse, ô Gino, sont enseignées aux siècles futurs, sur des sujets encore plus élevés et plus obscurs, par mon siècle et le tien ! Avec quelle constance il adore aujourd'hui, prosterné, ce qu'il méprisait hier et ce qu'il renversera demain, pour en rassembler ensuite les débris et les relever le jour suivant au milieu de la fumée de l'encens. En quelle estime doit-on tenir, quelle confiance peut inspirer l'unanime accord du siècle qui se déroule ou même de l'année ? Que de mal il faut nous donner, si nous comparons notre sentiment actuel à celui de l'année passée dont différera tant celui de l'an prochain, pour éviter entre eux tout désaccord ! Et si nous opposons les temps antiques à l'époque moderne, combien, à philosopher de la sorte, notre savoir a marché en avant !

Un jour, un de tes amis, estimé Gino, vrai maître en poésie et aussi en toutes sciences, arts et facultés humaines, le guide et le critique de tous les esprits passés, présents et futurs, m'a dit : « Laisse-là tes propres sentiments ; ce siècle viril n'en a que faire ; tourne-toi vers les sévères études économiques et fixe ton regard sur les choses de la politique. A quoi te sert de fouiller ton propre cœur ? Ne cherche pas en toi-même matière à des poèmes. Chante les besoins de notre siècle et l'espérance dont l'heure a sonné. » Mémorables sentences ! Je fus secoué d'un immense éclat de rire quand à mon oreille profane résonna ce mot d'espérance, semblable à une parole comique ou à un son proféré par une bouche à peine sevrée de la mamelle. Eh bien ! je retourne en arrière et je prends une route opposée à celle que j'ai suivie jusqu'ici ; des exemples indubitables me montrent désormais jusqu'à l'évidence qu'il ne faut pas contredire son propre siècle, ni lui résister, si l'on recherche ses louanges et si l'on

désire la renommée, mais lui obéir fidèlement et l'aduler ; c'est ainsi qu'on est porté, par un court et facile chemin, jusqu'aux étoiles. Cependant, si désireux que je sois de m'élever jusqu'aux astres, je ne songe pas à faire maintenant des besoins du siècle la matière d'un poème : le nombre sans cesse accru des marchands et des boutiques y pourvoit largement ; mais je chanterai certainement l'espérance, l'espérance dont les dieux nous donnent déjà un gage visible ; car dès maintenant, début de la nouvelle félicité, on voit sur les lèvres et les joues des jeunes gens croître d'énormes barbes.

Salut, ô signe sauveur, ô première lueur du siècle fameux qui se lève ! Vois devant toi comme la terre et le ciel se réjouissent, comme le regard des jeunes filles étincelle, et comme la renommée des héros barbus vole à travers les festins et les fêtes. Grandis, grandis pour la patrie, ô nouvelle génération, mâle assurément ! A l'ombre de ta toison, l'Italie grandira, et toute l'Europe depuis les bouches du Tage jusqu'à l'Hellespont, et le monde se reposera en sûreté. Et toi, commence à saluer en riant tes pères hirsutes, ô jeune génération appelée à vivre des jours dorés, et ne t'effraie pas de l'innocente noirceur des visages aimés. Ris, ô tendre génération ; c'est à toi qu'est réservé le fruit de tant de discours ; tu verras régner la joie, tu verras les villes et les campagnes, la jeunesse et la vieillesse témoigner d'un égal contentement, et les barbes ondoyer longues de deux palmes.

(1831- Septembre 1833)

---

## BADINAGE

Quand, tout enfant, je vins me mettre en apprentissage chez les Muses, l'une d'elles me prit par la main et pendant toute la journée elle me fit visiter l'atelier. Elle me montra, l'un après l'autre, les instruments du métier et les divers



usages auxquels chacun d'eux est employé dans le travail de la prose et des vers. Je regardais et je demandais : « Muse, la lime, où est-elle ? » — La Déesse me répondit : « La lime est usée ; maintenant nous nous en passons » — « Mais, repris-je, ne songez-vous pas à la réparer, quand elle est abîmée ? » — Sa réponse fut : « On devrait bien la réparer, mais le temps fait défaut. »

### LE COUCHER DE LA LUNE

Comme, en une nuit solitaire, au-dessus des campagnes et des eaux argentées où palpite l'aile du zéphyr, où les ombres lointaines dessinent mille aspects vagues, mille formes trompeuses au milieu des ondes tranquilles, des ramures, des haies, des collines et des villas, la lune, parvenue aux confins du ciel, descend derrière l'Apennin ou les Alpes, ou dans le sein profond de la mer Tyrrhénienne ; le monde se décolore, les ombres s'évanouissent et une même obscurité envahit la montagne et la vallée. La nuit reste plongée dans le deuil, et, sur la route, le charretier salue d'un chant tristement mélodieux le dernier rayon de la lumière mourante qui tout à l'heure encore lui servait de guide.

De même se dissipe la jeunesse, c'est ainsi qu'elle quitte notre vie mortelle. Les ombres et les fantômes des séduisantes illusions s'enfuient, et les longs espoirs sur lesquels se fonde l'humanité s'évanouissent à leur tour. La vie demeure dans l'obscurité et l'abandon. Et le voyageur ému, fixant son regard sur le long chemin, cherche en vain le but et la raison de ce qui lui en reste à parcourir ; et il constate que le séjour des hommes lui est devenu indifférent et qu'il y est lui-même véritablement étranger.

Notre sort misérable paraîtrait trop heureux et trop riant aux divinités d'en haut, si la jeunesse, où chaque bien est pourtant le fruit de mille peines, durait autant que le cours de la vie. Trop doux serait le décret qui condamne

tous les êtres animés au trépas, si on ne leur avait rendu le milieu de la route bien plus dur à supporter que la terrible mort. Les éternels ont inventé le pire de tous les maux, la sénilité, — trouvaille digne d'intelligences immortelles ! C'est le désir restant intact, mais avec l'espérance éteinte ; c'est la source du plaisir tarie et les maux qui ne cessent de s'accroître, sans qu'aucun bonheur soit jamais plus accordé.

Vous, collines et plages, lorsque la blanche clarté qui argente le voile de la nuit aura disparu, vous ne resterez pas longtemps orphelines. Bientôt, du côté de l'orient, vous verrez le ciel blanchir encore, et l'aube se lever ; puis le soleil viendra vous inonder, ainsi que les champs éthérés, de ses flammes puissantes et de ses torrents de lumière. Mais la vie mortelle, après que la belle jeunesse a disparu, ne se colore jamais plus d'une autre lumière ni d'une autre aurore. Elle est veuve jusqu'à la fin ; et à la nuit dont s'enveloppent les autres âges, les dieux ont assigné pour terme le tombeau.

(Printemps 1836)

## LE GENËT

### OU LA FLEUR DU DÉSERT

Et les hommes préfèrent les ténèbres  
à la lumière.

SAINT-JEAN III, 19.

Ici, sur l'âpre versant du formidable mont exterminateur nommé Vésuve, que n'égaie aucun autre arbuste, aucune fleur, tu répands autour de toi tes rameaux solitaires, genêt odorant qui te plais dans les déserts. Je t'ai vu aussi embellir de ta verdure les contrées sauvages qui entourent la cité jadis reine des mortels et dont l'aspect grave et taciturne semble attester et rappeler au passant l'empire détruit. Maintenant je te revois sur ce sol, amant des lieux tristes et abandonnés du monde, fidèle compagnon des sombres infortunes. En ces champs parsemés de cendres

stériles, et couverts de lave pétrifiée qui résonne sous les pas du voyageur, où la couleuvre se niche et se déroule au soleil, et où le lapin regagne son gîte familial entre les rochers, il y eut de riantes villas et des terres cultivées, toutes blondes d'épis, qui retentirent du mugissement des troupeaux; il y eut des jardins et des palais, retraite chère aux loisirs des puissants; il y eut des cités fameuses que la montagne altière a englouties avec leurs habitants sous les torrents de feu vomis par son cratère. Maintenant, aux alentours, tout s'enveloppe d'une même ruine, et là où tu te dresses, ô noble fleur, comme si tu prenais part aux maux d'autrui, tu exhalas vers le ciel un parfum d'exquise senteur qui console le désert. Qu'il vienne sur ces coteaux, celui qui a coutume d'exalter par des louanges la condition qui nous est faite ici-bas, et qu'il voie combien l'aimante nature se soucie peu de notre espèce. Ici, il pourra apprécier encore à sa juste valeur la puissance de la race humaine que sa dure nourrice, au moment où l'on ne s'y attend point, détruit en partie, d'une légère secousse instantanée, et qu'elle peut anéantir subitement tout entière par des secousses un peu plus violentes. Sur ces rivages sont inscrites les « *destinées magnifiques et progressives* » du genre humain (1).

Regarde ici et mire-toi ici, siècle superbe et sot qui as abandonné la route jusqu'en ces derniers temps suivie par la pensée depuis son réveil, qui retournes en arrière, te vantes de reculer et appelles cela progresser. Tous les esprits que le sort coupable a fait naître à cette époque flattent tes enfantillages, encore que parfois, en eux-mêmes, ils se moquent de toi. Quant à moi, je ne veux pas descendre dans la tombe couvert d'une telle honte. Il me serait bien facile pourtant d'imiter les autres, de délirer avec eux et de rendre mes poèmes agréables à tes oreilles; mais j'aime mieux avoir montré autant que je l'ai pu le mépris que je te voue dans mon cœur, bien que je n'ignore point à quel oubli est condamné celui qui a déplu à son temps. De ce malheur-là, qui me sera commun avec toi, je me

(1) Allusion à un vers de Terenzio Mamiani.

ris assez. Tu vas rêvant la liberté et tu veux en même temps asservir la pensée, par laquelle seule nous sommes en partie sortis de la barbarie, par laquelle seule la civilisation s'est accrue, en améliorant les destinées des peuples. Ainsi, elle t'a déplu la vérité sur le rude sort et sur la place méprisable que la nature nous a assignés. C'est pourquoi tu as lâchement tourné le dos à la lumière qui rendait cette vérité évidente, et tu appelles vil déserteur celui qui se laisse guider par elle, et magnanime celui-là seul qui, se moquant de lui-même ou des autres, par ruse ou par folie, élève jusque par delà les astres la condition des hommes.

Un homme pauvre et de corps débile, s'il a l'âme généreuse et élevée, ne se dit ni ne s'estime ni riche ni robuste, et dans le monde il ne fait pas ridiculement étalage de force et d'opulence; mais il se laisse voir, sans honte, dénué de force et de richesse, il avoue ouvertement sa situation lorsqu'il en parle et reconnaît son état tel qu'il est réellement. Quant à moi, je ne trouve pas magnanime, mais sot, l'être qui, né pour périr, nourri dans les peines, dit: « Je suis né pour jouir », et qui remplit les livres de son répugnant orgueil, promettant sur terre des destinées sublimes et de nouvelles félicités, comme non seulement ce monde mais même le ciel n'en connaissent point, à ces peuples qu'une vague de la mer agitée, qu'un souffle d'air malfaisant, qu'un ébranlement souterrain détruisent au point que c'est à peine s'il en reste un souvenir. Il est de noble nature, celui qui ose lever ses yeux mortels sur la commune destinée, et qui, d'un langage non déguisé, sans rien retrancher de la vérité, avoue le mal qui nous a été donné en partage, et reconnaît notre condition infime et fragile; celui qui se révèle grand et fort dans la souffrance et qui n'ajoute pas à ses misères les haines et les luttes fratricides, plus terribles encore que tous les autres maux, en accusant l'homme de sa douleur, mais qui en attribue la faute à celle qui est la vraie coupable, à celle qui est la mère des mortels à leur naissance et qui devient ensuite leur marâtre volontaire. Celle-là, il la proclame son ennemie; et pensant avec raison que c'est contre elle que

la société humaine s'est constituée au commencement, il estime que les hommes ont formé une alliance entre eux tous, et il les embrasse tous dans un véritable amour, leur prêtant et attendant d'eux une aide prompte et vaillante dans les périls mutuels et les angoisses de la guerre commune. Armer la main de l'homme pour répondre à l'offense, tendre des pièges et des embûches à son voisin, cela lui paraît insensé autant que le serait, dans un camp assiégé par une armée ennemie, au plus fort de l'attaque, d'oublier l'adversaire, d'entreprendre d'âpres querelles avec ses alliés, de provoquer la fuite et de brandir l'épée au milieu de ses propres troupes. Quand ces idées seront, comme elles l'ont été autrefois, évidentes pour tout le monde, et quand la frayeur qui d'abord a rassemblé les mortels en société pour lutter contre l'impitoyable nature, sera ramenée en partie par la vraie connaissance des choses, alors les rapports honnêtes et loyaux des citoyens entre eux, la justice et la piété se trouveront d'autres origines que les superbes légendes sur lesquelles repose la probité du vulgaire, laquelle est généralement aussi peu stable que tout ce qui se fonde sur l'erreur.

Souvent, je m'assieds, la nuit, sur ces coteaux désolés que le flux volcanique durci et semblable à une mer figée recouvre comme un suaire; et au-dessus de la lande triste, dans l'azur le plus pur, je vois les étoiles scintiller d'en haut et se refléter au loin dans la mer qui leur sert de miroir, et tout un monde d'étincelles briller en cercle dans la voûte céleste. Et quand je fixe les yeux sur ces lumières qui me semblent un point, qui sont si immenses que pour elles la terre et l'océan ne sont véritablement qu'un atome, et où non seulement l'homme, mais ce globe où l'homme n'est rien sont tout à fait inconnus; quand je contemple ces groupes d'étoiles encore plus éloignées dans l'infini, qui se montrent à nous sous la forme d'un nuage minuscule, et où non seulement l'homme et la terre, mais encore toutes nos étoiles ensemble, infinies de nombre et de volume, y compris le soleil d'or, sont ignorés ou ne se révèlent que comme ces groupes eux-mêmes se révèlent à la terre, c'est-à-dire comme un point de lumière nébuleuse; alors sous quel

aspect te présentes-tu à ma pensée, ô race de l'homme? Et quand je songe, d'une part, à ton état ici-bas, état dont le sol que je foule est l'image, et, d'autre part, à l'illusion que tu te crées d'être la maîtresse et le but donné au Tout, quand je songe à toutes les fables qu'il t'a plu d'inventer : par exemple, que les auteurs de toutes choses étaient, à cause de toi, descendus sur cet obscur grain de sable nommé la terre, et que souvent ils s'étaient entretenus familièrement avec les tiens ; quand je songe que, renouvelant ces rêves ridicules, tu insultes aux sages, même à notre époque actuelle qui semble surpasser toutes les autres en savoir et en civilisation, alors quels sentiments, malheureuse race mortelle, ou quelles pensées finis-tu par éveiller dans mon cœur ? Je ne sais lequel l'emporte, du rire ou de la pitié.

Comme une petite pomme, tombant d'un arbre vers la fin de l'automne par le seul fait de sa maturité, écrase, saccage et ensevelit en un instant les précieuses galeries qu'un peuple de fourmis a creusées à grand'peine dans la terre molle et les travaux et les richesses que par de longues fatigues la laborieuse et prévoyante colonie avait accumulés avec zèle au temps de l'été, de même, retombant du ciel profond où l'avait lancée le cratère tonnant, une sombre avalanche de cendres, de lave et de pierres, mêlée de ruisseaux incandescents, ou bien un immense torrent de masses liquéfiées, de métaux fondus et de sable embrasé descendant avec fureur du flanc de la montagne à travers les broussailles, a bouleversé, broyé et recouvert en peu d'instant ces cités que la mer baignait là-bas au bord du rivage. La chèvre paît maintenant sur ces ruines, de nouvelles villes surgissent à l'écart, édifiées sur les cités ensevelies qui leur servent de fondements, et la terrible montagne foule pour ainsi dire à ses pieds les murailles qu'elle a renversées. La nature n'a pas plus d'estime ni de sollicitude pour la race de l'homme que pour la fourmi, et si la destruction est plus rare pour l'une que pour l'autre, l'unique raison en est que la race humaine est moins féconde.

Plus de dix-huit cents ans se sont écoulés depuis que ces centres populeux ont disparu, anéantis par la force du feu,

et le paysan occupé de ses vignes, que dans ces campagnes nourrit à grand'peine la terre morte et recouverte de cendres, lève encore son regard inquiet vers la cime fatale que rien n'a pu calmer jamais, et qui se dresse toujours terrible, et qui sans cesse le menace de destruction, lui, ses enfants et leur pauvre avoir. Souvent le malheureux passe la nuit en éveil, étendu en plein air sur la terrasse de sa chaumière, et plus d'une fois il se relève pour surveiller la marche redoutable de la lave bouillonnante que le volcan rejette de ses entrailles inépuisables sur ses flancs sablonneux et qui illumine la mer de Capri, le port de Naples et Mergellina. Et s'il la voit approcher, ou si, au fond du puits de sa maison, il entend le bruit de l'eau qui entre en ébullition, il éveille ses enfants, il éveille sa femme à la hâte, et prenant la fuite avec tout ce qu'ils peuvent emporter de leurs hardes, il voit de loin son foyer familial et le petit champ qui était son unique ressource contre la faim devenir la proie du flux embrasé qui accourt en crépitant et qui, impitoyable, s'étend pour toujours sur cette pauvre demeure. Voici qu'après un long oubli Pompei morte reparait à la lumière du ciel, pareille à un squelette enseveli que l'avarice ou la pitié ramène au jour; et du forum désert, debout au milieu des files de colonnes tronquées, le voyageur contemple au loin la montagne partagée en deux et la crête fumante qui semble menacer encore les ruines éparses autour d'elle. Et dans l'horreur de la nuit mytérieuse, à travers les théâtres déserts, à travers les temples mutilés et les maisons effondrées où la chauve-souris cache ses petits, — semblable à une torche sinistre et effrayante errant par les palais vides, court la lueur de la lave funèbre qui flamboie au loin à travers l'ombre et projette ses rouges reflets sur tous les alentours. Ainsi ignorant l'homme et les âges qu'il appelle anciens, et la succession des aïeux et de leurs descendants, la nature reste toujours jeune, ou plutôt elle avance par un si long chemin qu'elle semble immobile. En attendant, les royaumes s'écroulent, les nations et les langages passent; elle ne s'en aperçoit point, et l'homme s'arroe la gloire d'être éternel.

Et toi, souple genêt, qui de tes branches odorantes ornes

ces campagnes dénudées, toi aussi, tu succomberas bientôt sous la cruelle puissance du feu souterrain, qui, retournant aux lieux qui lui sont familiers, étendra son impitoyable linceul sur ta frêle ramure. Et tu plieras, sans résister, ta tête innocente sous le faix mortel; mais jusqu'alors tu ne te seras pas courbé vainement, en lâche suppliant, devant le futur oppresseur; mais tu ne te seras pas dressé avec un orgueil forcené vers les étoiles ni sur le désert où tu as vécu et où tu es né, non par ta volonté, mais par hasard; mais tu as été plus que sage et de beaucoup supérieur à l'homme, car tu n'as pas cru que tes rejetons fragiles ont été rendus immortels par le destin ou par toi-même.

(Printemps 1836)



# Choix d'Œuvres en prose

---

## DIALOGUE D'UN MARCHAND D'ALMANACHS ET D'UN PASSANT

LE MARCHAND. — Almanachs, almanachs nouveaux ! Calendriers nouveaux ! En voulez-vous, monsieur, des almanachs ?

LE PASSANT. — Des almanachs pour l'année nouvelle ?

LE MARCHAND. — Oui, monsieur.

LE PASSANT. — Croyez-vous qu'elle sera heureuse, cette année nouvelle ?

LE MARCHAND. — Oh ! oui, monsieur, certainement.

LE PASSANT. — Comme celle qui s'achève ?

LE MARCHAND. — Beaucoup, beaucoup plus.

LE PASSANT. — Comme la précédente ?

LE MARCHAND. — Beaucoup plus, monsieur.

LE PASSANT. — Comme quelle autre, alors ? Ne vous plairait-il pas que l'année prochaine ressemblât à quelqu'une de ces dernières années ?

LE MARCHAND. — Non, monsieur, non cela ne me plairait guère.

LE PASSANT. — Combien d'années nouvelles avez-vous vues passer depuis que vous vendez des almanachs ?

LE MARCHAND. — Il y en aura bientôt vingt, monsieur.

LE PASSANT. — A laquelle de ces vingt années voudriez-vous que ressemblât l'année qui vient ?

LE MARCHAND. — Moi ? Je ne sais pas.

LE PASSANT. — Vous ne vous souvenez d'aucune année qui vous ait paru particulièrement heureuse ?

LE MARCHAND. — Ma foi non, monsieur.

LE PASSANT. — Et pourtant la vie est une bonne chose, n'est-ce pas ?

LE MARCHAND. — Chacun sait cela.

LE PASSANT. — Ne voudriez-vous pas revivre ces vingt années, et même toutes celles qui se sont écoulées depuis votre naissance ?

LE MARCHAND. — Eh ! mon cher monsieur, plutôt à Dieu que cela fût possible !

LE PASSANT. — Mais si vous aviez à revivre la vie que vous avez vécue, ni plus ni moins, avec les mêmes plaisirs, les mêmes ennuis ?

LE MARCHAND. — Oh ! cela, non, par exemple !

LE PASSANT. — Et quelle autre vie voudriez-vous revivre ? la mienne, celle d'un prince ou celle d'un autre ? Ne pensez-vous pas que moi, le prince ou tout autre, nous répondrions précisément comme vous, et ne craignez-vous pas qu'ayant à recommencer la même vie, personne n'y consente ?

LE MARCHAND. — En effet, je le crains bien.

LE PASSANT. — Ainsi, à cette condition, vous ne recommenceriez pas, même au cas où cela ne serait pas possible autrement ?

LE MARCHAND. — Non, monsieur, non vraiment, je ne recommencerais pas.

LE PASSANT. — Quelle vie voudriez-vous donc ?

LE MARCHAND. — Je voudrais *une vie comme ça*, telle que Dieu me l'accorderait, sans autres conditions.

LE PASSANT. — Une vie au hasard, dont on ne saurait rien d'avance, comme l'année qui vient ?

LE MARCHAND. — Justement.

LE PASSANT. — C'est ce que je voudrais aussi, si j'avais à revivre ; c'est ce que voudrait tout le monde. Mais cela veut dire que jusqu'à ce jour le destin nous a tous mal traités. Et l'on voit clairement que chacun est d'avis que la somme du mal a été pour lui plus grande que celle du bien, puisque personne ne consentirait à naître une seconde fois à condition de recommencer la même vie d'au paravant avec tous ses biens et tous ses maux. Cette vie que l'on déclare bonne, ce n'est pas celle que l'on connaît, mais celle que l'on ne connaît pas ; ce n'est pas la vie passée, c'est la vie à venir. Avec l'année nouvelle, le destin va enfin nous traiter favorablement, vous et moi, tout le

monde, et ce sera le commencement de la vie heureuse. N'est-il pas vrai?

LE MARCHAND. — Espérons-le.

LE PASSANT. — Montrez-moi donc votre plus bel almanach.

LE MARCHAND. — Voici, monsieur. Celui-ci vaut trente sous.

LE PASSANT. — Voici trente sous.

LE MARCHAND. — Merci, monsieur. Au revoir. Almanachs, almanachs nouveaux! Calendriers nouveaux!

---

## DIALOGUE DE LA NATURE ET D'UN ISLANDAIS

Un Islandais, qui avait parcouru la plus grande partie du monde et séjourné dans les pays les plus divers, traversait un jour l'intérieur de l'Afrique. Comme il passait sous la ligne d'équinoxe, en un lieu encore inexploré, il lui arriva une aventure pareille à celle qui advint à Vasco de Gama. On se rappelle, en effet, qu'au moment où Vasco allait franchir le cap de Bonne-Espérance, ce cap lui-même, gardien des mers australes, lui apparut sous l'aspect d'un géant, pour le dissuader de pénétrer dans ces mers inconnues (1). L'Islandais vit de loin un immense rocher, qu'il prit d'abord pour une statue de pierre semblable aux colosses solitaires qu'il avait vus, plusieurs années auparavant, dans l'île de Pâques. Mais s'étant approché, il reconnut que cette figure était celle d'une femme gigantesque, assise à terre, le buste droit, le dos et le coude appuyés à une montagne. Ce n'était point une statue, mais une personne vivante; son visage était moitié beau, moitié terrible; ses yeux et ses cheveux étaient très noirs. Elle le regardait fixement. Un certain temps s'écoula d'abord en silence, puis elle lui adressa la parole en ces termes:

LA NATURE. — Qui es-tu? Que viens-tu chercher en ces lieux où ton espèce était inconnue?

---

(1) Camoëns. *Lusiades*, chant V.

L'ISLANDAIS. — Je suis un pauvre Islandais qui fuis la Nature. Je l'ai fuie durant presque toute ma vie en cent endroits de la terre, maintenant je la fuis par ici.

LA NATURE. — Ainsi l'écureuil fuit le serpent à sonnettes jusqu'au moment où il va de lui-même se jeter dans sa gueule. Je suis celle que tu fuis.

L'ISLANDAIS. — La Nature ?

LA NATURE. — Elle-même.

L'ISLANDAIS. — J'en suis profondément contrarié ; certes, une plus fâcheuse aventure ne pouvait m'arriver.

LA NATURE. — Tu pouvais bien penser que je fréquentais plus particulièrement ces régions, où, tu ne l'ignores pas, ma puissance est plus manifeste qu'ailleurs. Mais qu'est-ce qui te poussait à me fuir ?

L'ISLANDAIS. — Tu dois savoir que dès ma tendre jeunesse, je fus persuadé et instruit, par un petit nombre d'expériences, de la vanité de la vie et de la sottise des hommes : ceux-ci ne cessent de lutter entre eux pour acquérir des plaisirs qui ne les réjouissent point et des biens qui ne leur sont d'aucune utilité ; ils supportent et se procurent mutuellement des inquiétudes infinies et des maux innombrables qui les chagrinent et leur nuisent réellement ; enfin, ils s'éloignent d'autant plus de la félicité qu'ils la cherchent davantage.

Pour ces motifs, renonçant à tout autre désir, je résolus de vivre d'une vie obscure et tranquille, sans causer d'ennui à autrui, sans chercher en aucune façon à améliorer ma condition et sans entrer en conflit avec personne pour aucun bien de ce monde ; et, désabusé du plaisir, comme d'une chose refusée à notre espèce, je ne me proposai d'autre but que de me garder de la souffrance. Je ne veux pas dire par là que je songeai à m'abstenir des occupations et des fatigues corporelles : tu sais quelle différence il y a entre la fatigue et l'ennui, entre une vie tranquille et une vie oisive.

Dès que je commençai à mettre mon projet à exécution, j'éprouvai combien il est vain de penser, quand on vit parmi les hommes, qu'on pourra, en n'offensant personne, éviter d'être offensé par les autres, et qu'en cédant toujours spontanément et en se contentant de la moindre

part en toute chose, on obtiendra une place quelconque pour vivre, ou même que cette moindre part ne nous soit point disputée. Mais j'échappai aisément aux importunités de mes semblables, en me séparant de leur société et en me retirant dans la solitude, ce qui peut être tenté sans difficulté dans mon île natale. Cela fait, j'eus beau vivre sans aucune ombre de plaisir, je ne pus me mettre à l'abri de la souffrance, car la longueur de l'hiver, l'intensité du froid et l'ardeur extrême de l'été, qui sont des inconvénients naturels à ce pays-là, me tourmentaient continuellement; et le feu, près duquel il me fallait passer une grande partie du temps, me desséchait les chairs et m'abîmait les yeux à cause de la fumée; de sorte que, ni au logis ni au dehors, je ne pouvais me préserver d'un incessant malaise. Je ne pouvais pas même conserver cette tranquillité de vie à laquelle tendaient principalement mes désirs: les tempêtes épouvantables de la mer et de la terre, les grondements menaçants du mont Hécla, la crainte des incendies, si fréquents dans nos habitations en bois, ne finissaient jamais de m'inquiéter. Toutes ces incommodités d'une vie toujours conforme à elle-même et dépouillée de tout désir, de toute espérance quelconque, et presque de tout souci autre que celui de la tranquillité, sont bientôt beaucoup plus lourdes à supporter que quand la plus grande partie de notre esprit est occupée par les tracasseries de la société et par les infortunes que nous créent les hommes. Je vis que plus je me resserrais, plus je me renfermais en moi-même, afin d'empêcher que mon être ne causât ni ennui ni dommage à aucune chose au monde, moins je parvenais à me défendre des inquiétudes et des tribulations extérieures. Je résolus de changer de pays et de climat, pour voir si en quelque endroit de la terre je pourrais, en n'offensant pas, n'être point offensé, et, en ne jouissant pas, ne point souffrir. Et à cette résolution je fus amené aussi par une autre pensée qui me vint: peut-être n'avais-tu destiné au genre humain qu'un seul climat et certaines régions de la terre (comme tu l'as fait pour chacune des autres espèces d'animaux et de plantes) et, qu'en dehors de ces régions, les êtres ne pouvaient prospérer ni vivre sans difficultés et sans misères: celles-

ci, en ce cas, devraient être imputées non à toi, mais à eux seuls, s'ils ont méprisé et franchi les limites que tu as assignées par tes lois aux habitations humaines. J'ai parcouru le monde presque tout entier et j'ai fait l'épreuve de presque tous les climats, cherchant toujours, selon mon dessein, à ne donner aux autres créatures que le moins d'ennui possible et à n'obtenir que ma seule tranquillité. Mais j'ai été brûlé par la chaleur sous les tropiques, ressaisi par le froid vers les pôles, éprouvé dans les climats tempérés par l'inconstance du ciel, et, en tous lieux, importuné par l'agitation des éléments. J'ai vu plusieurs endroits où il ne se passe pas un jour sans orage : autant dire que chaque jour tu livres un assaut et une bataille en règle aux habitants de ces pays, qui ne sont coupables d'aucune injure envers toi. Ailleurs, la sérénité presque constante de l'atmosphère se trouve compensée par la fréquence des tremblements de terre, par le grand nombre et la colère des volcans, par des bouleversements souterrains ravageant toute une contrée. En d'autres pays, les vents et les ouragans déchaînés règnent pendant les saisons épargnées des autres fléaux du ciel. Tantôt j'ai entendu, au-dessus de ma tête, crôuler mon toit sous le grand poids de la neige ; tantôt, sous l'abondance des pluies ; la terre même s'est fendue et m'a manqué sous les pieds. D'autres fois, j'ai dû fuir hors d'haleine devant les fleuves qui me poursuivaient, comme si j'étais coupable de quelque injure à leur égard. Beaucoup de bêtes sauvages, qui n'avaient pas reçu de moi la moindre provocation, ont voulu me dévorer, et plusieurs serpents ont cherché à m'empoisonner ; en divers endroits, peu s'en est fallu que des insectes ailés ne m'aient rongé jusqu'aux os. Je ne parle pas des dangers quotidiens qui sont toujours imminents pour nous et dont le nombre est infini ; à ce propos, un philosophe de l'antiquité (1) ne trouvait pas de remède plus efficace contre la crainte que de considérer toutes choses comme également à craindre. Les infirmités même ne m'ont pas épargné, en dépit de

---

(1) Sénèque.

ma tempérance ou plutôt de ma continence à l'égard des plaisirs physiques. Ce dont je ne cesse de m'étonner, c'est de cette si grande, si vive et insatiable soif de plaisir que tu nous as donnée, et sans laquelle notre vie, privée, semble-t-il, de ce qu'elle désire naturellement, se montre si imparfaite; et cependant, tu as ordonné que l'usage de ce plaisir fût, de toutes les choses humaines, la plus nuisible aux forces et à la santé du corps, la plus désastreuse dans ses effets par rapport à chacun de nous et la plus contraire à la durée même de l'existence. Mais de toute façon, en m'abstenant presque toujours et complètement de toute jouissance, je n'ai pu éviter un grand nombre de maladies diverses qui m'ont mis en danger, les unes de mourir, les autres de perdre l'usage de quelque membre, ou de mener perpétuellement une vie plus misérable que jamais; et toutes, pendant plusieurs jours ou plusieurs mois, m'ont accablé le corps et l'âme de mille peines et de mille souffrances. Et certes, quoique chacun de nous éprouve durant la maladie des douleurs nouvelles et inaccoutumées, et une souffrance plus grande que d'habitude (comme si la vie humaine n'était pas assez malheureuse sans cela), tu n'as pourtant pas donné à l'homme, comme compensation, des moments de santé surabondante et extraordinaire qui, par leur qualité et leur intensité, lui soient une cause de jouissance exceptionnelle.

Dans les pays couverts le plus souvent de neige, j'ai failli perdre la vue: ce qui arrive ordinairement aux Lapons dans leur patrie. Le soleil et l'air, choses vitales et même indispensables à la vie, et qu'on ne peut pourtant pas éviter, nous persécutent continuellement, l'un par son humidité, par sa rigueur et par d'autres méfaits, l'autre par sa chaleur et sa lumière même: à tel point que nous ne pouvons jamais nous tenir exposés à l'un ou à l'autre, sans en ressentir quelque dommage plus ou moins grand. Enfin, je ne me souviens pas d'avoir passé un seul jour sans éprouver quelque peine, et je ne puis compter ceux que j'ai passés sans la plus minime jouissance. Je m'aperçois que nous sommes destinés autant à souffrir le mal nécessaire qu'à ne pas jouir; il est aussi impossible de vivre dans une quiétude relative que de vivre dans l'inquiétude sans être misérable. J'en conclus que tu es

l'ennemie non déguisée des hommes, des animaux et de toutes tes créatures. Tu nous tends des pièges, tu nous menaces, tu nous assailles, tu nous piques, tu nous frappes, tu nous déchires, et toujours tu nous provoques et tu nous persécutes : par coutume et par dessein, tu te fais le bourreau de ta propre famille, de tes enfants et, pour ainsi dire, de ton sang et de tes entrailles. Je ne garde donc plus aucun espoir, ayant compris que si les mortels cessent de poursuivre celui qui les fuit ou se cache avec un vrai désir de les fuir et de se cacher, toi, au contraire, rien ne te détourne de nous fouler aux pieds jusqu'à ce que tu nous achèves.

Je me vois déjà proche du temps amer et lugubre de la vieillesse, ce mal véritable et manifeste, où plutôt cet enchaînement de maux et de très graves misères qui n'est pas accidentel, mais qui est destiné fatalement par toi à tous les vivants ; qui est prévu par nous tous dès notre enfance ; qui se prépare continuellement en nous, à partir de notre cinquième lustre, par une triste décadence et un affaiblissement contre lesquels nous ne pouvons rien. Ainsi donc, à peine un tiers de la vie humaine est réservé à l'épanouissement, peu d'instant sont accordés à la maturité et à l'état de perfection, tout le reste est pour la décrépitude et son cortège de maux.

LA NATURE. — T'imaginai-tu par hasard que ce monde était créé pour vous ? Or, sache que dans mes œuvres, mes décrets et mes agissements, sauf de très rares exceptions, je me suis occupée et je m'occupe de tout autre chose que du bonheur ou du malheur des hommes. Quand je vous offense d'une façon quelconque et n'importe comment, je ne m'en aperçois que bien rarement ; de même, si je vous procure des plaisirs ou des bienfaits, je l'ignore le plus souvent ; et je n'ai pas fait, je ne fais point, comme vous le croyez, telle ou telle chose, telle ou telle action, pour vous être agréable ou pour vous servir. Enfin, même s'il m'arrivait de détruire toute votre espèce, je ne m'en apercevrais point.

L'ISLANDAIS. — Supposons que quelqu'un m'invitât spontanément et avec grande instance à l'aller voir dans sa villa, et que, pour lui complaire, je m'y rendisse. Là,



il me serait donné, pour y demeurer, une chambre toute à jour et toute en ruine, où je serais en perpétuel danger d'être écrasé, humide, fétide, ouverte au vent et à la pluie. Mon hôte, loin de me procurer la moindre distraction ou le moindre bien-être, me ferait à peine donner la nourriture nécessaire, et, de plus, me laisserait maltraiter, bafouer, menacer et battre par ses fils et par sa famille. Quand je me plaindrais de ces mauvais traitements, il me répondrait : Est-ce que par hasard tu t'imagines que j'ai fait construire cette villa pour toi ? Est-ce pour ton service que j'y entretiens mes fils et ma famille ? J'ai bien autre chose à penser qu'à te distraire et à te faire donner bonne chère ! A quoi je répondrais : — Mon ami, si tu n'as pas fait construire cette villa pour mon usage, au moins tu étais libre de ne pas m'y inviter. Mais puisque de toi-même tu as voulu m'y faire séjourner, ne dois-tu pas faire en sorte, autant qu'il est en ton pouvoir, que j'y vive tout au moins sans souffrance et sans danger ? — De même je te dis maintenant : Je sais bien que tu n'as pas fait le monde pour le mettre à notre service. Je croirais plutôt que tu l'as fait et arrangé à dessein pour nous tourmenter. Mais, je te le demande, t'ai-je par hasard demandé de me placer dans cet univers ? M'y suis-je introduit par violence et contre ta volonté ? Mais si, par ta volonté, à mon insu, sans que je pusse m'y refuser ou m'y opposer, tu m'y as placé toi-même de tes propres mains, n'est-il donc pas de ton devoir, sinon de me tenir en joie et satisfait dans ton royaume, du moins d'empêcher que j'y sois tourmenté et tracassé, et de ne pas m'en rendre le séjour pénible ? Et ce que je dis de moi, je le dis de tout le genre humain, je le dis aussi des animaux et de toute créature.

LA NATURE. — Tu n'as pas réfléchi, on le voit bien, que la vie de cet univers est un cercle perpétuel de production et de destruction : ces deux choses sont unies entre elles de manière que chacune sert continuellement à l'autre, ainsi qu'à la conservation du monde ; et ce monde entrerait incontinent en dissolution si l'une d'elles venait à disparaître. Si donc une chose quelconque était exempte de souffrance, ce serait au détriment du monde.

L'ISLANDAIS. — C'est ce même raisonnement que j'entends faire par tous les philosophes. Mais puisque ce qui est détruit souffre, et que ce qui détruit non seulement ne jouit pas mais est, peu après, détruit à son tour, dis-moi ce qu'aucun philosophe n'a pu me dire : à qui plait ou à qui est utile cette vie profondément malheureuse de l'univers, qui ne se perpétue que par la ruine et la mort des éléments qui la composent ?

Pendant qu'ils discourent de la sorte, on raconte que deux lions survinrent, si faibles et si amaigris par la faim qu'ils eurent à peine la force de dévorer notre Islandais ; ils l'achevèrent pourtant et reprirent assez de force pour vivre encore ce jour-là. Mais il en est plusieurs qui nient ce fait. Ils prétendent que pendant que l'Islandais parlait, un vent furieux se leva, qui le renversa par terre et éleva sur lui un superbe mausolée de sable, sous lequel il se dessécha et se transforma en une belle momie. Ils ajoutent même qu'il aurait été retrouvé plus tard par certains voyageurs et placé dans le musée de je ne sais plus quelle ville d'Europe.

---

## ELOGE DES OISEAUX

Par une belle matinée de printemps, Amelio, philosophe solitaire, s'était entouré de ses livres et lisait, assis à l'ombre de sa villa. Touché du chant des oiseaux qui s'ébattaient par la campagne, il se prit peu à peu à écouter et à méditer, et déposa son livre. Enfin, il prit la plume et, en ce même lieu, il se mit à écrire les lignes qui suivent :

Les oiseaux sont naturellement les plus joyeuses créatures du monde. Je ne veux pas dire par là qu'à les voir et à les entendre, ils nous réjouissent toujours, mais je parle des oiseaux en eux-mêmes et j'affirme qu'ils ressentent de la joie et de la gaieté plus que les autres animaux. Ceux-ci se montrent communément sérieux et graves, et même beaucoup d'entre eux paraissent mélancoliques.

coliques ; rarement ils donnent des signes de joie, et encore ces signes sont-ils faibles et passagers ; dans la plupart de leurs jouissances et de leurs plaisirs, ils ne montrent aucun enjouement et ne manifestent aucune allégresse. Quant aux campagnes verdoyantes, aux horizons vastes et attrayants, aux soleils splendides, aux cieux cristallins et doux, s'ils en sont charmés, ils n'ont pas coutume d'en donner des marques extérieures ; sauf les lièvres, dont on dit que la nuit, en temps de lune, et surtout de pleine lune, ils prennent leurs ébats et dansent ensemble, réjouis de cette clarté, suivant ce qu'en a écrit Xénophon. Les oiseaux, la plupart du temps, font paraître une grande joie dans leurs mouvements et dans leur extérieur ; et ce pouvoir qu'ils ont de nous égayer par leur spectacle ne tire son origine que du fait que leurs formes et leurs manières, en général, sont telles qu'elles dénotent une aptitude naturelle, une disposition particulière à éprouver du plaisir et de la joie ; encore cette apparence ne doit-elle pas être tenue pour vaine et trompeuse. A chacune de leurs satisfactions, à chacun de leurs contentements, ils chantent ; et plus s'accroît leur ravissement, plus ils mettent de force et de zèle dans leur chant. Or, comme ils chantent une bonne partie du temps, il s'ensuit qu'ordinairement ils sont en belle humeur et satisfaits. Et s'il est bien connu que tant qu'ils subissent l'influence de l'amour, ils chantent mieux, plus souvent et plus longtemps que jamais, il ne faut pas croire cependant qu'ils ne soient pas portés à chanter par d'autres plaisirs et d'autres contentements.

En effet, il est évident qu'en un jour serein et tranquille ils chantent plus volontiers qu'en un jour obscur et troublé ; et dans la tempête ils se taisent, comme aussi à chaque crainte qu'ils éprouvent ; mais, une fois la tempête passée, ils reprennent leurs envolées et leurs chants. De même, on remarque qu'ils ont coutume de chanter le matin, au réveil ; ils y sont amenés en partie par la joie que leur cause le jour naissant, en partie par le plaisir que trouve généralement tout animal à se sentir restauré et refait par le sommeil. Ils se réjouissent aussi extrêmement des verdure riantes, des vallées fertiles, des eaux pures et

transparentes et de la beauté du paysage. En ces choses, il est à noter que ce qui nous paraît agréable et attrayant le leur paraît aussi, comme on peut le constater par les appâts au moyen desquels on les attire dans les filets et dans les pièges. On le voit aussi par la nature des lieux où, d'ordinaire, à la campagne, ils se réunissent en plus grand nombre et chantent avec le plus d'assiduité et d'entrain. Au contraire, les autres animaux, excepté peut-être ceux qui sont domestiques et habitués à vivre avec les hommes, ne portent aucun ou presque aucun le même jugement que nous sur l'agrément et la beauté des sites. Et il ne faut pas s'en étonner, car ils ne sont charmés que de ce qui est naturel. Or, en tout cela, une très grande partie de ce que nous appelons naturel, ne l'est guère et doit être considérée plutôt comme artificielle; par exemple, les champs cultivés, les arbres émondés, les plantes et les fleurs arrangées et disposées avec art, les fleuves resserrés entre leurs rives et redressés dans leurs cours, et tant d'autres choses semblables, ne sont ni dans l'état ni dans l'apparence qu'on devrait leur trouver naturellement. De sorte que l'aspect de tout pays habité par quelque génération que ce soit d'hommes civilisés, même en laissant de côté les villes et les autres lieux où les individus se réunissent pour vivre en commun, est chose artificielle et fort différente de ce qu'elle serait à l'état de nature. Quelques-uns prétendent, et cela vient à l'appui de mon opinion, que la voix des oiseaux est plus noble et plus douce, et leur chant plus modulé dans nos régions que dans celles où les habitants sont sauvages et grossiers; on en infère que les oiseaux, même à l'état de liberté, prennent quelque chose de la civilisation des peuples aux demeures desquels ils sont habitués.

Quoi qu'il en soit, ce fut certes une remarquable prévoyance de la nature d'accorder à une même espèce d'animaux le chant et le vol, de manière que ceux qui avaient pour mission de divertir les autres créatures avec leur voix fussent d'ordinaire dans des lieux élevés, d'où cette voix pût se répandre à l'entour dans un plus grand espace et parvenir à un plus grand nombre d'auditeurs; et de manière que l'air, qui est l'élément destiné au son,

fût peuplé de créatures chantantes et musiciennes. En vérité, c'est un grand encouragement et un plaisir, non moins, à ce qu'il me semble, pour les autres êtres que pour nous, d'entendre le chant des oiseaux. Et cela vient principalement, je crois, non de la suavité des sons, quelque grande qu'elle soit, ni de leur variété, ni de leur mélodie, mais de cette expression d'allégresse qui est naturellement contenue, tant dans le chant en général que dans le chant des oiseaux en particulier. C'est, pour ainsi dire, un rire que l'oiseau émet, quand il se sent dans un état de bien-être et de contentement.

Ainsi pourrait-on dire, en quelque sorte, que les oiseaux participent du privilège que nous avons de rire et que n'ont pas les autres animaux. Plusieurs philosophes ont pensé même que, si l'homme a été défini un animal intelligent et raisonnable, il serait suffisant de le définir un animal capable de rire: il leur semblait que le rire ne nous est pas moins propre et particulier que la raison. C'est assurément une chose merveilleuse que, étant la plus malheureuse et la plus tourmentée de toutes les créatures, nous soyons doués de la faculté de rire. Admirable aussi est l'usage que nous faisons de cette faculté, car on voit beaucoup d'hommes tombés en quelque cruelle infortune, d'autres en grande tristesse d'âme, d'autres qui pour ainsi dire ne conservent aucun attachement à la vie, étant parfaitement édifiés sur la vanité de tout bien terrestre, presque incapables de toute joie et privés de toute espérance, — et ces hommes rient néanmoins. Bien plus, mieux ils se rendent compte de la vanité de tous biens et de l'infélicité de la vie, moins ils espèrent et moins ils sont aptes à jouir, — et plus ces êtres singuliers sont d'ordinaire enclins au rire. La nature du rire en général, ses intimes principes et ses modes, du moins au point de vue moral, pourraient à peine recevoir une définition et une explication, à moins peut-être de considérer le rire comme une sorte de folie passagère ou comme un égarement et un délire. Car les humains, n'étant jamais satisfaits ni vraiment réjouis par aucune chose, ne peuvent avoir un motif de rire qui soit raisonnable et juste. Même il serait curieux de rechercher pourquoi et à quelle occasion

plus ou moins vraisemblable l'homme fut appelé pour la première fois à employer et à connaître cette faculté qui lui est propre. D'autant plus qu'il n'est pas douteux que, dans l'état primitif et sauvage, il se montre le plus souvent sérieux, comme font les autres animaux, et même d'apparence mélancolique. Aussi je suis d'avis que le rire, non seulement apparut au monde après les larmes, — ce qu'on ne peut nullement contester, — mais qu'il se passa un long espace de temps avant qu'on en fit l'expérience et qu'on le vit apparaître pour la première fois. En ce temps-là, la mère n'aurait pas souri à son enfant et celui-ci ne l'aurait pas reconnue par son sourire, comme dit Virgile. Si aujourd'hui, du moins dans les milieux civilisés, les enfants commencent à rire peu après leur naissance, ils le font principalement en vertu de l'exemple, parce qu'ils voient rire les autres. Et je croirais volontiers que, parmi les mortels, la première occasion et la première cause de rire a été l'ivresse, cet autre effet propre et particulier au genre humain. L'ivresse se produisit longtemps avant que notre espèce en fut venue à aucune civilisation, car nous savons qu'on ne trouve presque aucun peuple, si grossier soit-il, qui ne se soit procuré quelque boisson pour s'enivrer, et qui n'ait l'habitude d'en user avec passion. Il ne faut pas s'en étonner, surtout si l'on considère que les hommes, s'ils sont les plus infortunés de tous les animaux, sont aussi ceux qui s'accoutument le plus volontiers de toute aliénation non douloureuse de leur esprit, de l'oubli d'eux-mêmes, et, pour ainsi dire, de la suspension de la vie; par là ils interrompent et diminuent pour quelque temps le sentiment et la conscience de leurs propres maux, et c'est pour eux un grand bienfait. Et pour ce qui est du rire, on voit que les sauvages, quoique d'aspect sérieux et triste dans les autres moments, rient cependant à profusion dans l'ivresse; ils parlent aussi beaucoup et chantent, contre leur usage. Mais je traiterai plus longuement ce sujet dans une histoire du rire, que je me propose d'écrire: là, quand j'en aurai exposé l'origine, je continuerai en racontant les phases de son évolution et ses conséquences jusqu'au temps présent, où il a acquis une plus grande dignité et une plus grande importance que

jamais. Dans les nations civilisées il tient une place et il remplit un office qui suppléent en quelque sorte au rôle joué en d'autres temps par la vertu, par la justice et par l'honneur; dans beaucoup de cas, il réfrène et épouvante les individus enclins aux mauvaises actions. Or, pour en conclure au sujet du chant des oiseaux, j'ajouterai que si l'on est réconforté ou réjoui à voir ou à deviner en autrui une joie dont on n'aît pas à être jaloux, la nature a montré une très louable prévoyance en faisant du chant des oiseaux, qui est une démonstration d'allégresse et une espèce de rire, une distraction partagée par tous, tandis que le chant et le rire des hommes, eu égard au reste du monde, sont chose privée; et elle a sagement pourvu à ce que la terre et l'air fussent peuplés d'animaux qui, tout le jour, par leurs chants de joie sonores et solennels, applaudissent, pour ainsi dire, à la vie universelle, en excitant les autres créatures à l'allégresse et en donnant des témoignages continuels, bien que mensongers, de la félicité des choses.

Et si les oiseaux sont et se montrent plus joyeux que les autres créatures, ce n'est pas sans raison. Car vraiment, comme je l'ai indiqué en commençant, ils sont, par nature, plus aptes à jouir et mieux faits pour être heureux. Premièrement, il ne semble pas qu'ils soient sujets à l'ennui. Ils changent de lieu à chaque instant; ils passent d'une contrée à une autre, si éloignée soit-elle, et des plus basses aux plus hautes régions de l'air, en un court espace de temps et avec une facilité merveilleuse. Ils voient et perçoivent dans leur existence une infinie diversité de choses; leur corps est toujours en mouvement; la vie extérieure abonde chez eux outre mesure. Tous les autres êtres, dès qu'ils ont pourvu à leurs besoins, aiment à se tenir tranquilles et inoccupés; aucun, hormis les poissons et aussi quelques insectes ailés, ne se livre aux courses lointaines par seul passe-temps. Ainsi, à moins qu'il ne soit chassé par la tempête, par les bêtes sauvages ou par quelque autre cause semblable, l'homme des bois s'écarte à peine de son gîte, si ce n'est pour subvenir au jour le jour à ses nécessités, lesquelles ne lui créent guère que des soucis passagers; il se plaît habituellement au repos et à

l'insouciance; il passe les jours presque entiers, assis négligemment et en silence dans sa cabane informe, ou au dehors, ou dans les anfractuosités et les cavernes, parmi les rochers et les pierres. Les oiseaux, au contraire, restent très peu de temps en un même lieu; ils vont et viennent continuellement sans nécessité aucune; ils ont coutume de voler par plaisir, et souvent, s'étant rendus par divertissement à plusieurs centaines de milles du lieu où ils ont l'habitude de séjourner, le même jour, ils y retournent avant la tombée de la nuit. Et dans les courts instants où ils se posent en un endroit, on ne les voit jamais se tenir le corps immobile; toujours ils se tournent de côté et d'autre, toujours ils se remuent, se penchent, s'étirent, se secouent, se démènent avec une vivacité, une agilité, une prestesse de mouvements incomparables. En somme, depuis sa sortie de l'œuf jusqu'à sa mort, sauf les intervalles du sommeil, l'oiseau ne se repose à aucun moment. Ces considérations permettent, à ce qu'il me semble, d'affirmer que l'état naturel et ordinaire des autres animaux, y compris même les hommes, c'est le repos, et que celui des oiseaux, c'est le mouvement.

A ces qualités et conditions extérieures correspondent chez eux les qualités intrinsèques, c'est-à-dire de l'âme, lesquelles les rendent aussi plus aptes que les autres à la félicité. Ils ont l'ouïe très fine et la vue si perçante et si parfaite, que notre esprit peut difficilement s'en faire une idée exacte; par là ils jouissent, tout le jour, de spectacles immenses et très variés; et d'en haut, ils découvrent en même temps de tels espaces de terre et, d'un coup d'œil, voient distinctement tant de pays que, même avec notre esprit, nous pouvons à peine en embrasser autant en une fois; il suit de là qu'ils doivent avoir au suprême degré la force, la vivacité et la puissance de l'imagination. Je ne parle pas de cette imagination profonde, ardente et orageuse, telle que celle de Dante et du Tasse, don funeste, cause d'inquiétudes et d'angoisses lourdes et perpétuelles; mais de cette faculté riche, variée, légère, instable et enfantine, qui est une source abondante de pensées agréables et joyeuses, d'erreurs douces, de plaisirs et d'encouragements variés, c'est-à-dire le bienfait le plus grand et



le plus profitable dont la nature puisse gratifier une âme vivante. De sorte que les oiseaux ont en abondance ce qui, dans l'imagination, est bon et utile à l'enjouement de l'âme, sans toutefois participer à ce qui est nuisible et douloureux. Et comme ils ont à profusion ce qui contribue à la vie extérieure, ils sont richement pourvus aussi de ce qui forme la vie intérieure; mais de telle sorte que cette abondance constitue pour eux un avantage et un plaisir, comme chez les enfants, et non pas un dommage et une misère insigne, comme dans la plupart des cas chez les hommes. En effet, comme l'oiseau, par sa vivacité et sa mobilité extérieures, décèle une ressemblance manifeste avec l'enfant; de même, on peut croire raisonnablement qu'il lui ressemble quant aux qualités intérieures de l'âme. Encore, si les biens de cet âge étaient communs aux autres âges de la vie et si les maux n'étaient jamais plus grands qu'alors, l'homme aurait peut-être des raisons de supporter patiemment l'existence.

A mon avis, la nature des oiseaux, si nous la considérons de certaine façon, dépasse en perfection celle des autres animaux. Par exemple, si nous observons que l'oiseau l'emporte de beaucoup par les facultés de la vue et de l'ouïe, qui sont les principales suivant l'ordre naturel des créatures animées, on peut en déduire que la nature de l'oiseau est la plus parfaite de toutes. De plus, les autres êtres, comme je l'ai déjà dit, sont naturellement enclins au repos, et les oiseaux au mouvement; or, le mouvement ressemble plus à la vie que le repos (ou plutôt, la vie consiste dans le mouvement), et les oiseaux sont doués du mouvement extérieur au plus haut degré; en outre, la vue et l'ouïe, où ils l'emportent sur tous les autres et qui sont leurs facultés dominantes, sont les deux sens les plus particuliers aux vivants, comme ils sont aussi les plus vifs et les plus mobiles, tant en eux-mêmes que dans les effets qu'ils produisent intérieurement et extérieurement par rapport à l'organisme. Enfin, si l'on tient compte de tout ce qui vient d'être exposé, on en conclut qu'à l'encontre de ce que l'on remarque chez les autres animaux, l'oiseau manifeste une plus grande abondance de vie intérieure et extérieure. Or, la vie étant

chose plus parfaite que son contraire, au moins dans les créatures vivantes, et une plus grande abondance de vie révélant une plus grande perfection, il s'ensuit aussi que la nature des oiseaux est plus parfaite. A ce propos, il ne faut pas passer sous silence que les oiseaux sont également aptes à supporter le froid très vif et la chaleur intense, même sans transition aucune, car souvent nous voyons qu'en moins d'un instant ils s'élèvent de terre dans les airs jusqu'à une grande hauteur, c'est-à-dire jusqu'à des régions excessivement froides; et un grand nombre d'entre eux parcourent, en peu de temps et sans s'arrêter, des climats très différents.

Enfin, comme Anacréon désirait pouvoir se changer en miroir, pour être regardé continuellement par celle qu'il aimait, ou en vêtement pour la couvrir, ou en onguent pour l'oindre, ou en eau pour la laver, ou en bandelette pour qu'elle le serrât contre son sein, ou en perle pour être porté à son cou, ou en chaussure pour être au moins foulé de ses pieds; de même, je voudrais, pour quelque temps, être changé en oiseau afin d'éprouver ce contentement et cette joie qu'ils ont à vivre.

---

## DIALOGUE DE MALAMBRUN ET DE FARFARELLO

MALAMBRUN. — Esprits de l'abîme, Farfarello, Ciriatto, Baconero, Astarotte, Alichino, tous, quels que soient vos noms, je vous conjure au nom de Belzébuth et je vous commande, par la vertu de mon art qui peut tirer la lune de son orbite et clouer le soleil au milieu de la voûte céleste: que l'un de vous vienne muni des ordres de votre prince et du plein pouvoir d'employer à mon service toutes les forces de l'enfer.

FARFARELLO. — Me voici.

MALAMBRUN. — Qui es-tu?

FARFARELLO. — Je suis Farfarello, tout à tes ordres.

MALAMBRUN. — Apportes-tu les pouvoirs de Belzébuth?

FARFARELLO. — Oui, je les apporte; et je puis faire pour

te servir, plus que ne le pourrait le roi lui-même, et plus que toutes les autres créatures ensemble.

MALAMBRUN. — Fort bien. Tu vas donc satisfaire l'un de mes désirs.

FARFARELLO. — Tu seras servi. Qu'ordonnes-tu? Veux-tu une noblesse plus grande que celle des Atrides?

MALAMBRUN. — Non.

FARFARELLO. — Plus de richesses qu'on n'en trouvera dans la cité de Manoa (1), quand elle sera découverte?

MALAMBRUN. — Non.

FARFARELLO. — Un empire aussi grand que celui rêvé, dit-on, une nuit, par Charles-Quint?

MALAMBRUN. — Non.

FARFARELLO. — Livrer à tes caprices une femme plus farouche que Pénélope?

MALAMBRUN. — Non. Crois-tu que le diable soit nécessaire pour si peu?

FARFARELLO. — Souhaiterais-tu honneurs et richesses, coquin comme tu l'es?

MALAMBRUN. — J'aimerais mieux que le diable me souhaitât le contraire.

FARFARELLO. — Enfin, que m'ordonnes-tu?

MALAMBRUN. — Rends-moi heureux pour un instant.

FARFARELLO. — Je ne puis pas.

MALAMBRUN. — Comment, tu ne peux pas?

FARFARELLO. — Je te jure, en conscience, que je ne le puis pas.

MALAMBRUN. — En conscience d'honnête démon?

FARFARELLO. — Mais certes. Sois assuré qu'il y a d'honnêtes démons, tout comme il y a d'honnêtes gens.

MALAMBRUN. — Et toi, sois certain que je te pendrai ici par la queue à l'une de ces poutres, si tu ne m'obéis pas sur-le-champ, sans tant de phrases.

FARFARELLO. — Il t'est plus facile de me tuer, qu'à moi de t'accorder ce que tu demandes.

MALAMBRUN. — S'il en est ainsi, va-t'en chargé de toutes mes malédictions et que Belzébuth vienne en personne.

FARFARELLO. — Belzébuth aurait beau venir avec tout

---

(1) Autre nom de l'El-Dorado.

Israël et tous les Enfers, pas plus que moi il ne pourrait te rendre heureux, ni toi ni tes semblables.

MALAMBRUN. — Pas même pour un moment ?

FARFARELLO. — Ce n'est pas plus possible pour un moment, que pour toute la vie.

MALAMBRUN. — Mais si tu ne peux me rendre heureux en aucune manière, aie au moins assez de cœur pour me délivrer de l'infélicité.

FARFARELLO. — Oui, si tu peux faire en sorte de ne pas t'aimer par-dessus tout.

MALAMBRUN. — Je ne le pourrai qu'après ma mort.

FARFARELLO. — Pendant la vie, aucune créature animée ne le peut. En effet, votre nature acquerrait n'importe quelle qualité plutôt que celle-là.

MALAMBRUN. — Sans doute.

FARFARELLO. — Donc, en t'aimant nécessairement du plus grand amour dont tu sois capable, tu désires nécessairement aussi le plus possible ta félicité propre; et comme il s'en faut de beaucoup que ce désir, qui est extrême soit satisfait, il en résulte que d'aucune manière tu ne peux éviter d'être malheureux.

MALAMBRUN. — Pas même quand j'éprouverai quelque plaisir, car aucun plaisir ne me rendra heureux ni satisfait.

FARFARELLO. — Non, aucun, vraiment.

MALAMBRUN. — Et ce plaisir, n'égalant pas le besoin de félicité que j'ai naturellement dans l'âme, ne sera pas un vrai plaisir: dans le temps même qu'il durera, je ne cesserai pas d'être malheureux.

FARFARELLO. — Non tu ne cesseras pas de l'être, car chez les hommes et chez les autres créatures vivantes, la privation de la félicité, quoique sans douleur et sans aucun chagrin, même dans les moments que vous nommez heureux, implique une infélicité réelle.

MALAMBRUN. — Tellement que, depuis la naissance jusqu'à la mort, notre infélicité ne peut cesser, pas même pendant l'espace d'un seul instant.

FARFARELLO. — Si ! Elle cesse quand vous dormez d'un

sommeil sans rêves, ou quand il vous prend une défaillance qui suspende l'usage des sens.

MALAMBRUN. — Mais jamais pendant que nous nous sentons vivre.

FARFARELLO. — Non jamais.

MALAMBRUN. — De sorte que, à parler absolument, ne pas vivre vaut mieux que vivre.

FARFARELLO. — Oui, si la privation de l'infélicité est simplement meilleure que l'infélicité.

MALAMBRUN. — Donc...

FARFARELLO. — Donc, s'il te semble bon de me donner ton âme avant le temps, je suis tout prêt à l'emporter.

## DIALOGUE DE LA NATURE ET D'UNE ÂME

LA NATURE. — Va, ma fille de prédilection, car tu seras considérée et appelée telle pendant une longue suite de siècles. Vis, et sois grande et malheureuse.

L'ÂME. — Quel mal ai-je fait avant de naître, pour que tu me condamnes à une telle peine ?

LA NATURE. — Quelle peine, ma fille ?

L'ÂME. — Ne me prescis-tu pas d'être malheureuse ?

LA NATURE. — Mais, c'est seulement parce que je veux que tu sois grande, et que ceci ne se peut sans cela. Ignore-tu que ta destinée est d'habiter un corps humain, et que tous les hommes, par nécessité, naissent et vivent malheureux ?

L'ÂME. — Mais, au contraire, il serait raisonnable que tu les rendisses heureux par nécessité. Si tu ne peux agir de la sorte, tu devrais t'abstenir de les mettre au monde.

LA NATURE. — Ni l'une ni l'autre chose ne sont en mon pouvoir, car je suis soumise au destin. Celui-ci en ordonne autrement, quelle qu'en soit la cause, cause que ni toi ni moi ne pouvons comprendre. Or, comme tu as été créée et disposée pour animer une forme humaine, aucune force au monde, ni la mienne ni celle des autres ne te pourra délivrer du malheur commun à tous les êtres. Mais en

outre, tu devras subir un malheur particulier et beaucoup plus grand, à cause de la supériorité dont je t'ai pourvue.

L'ÂME. — Je n'ai rien appris encore, et ce n'est que maintenant que je commence à vivre. De là vient sans doute que je ne te comprends pas. Mais dis-moi : la perfection et la condition malheureuse sont-elles essentiellement une même chose ? ou, si ce sont deux choses, ne pourrais-tu les séparer l'une de l'autre ?

LA NATURE. — Dans l'âme des hommes, et, toute proportion gardée, dans celle de tous les autres animaux, on peut dire que c'est presque une même chose, car la perfection de l'âme entraîne une plus grande intensité de vie, qui elle-même comporte un sentiment plus grand de l'infélicité, ou, en d'autres termes un malheur plus complet. Semblablement, la plus grande intensité de vie donne aux âmes une plus grande volonté d'amour-propre, quelle que soit la forme sous laquelle celui-ci se manifeste. Cet accroissement d'amour-propre détermine à son tour un plus grand désir de félicité, et aussi un plus grand mécontentement d'en être privé, une plus grande douleur dans l'adversité. Tout cela se trouve contenu dans l'ordre primitif et éternel des choses créées, auquel je ne puis rien changer. En outre, la finesse de ton intelligence et la vivacité de ton imagination t'empêcheront, en grande partie, d'être maîtresse de toi. Les animaux grossiers emploient aisément aux fins qu'ils se proposent toutes leurs facultés et toutes leurs forces. Mais, en de très rares occasions, les hommes donnent toute la mesure de leur pouvoir. Ils en sont ordinairement empêchés par la raison et par l'imagination, qui leur suggèrent mille doutes dans la délibération et leur créent mille retards dans l'exécution. Les moins habiles et les moins habitués à réfléchir, à s'examiner eux-mêmes, sont les plus prompts à se résoudre et les plus capables d'agir. Mais tes pareilles, renfermées continuellement en elles-mêmes, et comme écrasées par la grandeur de leurs propres facultés se trouvent réduites à l'impuissance et ne peuvent échapper le plus souvent à l'irrésolution, tant dans la délibération que dans l'action. Et c'est là une des plus grandes souffrances dont soit affli-

gée la vie humaine. Ajoutes-y que par l'excellence de tes dispositions, tu surpasseras facilement et en peu de temps presque toutes tes semblables dans les connaissances les plus graves et dans les sciences les plus ardues. Néanmoins, il te sera toujours impossible ou fort malaisé d'apprendre ou de mettre en pratique un très grand nombre de choses minimales en elles-mêmes, mais très nécessaires dans le commerce des hommes; en même temps tu devras te résoudre à voir ces choses parfaitement pratiquées et apprises sans peine par mille petits esprits, non seulement fort au-dessous de toi, mais dépourvus de toute valeur. Ces difficultés, ces misères infinies, et bien d'autres encore, occupent et assiègent les grandes âmes. Celles-ci, toutefois, sont abondamment récompensées par la renommée, par les louanges et les honneurs que leur procure leur noblesse même, et par le souvenir durable qu'elles laissent après elles.

L'ÂME. — Mais ces louanges et ces honneurs dont tu parles, de qui les tiendrai-je? du ciel, de toi; ou de quelle autre puissance?

LA NATURE. — Des hommes, parce qu'ils sont seuls à pouvoir te les accorder.

L'ÂME. — Mais je pensais, moi, qu'étant incapable de tout ce qui est indispensable, comme tu le prétends, pour vivre en société, et notamment de ce que peuvent faire si aisément les esprits les plus médiocres, j'étais destinée à être, non pas louée, mais vilipendée et évitée par les hommes, ou du moins à vivre inconnue à presque tout le monde, comme inapte aux devoirs sociaux.

LA NATURE. — Il ne m'est pas donné de prévoir l'avenir, ni par conséquent de te prédire infailliblement ce qui t'advient ni ce que l'on pensera de toi pendant ton séjour sur la terre. Je dois avouer pourtant que l'expérience du passé me fait admettre comme vraisemblable que les mortels te poursuivront de leur envie, cet autre fléau qui s'attache aux âmes élevées, ou qu'ils t'accableront de leur mépris et de leur indifférence. Joins à cela que la fortune et la destinée ont coutume d'être les ennemies de tes semblables. Mais, tout de suite après ta mort, comme il advint à un nommé Camoëns, ou peu d'années

après, comme ce fut le cas pour un autre appelé Milton, tu seras célébrée et portée aux nues, je ne dis pas par tous, mais au moins par le petit nombre des hommes de bon sens. Peut-être que les cendres de la personne à laquelle tu es destinée reposeront dans une sépulture magnifique; les traits de son visage, imités et reproduits de diverses manières, se répandront parmi les hommes; on décrira, on confiera soigneusement à la postérité les moindres événements de sa vie, et enfin le monde civilisé sera tout entier rempli de son nom. J'excepte le cas où, par la malignité du sort et par la surabondance même de tes facultés, tu serais constamment empêchée de révéler aux autres, sur ton propre mérite, aucun signe proportionné à leur entendement, fait dont les exemples sont en vérité fort nombreux, mais que le Destin et moi sommes seuls à connaître.

L'ÂME. — Ma mère, quoique privée encore des autres connaissances, je sens que le plus grand ou plutôt le seul désir que tu m'aies donné est celui de la félicité. Et en admettant que je sois capable de désirer la gloire, je sens que je ne puis chercher à l'acquérir qu'à titre de félicité ou d'utilité. Or, à en juger par tes paroles, la perfection dont tu m'as dotée pourra bien m'être nécessaire ou profitable pour acquérir la renommée universelle; mais elle ne mène point au bonheur, elle m'entraîne plutôt violemment à la misère. Quant à cette gloire même, il n'est pas croyable que j'y parvienne avant ma mort, et si elle m'échoit en partage, comment me fera-t-elle trouver plus d'utilité ou plus de plaisir dans les biens de ce monde? Enfin, il peut facilement arriver, comme tu le reconnais, que cette gloire rebelle, prix de tant de peines, ne me soit accordée en aucune manière, pas même après ma mort. Ainsi, je conclus de tes propres aveux, que loin de m'aimer particulièrement, comme tu l'affirmais tout à l'heure, tu me hais et me veux plus de mal que ne m'en témoignent les hommes et la fortune, tant que je resterai sur la terre. En effet, tu n'as pas hésité à m'accabler d'un don aussi funeste que cette perfection dont tu me fais l'éloge et qui sera l'un des principaux obstacles par lesquels je serai empêchée d'arriver à mon seul but, c'est-à-dire au bonheur.



LA NATURE. — Ma fille, toutes les âmes humaines, comme je te le disais, sont une proie assignée au malheur, sans que cela me soit imputable. Mais, dans l'universelle misère de la condition terrestre et dans l'infinie vanité de tous les plaisirs et de tous les avantages, la gloire est estimée par la plupart comme le plus grand bien qui soit accordé aux mortels et comme le plus digne objet qu'ils puissent proposer à leurs soins et à leurs actions. C'est pourquoi j'ai résolu, non par haine, mais par une véritable et particulière bienveillance, de te prêter, pour atteindre à ce but, tous les secours dont je dispose.

L'ÂME. — Dis-moi : parmi les bêtes, dont tu parlais, en est-il par hasard qui soient pourvues de moins de vitalité et de moins de sentiment que les hommes ?

LA NATURE. — En commençant par celles qui tiennent de la plante, toutes sont en cela, à un degré plus ou moins grand, inférieures à l'homme. Celui-ci a plus de vie, plus de sentiment que tous les animaux, parce que de tous les êtres vivants il est le plus parfait.

L'ÂME. — Eh bien ! si tu m'aimes, loge-moi dans le plus imparfait, ou si tu ne le peux, dépouille-moi des funestes dons qui m'ennoblissent et fais-moi ressembler à l'âme humaine la plus stupide et la plus insensée que tu aies jamais produite.

LA NATURE. — Ce dernier vœu je puis l'exaucer, et je vais le faire, puisque tu refuses l'immortalité vers laquelle je t'avais dirigée.

L'ÂME. — Et en échange de l'immortalité, je te saurai gré de hâter ma mort le plus qu'il se pourra.

LA NATURE. — Je vais en conférer avec le Destin.

---

# PENSÉES

---

(CHOIX)

La sagesse économique de ce siècle peut se mesurer par la vogue des éditions appelées compactes. On y emploie peu de papier, mais, en revanche, on s'y abîme la vue. Il est vrai que, pour excuser cette économie de papier dans les livres, on peut alléguer que l'usage de notre époque est d'imprimer beaucoup et de ne rien lire. C'est à ce même usage qu'il faut attribuer l'abandon des caractères ronds employés communément autrefois et remplacés aujourd'hui par des caractères allongés, imprimés sur papier brillant. Ces impressions, quoique agréables à la vue, sont bien naturelles en un temps où l'on imprime les livres plutôt pour les faire voir que pour les lire.

\*\*\*

Dans les choses obscures, c'est toujours le petit nombre qui y voit le mieux; dans les choses claires, c'est le grand nombre. Il est absurde d'invoquer, dans les questions métaphysiques, ce qu'on appelle le sentiment des masses, sentiment dont on ne fait aucun cas lorsqu'il s'agit de phénomènes physiques soumis aux sens, comme, par exemple, dans la question du mouvement de la terre et dans mille autres. Au contraire, il est téméraire, dangereux et, à la longue, inutile de s'opposer à l'opinion du plus grand nombre en matière politique.

\*\*\*

La mort n'est point un mal: elle délivre l'homme de tous les maux et, en lui retirant les biens, elle lui enlève tout désir. Mais la vieillesse est un très grand mal, parce

qu'elle s'accompagne de toutes les douleurs et, qu'en privant l'homme de tout plaisir, elle lui laisse tous ses appétits. Néanmoins, les hommes craignent la mort et souhaitent la vieillesse.

★★

Nous sommes parfaitement convaincus que la plupart des personnes à qui nous confions l'éducation de nos enfants sont elles-mêmes sans éducation. Et nous n'ignorons pas qu'il leur est impossible de donner ce qu'elles n'ont pas reçu et ce qui ne peut s'acquiescer autrement.

★★

Il est un siècle qui a la prétention de tout refaire dans les arts et dans les sciences, sans parler du reste, et cela précisément parce qu'il est incapable de rien faire.

★★

Il y a, chose étrange à dire, un dédain de la mort et un courage plus abject et plus méprisable que la peur : tel est le courage des négociants et des autres hommes voués à la recherche du lucre, qui, très souvent, même pour des gains minimes et pour de sordides économies, se refusent obstinément à prendre les précautions et les mesures nécessaires à leur conservation, et s'exposent à des dangers extrêmes où, vils héros, ils trouvent parfois une mort peu louable. On a pu voir de remarquables exemples de ce courage ignominieux, amenant fatalement des conséquences fâcheuses pour des peuples innocents, notamment lors de l'épidémie de choléra qui a sévi dans ces dernières années.

★★

Si, contre l'opinion des autres, nous avons prédit qu'une chose arrivera et qu'en effet elle arrive, ne croyons pas que nos contradicteurs, voyant le fait, nous donnent raison et nous appellent plus sage et plus intelligent qu'eux. Ils nieront le fait ou la prédiction, ou bien ils allégueront telle

ou telle différence dans les circonstances, ou, de toute façon, ils trouveront des causes d'après lesquelles ils s'efforceront de se persuader, à eux-mêmes et aux autres, que leur opinion était juste et la nôtre fausse.

★★

Les prisons et les galères sont pleines de gens qui, à les entendre, sont tout à fait innocents; de même les emplois publics et les honneurs de toute sorte ne sont conférés qu'à des personnes qui y ont été appelées et contraintes malgré elles. Il est presque impossible de trouver quelqu'un qui avoue ou avoir mérité la peine qu'il souffre, ou cherché ni désiré les honneurs dont il jouit; mais ceci est peut-être moins possible encore que cela.

★★

Il me semble assez difficile de décider s'il est plus contraire aux premiers principes de la bienséance de parler longuement de soi et par habitude, ou s'il est plus rare de trouver un homme exempt de ce vice.

★★

Aucun signe plus certain qu'on est peu philosophe et peu sage que de vouloir toute sa vie sage et philosophique.

★★

Aucune profession n'est plus stérile que celle des lettres. Cependant, telle est la valeur de l'imposture dans le monde, qu'avec son aide même les lettres deviennent fructueuses. L'imposture est pour ainsi dire l'âme de la vie sociale, c'est un art sans lequel aucun art et aucune faculté ne sont parfaits, si on les considère dans leurs effets sur l'esprit des autres. Chaque fois que vous examinerez la condition de deux personnes qui auront, l'une une valeur vraie, l'autre une valeur fausse, vous trouverez que celle-ci est plus riche que celle-là; le plus souvent même celle-ci est

fortunée, celle-là est pauvre. L'imposture vaut et réussit même sans la vérité; mais la vérité sans imposture ne peut rien. Cela n'est pas dû, je crois, à une mauvaise inclination de notre espèce, mais c'est que le vrai étant toujours trop pauvre et défectueux, il est nécessaire, pour que l'homme en soit touché et y trouve du plaisir, d'y ajouter de l'illusion et du prestige, en un mot, de promettre plus et mieux qu'on ne peut donner. La nature même n'est qu'imposture pour l'homme, et elle ne lui rend la vie aimable et supportable que par l'imagination et l'artifice.

★★

De même que l'humanité a coutume, en blâmant le présent, de louer le passé, la plupart des voyageurs, pendant qu'ils parcourent le monde, s'éprennent de leur pays natal et le préfèrent avec une sorte de colère aux pays où ils se trouvent. De retour dans leur patrie, ils la proclament, avec la même colère, inférieure à tous les autres lieux qu'ils ont visités.

★★

Les jeunes gens croient, en général, se rendre aimables en feignant d'être mélancoliques. Et peut-être que, quand elle est feinte, la mélancolie peut plaire pendant quelque temps, surtout aux femmes. Mais quand elle est vraie, elle met en fuite tout le genre humain; et à la longue on s'aperçoit qu'il n'y a qu'une chose qui plaise et qui réussisse dans la société des hommes, c'est la gaieté; parce que, enfin, contrairement à ce que pensent les jeunes gens, le monde (et il n'a pas tort) aime, non à pleurer, mais à rire.

★★

Dans quelques lieux mi-civilisés, mi-barbares, comme par exemple à Naples, on peut faire plus aisément qu'ailleurs une observation vraie partout: c'est que celui qui passe pour pauvre est à peine considéré comme un homme; quant à celui qu'on croit riche, il est toujours en danger de mort. De là vient la nécessité, dans de tels pays, de se résoudre,

comme on le fait généralement, à tenir caché son état de fortune, afin que le public ignore si l'on est à mépriser ou à assassiner. Alors on en est réduit à être moitié méprisé et moitié estimé, comme le sont ordinairement les hommes, suivant qu'on veut leur nuire ou les laisser tranquilles.

★★

Beaucoup voudraient se conduire bassement à votre égard, et qu'en même temps, sous peine d'encourir leur haine, vous ayez la courtoisie de ne pas vous opposer à leur méchanceté et de ne pas les considérer comme vils.

★★

Aucune qualité humaine n'est plus intolérable, dans la vie ordinaire, et n'est en effet moins tolérée que l'intolérance.

★★

Ou je me trompe fort, ou il est rare que, dans notre siècle, une personne soit généralement louée, si elle n'a commencé par se louer elle-même. Tel est l'égoïsme, et telles sont la haine et l'envie que les hommes se portent les uns aux autres, que si l'on veut acquérir un nom, il ne suffit pas de faire des choses louables, mais il faut les louer soi-même, ou, ce qui revient au même, trouver quelqu'un qui les vante et les exalte continuellement en public, afin d'amener la foule, par la force de l'exemple, de l'audace et de la persévérance, à répéter une partie de ces louanges. Mais n'espérez point qu'on s'émue spontanément, si grande que soit votre valeur, si belles que soient vos œuvres. On regarde et on se tait éternellement; et si on le peut même, on empêche les autres de voir. Celui qui veut s'élever, même s'il est doué d'un vrai mérite, doit bannir la modestie. Sur ce point encore le monde ressemble aux femmes: avec de la retenue et de la réserve on n'en obtient rien.

\*\*

Nul n'est si désabusé du monde, ne le connaît si profondément et ne l'a en si parfaite horreur, qui, s'il en reçoit un regard bienveillant, ne se sente en partie réconcilié avec lui. De même, si méchant que nous sachions un homme, s'il nous salue avec courtoisie, il nous paraît moins méprisable qu'auparavant. Ces observations servent à démontrer la faiblesse de l'homme, sans justifier les méchants ni le monde.

\*\*

Chilon, que l'on a rangé parmi les sept sages de la Grèce, voulait que l'homme vigoureux de corps fût doux dans ses manières, afin, disait-il, d'inspirer aux autres plus de respect que de crainte. L'affabilité, la douceur des manières et même l'humilité ne sont jamais superflues chez ceux qui sont manifestement supérieurs aux autres en beauté, en esprit ou en quelque autre qualité très estimée dans le monde: car la faute qu'ils ont à se faire pardonner est trop grave et l'ennemi qu'ils ont à apaiser est trop cruel et trop exigeant; leur faute, c'est leur supériorité; leur ennemi, c'est l'envie. Quand les anciens se trouvaient dans un état de grandeur ou de prospérité, ils jugeaient convenable d'apaiser l'envie même chez les dieux, et ils expiaient par des humiliations, des offrandes et des pénitences volontaires le crime presque inexpiable qui consiste à être heureux ou puissant.

\*\*

Il est au monde des hommes d'une remarquable probité, dont on peut, si on est familier avec eux, ne craindre aucun mauvais office, sans toutefois en espérer aucun service.

\*\*

Un grand remède de la médisance, comme aussi des afflictions de l'âme, c'est le temps. Si le monde blâme un

de nos principes ou de nos actes, bons ou mauvais, nous n'avons qu'une chose à faire : persévérer. Le temps passe, la thèse s'use, les médisants l'abandonnent pour en chercher une nouvelle. Et plus nous nous montrerons fermes et imperturbables dans notre persévérance à mépriser l'opinion, plus tôt ce qui fut condamné d'abord et parut étrange sera tenu pour raisonnable et régulier, car le monde qui ne croit jamais que celui qui ne cède pas puisse avoir tort, finit par se condamner et par nous absoudre. D'où il résulte, chose assez connue, que les faibles vivent au gré du monde, et les forts à leur propre gré.

\*\*\*

Nous sommes condamnés à cette alternative : consumer sans but notre jeunesse, ce seul temps de la vie où il nous soit donné de faire des provisions pour l'âge à venir et de pourvoir à notre état ; — ou la dépenser à préparer des jouissances pour un âge où nous ne serons plus aptes à en jouir.

\*\*\*

Il est un fait qui montre quel amour la nature nous inspire pour nos semblables : tout animal ou tout enfant sans expérience qui voit sa propre image dans un miroir, la prend pour une créature semblable à lui, entre en fureur et en rage et cherche par tous les moyens à nuire à cette créature et à la tuer. Les petits oiseaux domestiques, si doux par nature et par habitude, s'élancent avec colère, jettent des cris, écartent les ailes, ouvrent le bec et en frappent le miroir qu'on leur présente ; et le singe, quand il le peut, le jette par terre et le foule aux pieds.

\*\*\*

La franchise peut être utile, quand on l'emploie par artifice ou quand elle est trop rare pour qu'on y ajoute foi.



\*\*

La Bruyère a dit une chose très vraie : C'est qu'il est plus difficile de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par une réputation qu'on s'est déjà acquise. On peut ajouter que le moyen le plus rapide de parvenir à la renommée, c'est peut-être d'affirmer avec assurance et opiniâtreté, sur tous les tons possibles, qu'on l'a déjà acquise.

\*\*

Rien n'est plus rare au monde qu'une personne habituellement supportable.

\*\*

Si deux ou plusieurs personnes, dans un lieu public ou dans une réunion, rient entre elles et le laissent voir sans que les autres sachent de quoi elles rient, tous les assistants en ressentent une telle appréhension que leurs propos deviennent subitement sérieux ; les uns se taisent, d'autres se retirent ; les plus intrépides s'approchent de ceux qui rient et tâchent qu'on leur permette de rire dans leur compagnie. C'est comme si, dans l'obscurité, on entendait une décharge d'artillerie : tous s'empressent de fuir, ne sachant de quel côté sont dirigés les coups et redoutant que les armes ne soient chargées à balle. Le rire concilie l'estime et le respect même des inconnus, attire l'attention de tous les assistants et donne une sorte de supériorité. Si jamais, dans quelque réunion, on vous néglige ou on vous traite avec hauteur et manque d'égards, vous n'aurez qu'à choisir adroitement une des personnes présentes, et à rire avec elle franchement et avec persévérance, en montrant le plus possible que ce rire vous vient du cœur ; et s'il se trouve des gens qui rient de vous, riez plus fort et plus longtemps qu'eux. Vous serez bien malchanceux si alors les plus orgueilleux et les plus arrogants, ceux qui vous faisaient le plus mauvais visage, ne prennent pas la fuite après une courte résistance, ou ne viennent pas d'eux-mêmes vous

demander grâce, rechercher votre conversation et vous offrir leur amitié. Grande parmi les hommes et terrible est la puissance du rire: contre le rire, personne en sa conscience ne se sent assez fort. Celui qui a le courage de rire est le maître du monde, à peu près comme celui qui est prêt à mourir.

Quand j'ai revu, après quelques années, une personne que j'avais connue jeune, il m'a toujours semblé voir quelqu'un qui avait éprouvé quelque grande infortune. L'air de joie et de confiance n'est propre qu'au premier âge; et le sentiment de ce qu'on perd et des incommodités physiques accrues de jour en jour donne aux plus frivoles, aux plus gais et même aux plus heureux, un visage et une attitude qu'on appelle graves, mais qu'on devrait plutôt appeler tristes, si l'on songe à l'aspect de la jeunesse et de l'enfance.

Si les quelques hommes de vraie valeur qui cherchent la gloire connaissent individuellement tous ceux qui composent ce public dont ils s'efforcent d'acquérir l'estime, il est à croire qu'ils se refroidiraient beaucoup dans leur dessein, et que peut-être ils l'abandonneraient. Mais notre esprit est ainsi fait, il ne peut se soustraire au pouvoir que le nombre des hommes exerce sur l'imagination. Il arrive à chaque instant que nous avons de la considération, du respect même, je ne dis pas pour une foule, mais pour dix personnes réunies dans une chambre, alors que nous ne faisons aucun cas de chacune d'elles en particulier.

Les années d'enfance sont dans la mémoire de chacun comme les temps fabuleux de sa vie, de même que, dans la mémoire des nations, les temps fabuleux de leur enfance.

\* \*

La ruse, qui est le propre de l'esprit, est souvent employée pour suppléer au manque d'esprit et pour vaincre l'esprit supérieur d'autrui.

\* \*

Il est curieux de constater que presque tous les hommes de valeur ont les manières simples, et que néanmoins les manières simples sont presque toujours prises pour une marque de peu de valeur.

\* \*

Une attitude silencieuse dans la conversation plaît et est louée, quand on connaît que la personne qui se tait a pour parler autant d'audace et de talent qu'il est nécessaire.

\* \*

Parcourez la vie des hommes illustres, et si vous passez en revue ceux qui sont tels, non par leurs écrits mais par leurs actions, vous en trouverez à grand'peine quelques-uns de vraiment grands à qui leur père n'ait pas manqué dès le premier âge. D'abord ceux dont la famille a de quoi vivre et dont le père est vivant n'ont ordinairement pas d'argent à leur disposition et, par conséquent, ne peuvent rien dans le monde; d'autant plus qu'ayant l'espoir de devenir riches, ils ne songent pas à acquérir du bien par leur activité propre, ce qui pourrait leur donner l'occasion d'accomplir de grandes actions. Ceux qui ont réalisé de grandes choses ont été, en général, ou riches ou tout au moins à leur aise dès le début. Mais, d'autre part, la puissance paternelle, chez toutes les nations qui ont des lois, comporte une sorte de servitude des enfants, qui, pour dépendre de la famille, n'en est pas moins étroite ni moins sensible que la servitude sociale, et qui, si tempérée qu'elle soit par le Code, par les mœurs publiques, ou par le caractère particulier des personnes, ne manque ja-

mais de produire un effet vraiment désastreux. Cet état crée chez le jeune homme un sentiment qu'il porte constamment en lui-même, tant que son père vit, et qui se trouve confirmé encore par l'opinion que, visiblement et inévitablement, le monde se fait de lui. Je veux parler d'un sentiment de soumission et de dépendance, qui fait qu'on ne se sent pas librement maître de soi, qu'on n'est pas, pour ainsi dire, une personne entière, mais une partie, un membre seulement, et que le nom qu'on porte appartient plus à d'autres qu'à soi-même. Ce sentiment est plus profond chez ceux qui seraient le plus à même d'agir, parce que, doués d'un esprit plus éveillé, ils sont plus capables de sentir, plus prompts à se rendre compte de la condition qu'ils subissent réellement; et il est presque impossible que la conscience de cet état s'accorde, je ne dis pas avec les grandes actions, mais même avec les grands desseins, quels qu'ils soient. Ainsi se passe la jeunesse. Ce n'est qu'à l'âge de quarante ou de cinquante ans que l'homme se sent pour la première fois maître de lui, et il est superflu d'ajouter qu'alors il n'éprouve plus la nécessité d'agir, que même, s'il l'éprouvait, il n'aurait plus ni l'ardeur, ni la force, ni le temps indispensables aux grandes actions. Ici encore, on constate qu'on ne peut espérer au monde aucun bien qui ne soit accompagné de maux dans la même proportion. En effet, l'avantage inappréciable d'être guidé dans sa jeunesse par un conseiller expérimenté et affectueux, comme seul peut l'être un père, se trouve compensé par une sorte d'amoindrissement de la jeunesse et généralement de la vie.

★★

Ce qui suit n'est pas une pensée, mais une anecdote que je place ici pour la distraction du lecteur. Un de mes amis, ou plutôt le compagnon de ma vie, Antonio Ranieri, — jeune homme qui, s'il vit et si les hommes n'arrivent pas à rendre inutiles les dons qu'il tient de la nature, sera bientôt suffisamment désigné par la seule mention de son nom, — habitait avec moi à Florence en 1831. Un soir d'été, passant par la rue Buia, il aperçut, près de la place du Dôme, sous une fenêtre de rez-de-chaussée du palais

appartenant aujourd'hui aux Riccardi, un grand rassemblement de personnes qui criaient toutes épouvantées : « Oh ! le fantôme ! » Il regarda par la fenêtre et, dans une chambre qui n'était éclairée que par un des réverbères de la rue, il vit comme une ombre de femme qui agitait les bras de ci, de là, tandis que son corps restait immobile. Mais ayant l'esprit occupé d'autres pensées, il passa outre et ni ce soir-là, ni le lendemain, il ne se souvint de cette rencontre. Pourtant, un autre soir, à la même heure, venant à passer au même endroit, il y trouva une foule encore plus nombreuse que la première fois, et il l'entendit répéter avec la même terreur : « Oh ! le fantôme ! ». Il regarda par la fenêtre et revit la même ombre qui remuait toujours les bras sans faire d'autres mouvements. La fenêtre n'était guère qu'à une hauteur d'homme au-dessus du sol. Quelqu'un, qui ressemblait à un sbire, dit dans la foule : « Si j'avais quelque personne qui voulût me prêter ses épaules, je me hisserais jusque-là, pour voir ce qu'il y a dans cette chambre. » Et aussitôt Ranieri de lui répondre : « Si vous me prêtez les vôtres, j'y monte. » Mon ami monta en effet. Parvenu à la fenêtre, il trouva, près de l'appui, étendu sur le dossier d'une chaise, un tablier noir, qui, agité par le vent, offrait l'apparence de bras qui se remuent. Sur la chaise, appuyé contre le même dossier, était un rouet qui formait la tête du fantôme. Ranieri prit le rouet et le montra à la foule qui se dispersa en riant beaucoup.

A quoi bon cette histoire ? A distraire le lecteur, comme je l'ai dit. Je soupçonne, en outre, qu'il n'est peut-être pas inutile à la critique historique et à la philosophie de savoir qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, au beau milieu de Florence, la ville la plus éclairée d'Italie et où, en particulier, le peuple est le plus intelligent et le plus civilisé, on voit des fantômes, qu'on prend pour des esprits, et qui ne sont que des rouets à filer ! Et les étrangers feront bien de ne pas sourire ici, comme ils en ont coutume à propos de nos affaires. Car il est connu qu'aucune des trois grandes nations qui, comme disent les gazettes, *marchent à la tête de la civilisation*, n'ajoute moins foi aux esprits que la nation italienne.



Une des erreurs les plus graves où tombent journellement les hommes est de croire qu'on garde leurs secrets; non seulement ceux qu'ils révèlent par leurs confidences, mais aussi ceux qu'à leur insu ou malgré eux, ils ont laissé échapper ou entrevoir, au sujet de ce qu'il leur conviendrait de tenir caché. Or, je déclare que vous vous trompez chaque fois que, sachant qu'une de vos affaires est connue d'un autre, vous ne tenez pas pour assuré qu'elle est déjà connue du public, quel que soit le dommage ou la honte qui puisse en résulter pour vous. C'est à grand'peine que leur intérêt personnel empêche les hommes de révéler un secret. Si des tiers sont en cause, nul ne se tait.

En voulez-vous une preuve? Examinez-vous vous-même et voyez combien de fois la crainte de déplaire ou de nuire à un autre ou de le faire rougir, vous a empêché de laisser paraître ce que vous savez, je ne dis pas à beaucoup de gens, mais au moins à tel ou tel ami, ce qui revient au même. Dans l'état de société, il n'est pas de plus pressant besoin que celui de bavarder: c'est le principal moyen de passer le temps, et passer le temps est évidemment l'une des premières nécessités de la vie. Or, les sujets de bavardage les plus rares sont ceux qui piquent la curiosité et dissipent l'ennui. C'est en cela précisément que réside l'attrait des histoires mystérieuses et nouvelles. Observez donc fermement cette règle: les actions que vous ne voulez pas qu'on sache, non seulement n'en parlez pas, mais ne les faites pas. Et quant à celles que vous ne pouvez ou n'avez pu empêcher, tenez pour certain qu'elles sont connues, quand même vous ne vous en apercevriez pas.



Celui qui, au prix de mille peines et de longs soucis, ou du moins après beaucoup d'attente, a acquis un bien, s'il voit que d'autres acquièrent le même bien avec facilité et rapidement, en fait ne perd rien de ce qu'il possède. Et néanmoins, cela lui paraît odieux, parce que l'imagination amoindrit la valeur du bien obtenu, quand celui-ci devient

commun à ceux qui, pour se le procurer, n'ont rien dépensé et n'ont que peu ou point souffert. Ainsi, l'ouvrier de la parabole évangélique se plaint, comme d'une injure, de ce que l'on paie autant que lui ceux qui ont travaillé moins; et, dans certains ordres monastiques, les supérieurs ont coutume de traiter les novices avec toute sorte de rigueurs, de crainte de les voir parvenir trop aisément à l'état où eux-mêmes sont arrivés péniblement.



Quel malheur ce serait pour les maîtres et surtout pour les parents, s'ils pensaient, ce qui est la vérité, que leurs enfants, de quelque naturel qu'ils soient doués, en dépit des efforts, des peines et des sacrifices que coûte l'éducation, rien que par l'usage du monde, à moins que la mort ne le prévienne, deviendront presque à coup sûr des méchants. Cette réponse serait peut-être plus forte et plus valable que celle de Thalès à Solon, qui lui demandait pourquoi il ne se mariait pas. Thalès fit valoir les inquiétudes que causent aux parents les souffrances et les dangers de leurs enfants. J'avoue, pour ma part, qu'il serait plus juste et plus raisonnable de s'excuser en disant qu'on ne veut pas augmenter le nombre des méchants.



Quand nous parlons, nous n'éprouvons de plaisir vif et durable que s'il nous est permis de parler de nous-mêmes ou de ce qui nous touche et nous occupe. Tout autre discours devient bientôt fastidieux, et pourtant le sujet qui nous charme est d'un ennui mortel pour qui nous écoute. On n'acquiert le titre de causeur aimable qu'au prix de vraies souffrances, car on ne se rend aimable, dans la conversation, qu'en flattant l'amour-propre des autres, en écoutant beaucoup et en se taisant à propos, ce qui est d'ordinaire peu récréatif; ou en laissant parler les autres de leur personne et de ce qui les intéresse autant qu'ils en ont envie, en les y invitant en quelque sorte et en discourant avec eux sur les mêmes sujets. En se quittant, les uns sont très satisfaits, les autres sont contrariés. En

somme, si la meilleure compagnie est celle qui nous laisse le plus contents de nous-mêmes, il y a tout lieu de supposer que c'est aussi celle qui a le moins à se louer de nous. La conclusion de tout ceci, c'est que, dans la conversation, dans tout colloque quelconque dont le but n'est que de s'entretenir en parlant, le plaisir des uns entraîne presque inévitablement l'ennui des autres. On ne peut espérer que de s'ennuyer ou de déplaire, et l'on est fort heureux quand on peut garder le juste milieu entre ces deux extrêmes.



C'est une chose odieuse de parler beaucoup de soi. Mais plus les jeunes gens sont vifs de nature et supérieurs d'esprit, moins ils savent se garder de ce défaut. Ils parlent de leurs affaires avec une candeur extrême et tiennent pour certain que celui qui les écoute s'y intéresse presque autant qu'eux-mêmes. On leur pardonne, non seulement à cause de leur manque d'expérience, mais parce qu'il est manifeste qu'ils ont besoin d'aide, de conseils, et qu'en parlant ils trouvent quelque soulagement aux passions qui les bouleversent à leur âge. Il semble même généralement reconnu que les jeunes gens ont comme un droit à occuper le monde de leurs pensées.

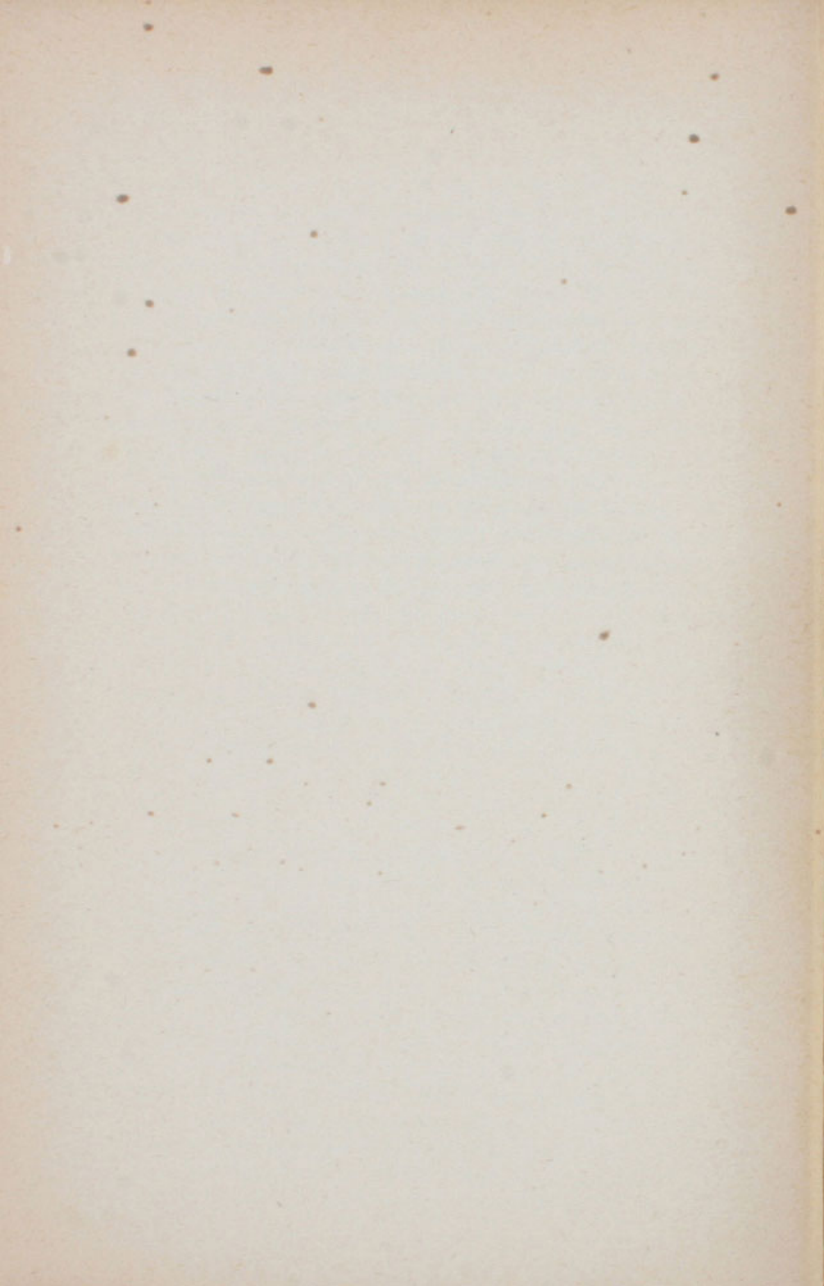


En avançant dans la connaissance pratique de la vie, l'homme se relâche chaque jour de la sévérité des jeunes gens. Ceux-ci, toujours en quête de perfection, espèrent la rencontrer et mesurent toute chose à l'idée qu'ils en ont dans l'âme. Ils excusent difficilement les défauts et n'accordent guère leur estime aux vertus défectueuses et incomplètes ni aux qualités peu durables qu'ils trouvent chez les hommes. Plus tard, reconnaissant que tout est imparfait, ils se persuadent qu'il n'est rien de meilleur au monde que cette médiocrité qu'ils méprisaient d'abord, et qu'il n'est presque aucune chose, presque aucune personne vraiment dignes d'estime. Peu à peu, ils changent d'appréciation et comparent ce qu'ils voient, non plus à la perfection rêvée, mais à la réalité; ils s'accoutument à pardonner



généreusement et à faire cas de toute vertu médiocre, de toute apparente valeur, de tout petit mérite qu'ils découvrent; tant qu'à la fin ils regardent comme louables beaucoup de choses et beaucoup de personnes qui, auparavant, leur auraient paru à peine supportables. Leur indulgence augmente au point que, presque incapables d'estime au début, ils deviennent, avec le temps, presque incapables de mépris, surtout quand ils sont doués d'une grande intelligence. Car, se montrer très méprisant et très exigeant après la première jeunesse n'est pas un bon signe: c'est révéler que, par manque de compréhension ou sûrement par défaut d'expérience, on a mal connu le monde; à moins qu'on ne soit de ces sots qui méprisent autrui par la grande estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Enfin, chose invraisemblable mais juste, déclarer que l'usage du monde enseigne plus l'indulgence que le mépris, c'est avouer implicitement l'extrême bassesse des choses humaines.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE . . . . . | I   |
| DÉDICACE . . . . .                               | XIX |
| NOTE DU TRADUCTEUR . . . . .                     | XX  |

## I. — POÈMES

|                                   |    |  |                                 |    |
|-----------------------------------|----|--|---------------------------------|----|
| Fragment . . . . .                | 1  |  | Hymne aux Patriarches           | 41 |
| Le premier Amour . . . . .        | 3  |  | A sa Dame . . . . .             | 44 |
| Fragment . . . . .                | 7  |  | Au comte Ch. Pepoli . . . . .   | 45 |
| A l'Italie . . . . .              | 7  |  | La Résurrection . . . . .       | 49 |
| Sur le Monument de                |    |  | A Silvia . . . . .              | 52 |
| Dante . . . . .                   | 10 |  | Les Souvenirs . . . . .         | 54 |
| Le Passereau solitaire . . . . .  | 15 |  | Chant nocturne . . . . .        | 57 |
| L'Infini . . . . .                | 16 |  | Le Calme après la Tem-          |    |
| A la Lune . . . . .               | 16 |  | pête . . . . .                  | 60 |
| Le Songe . . . . .                | 17 |  | Le Samedi au village . . . . .  | 61 |
| La Frayeur nocturne . . . . .     | 19 |  | La Pensée dominante . . . . .   | 62 |
| La Vie solitaire . . . . .        | 20 |  | L'Amour et la Mort . . . . .    | 65 |
| Le Soir du Jour de Fête . . . . . | 22 |  | A lui-même . . . . .            | 68 |
| A Angelo Mai . . . . .            | 23 |  | Aspasie . . . . .               | 68 |
| Gonzalve . . . . .                | 27 |  | Sur un bas-relief an-           |    |
| Pour les Noces de ma              |    |  | tique . . . . .                 | 71 |
| sœur Pauline . . . . .            | 31 |  | Sur le Portrait d'une           |    |
| A un Vainqueur du Jeu             |    |  | belle Dame . . . . .            | 73 |
| de Paume . . . . .                | 33 |  | Palinodie . . . . .             | 74 |
| Brutus le Jeune . . . . .         | 35 |  | Badinage . . . . .              | 80 |
| Au Printemps . . . . .            | 37 |  | Le Coucher de la Lune . . . . . | 81 |
| Dernier chant de Sapho . . . . .  | 39 |  | Le Genêt . . . . .              | 82 |

## II. — PROSE

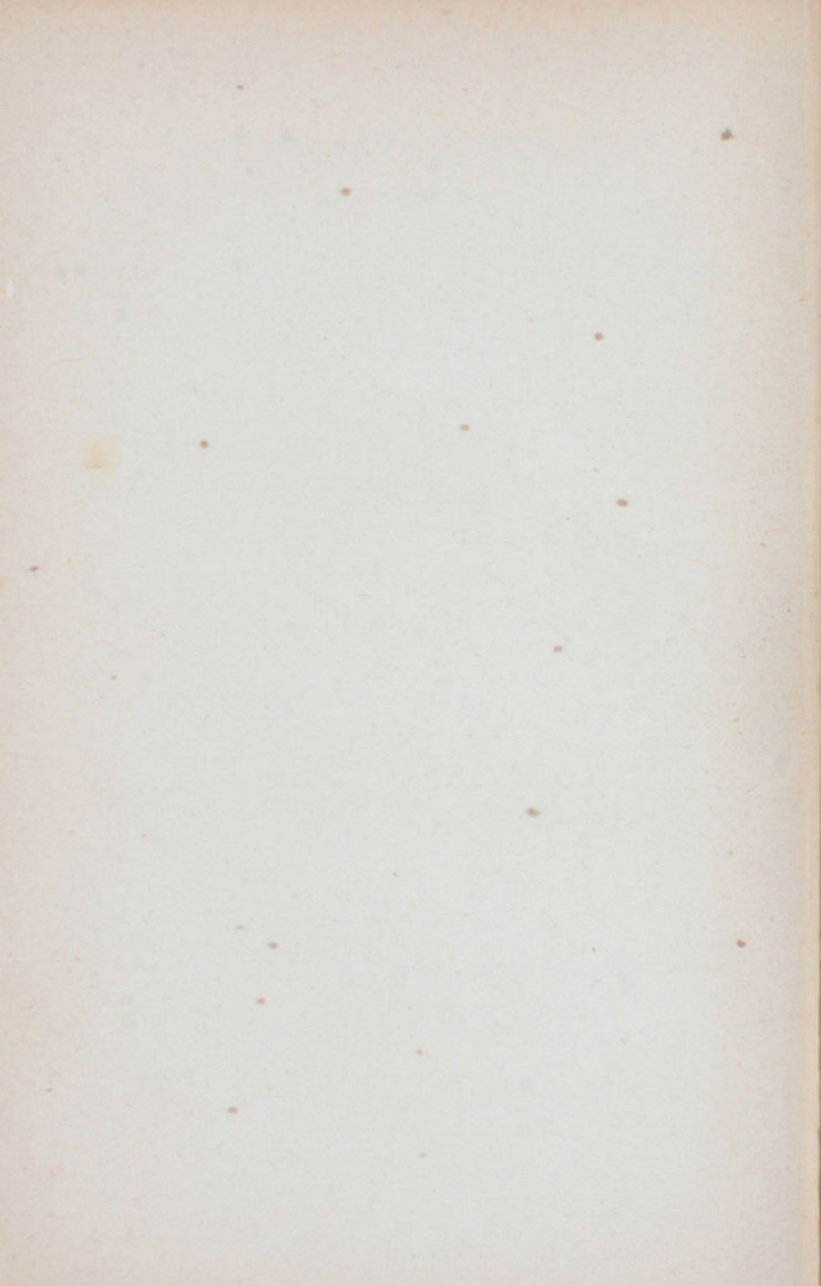
(ŒUVRES MORALES)

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| Dialogue du Passant et du Marchand d'Almanachs . . . . . | 89  |
| Dialogue de la Nature et d'un Islandais . . . . .        | 91  |
| Eloge des Oiseaux . . . . .                              | 98  |
| Dialogue de Malambrun et de Farfarello . . . . .         | 106 |
| Dialogue de la Nature et d'une Arme . . . . .            | 109 |

## III. — PENSÉES

(de la page 114 à la page 129).

---



Imp. Art. L.-Marcel Fortin=Rocoffort et Cie, S<sup>rs</sup>,  
6, Chaussée d'Antin, Paris.

